

EX
513
A3Q4
E315
1945

ALBERT LABERGE

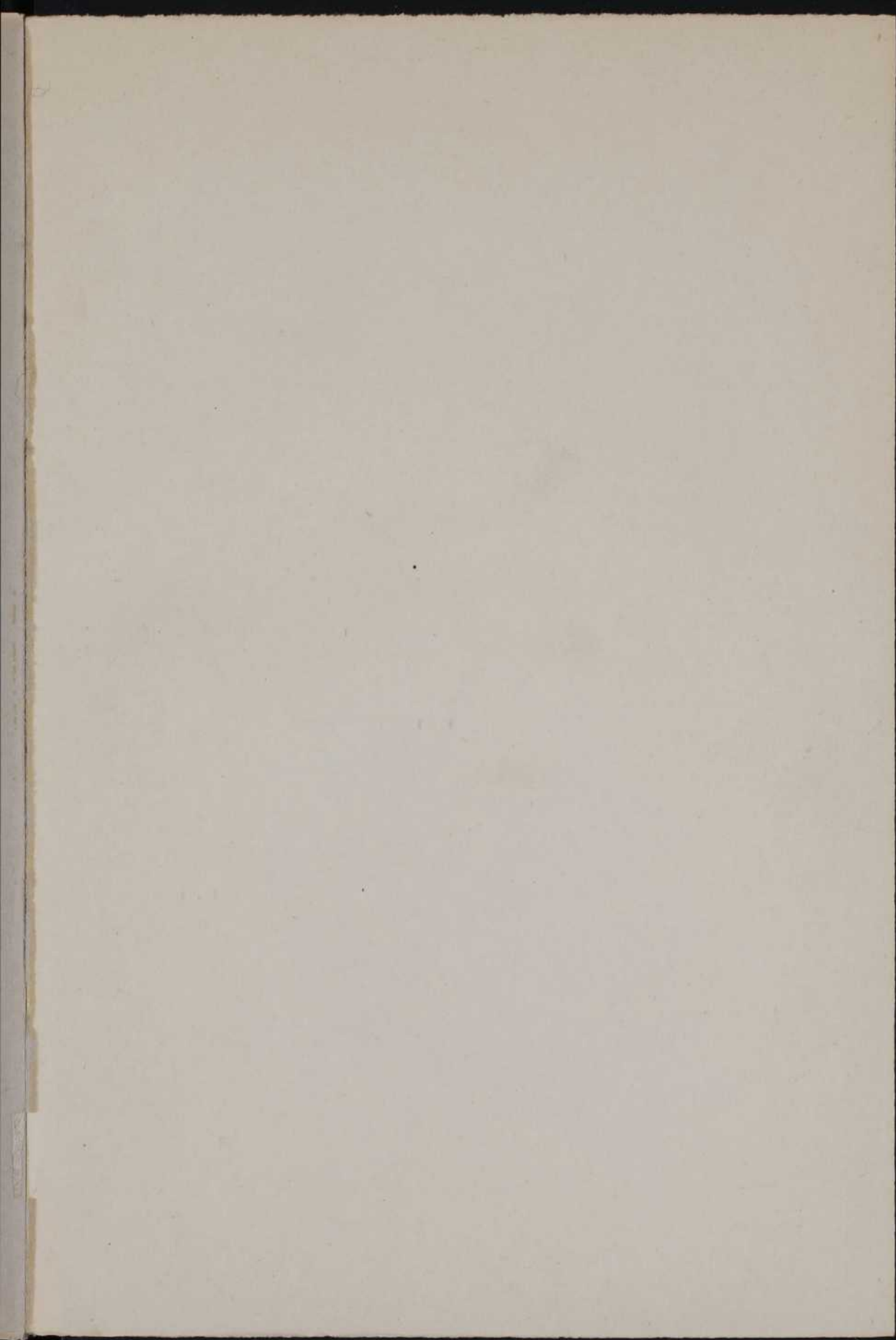
**JOURNALISTES,
ECRIVAINS et ARTISTES**

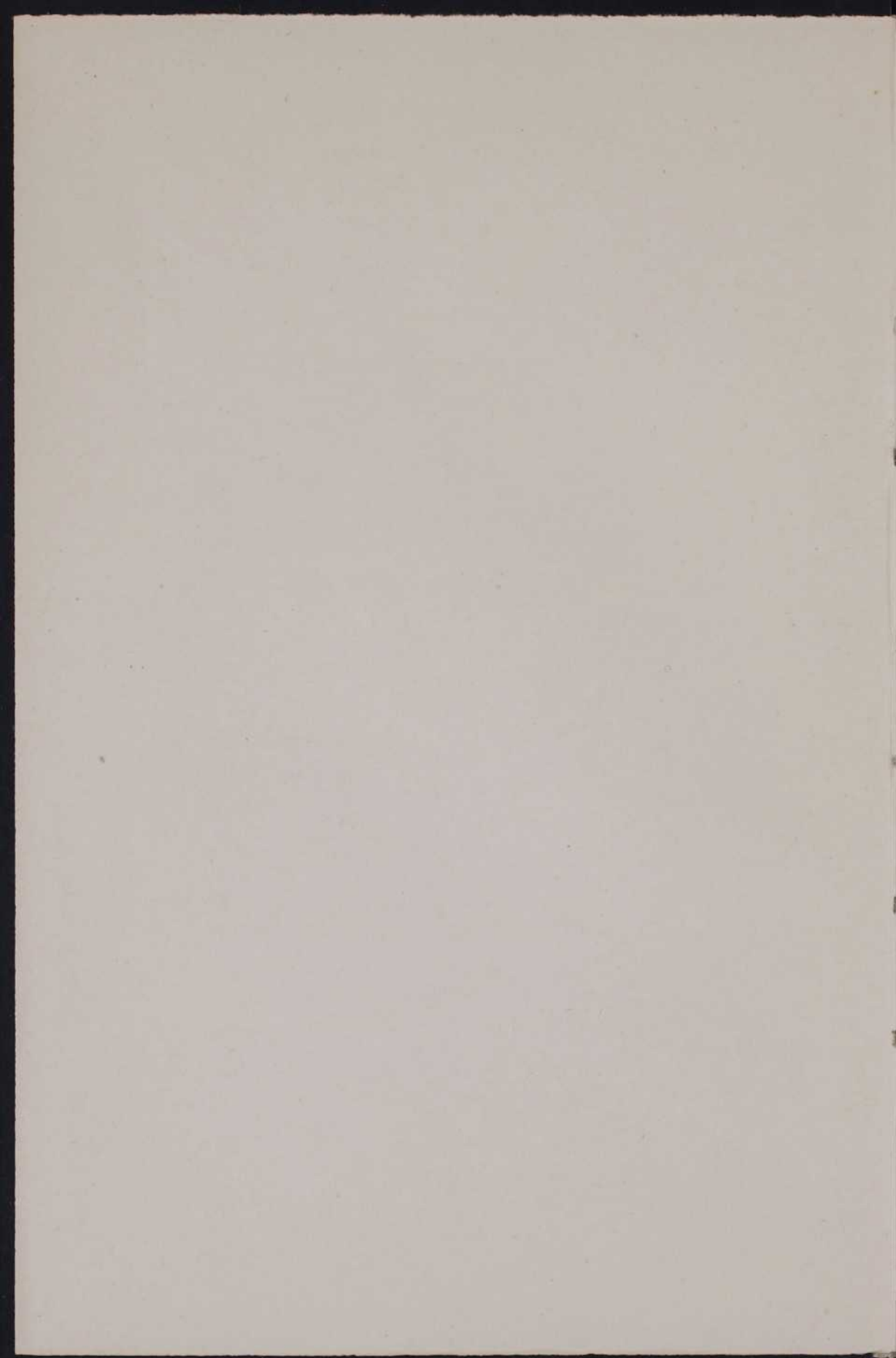


EDITION PRIVEE
MONTREAL
1945



Bibliothèque Nationale du Québec





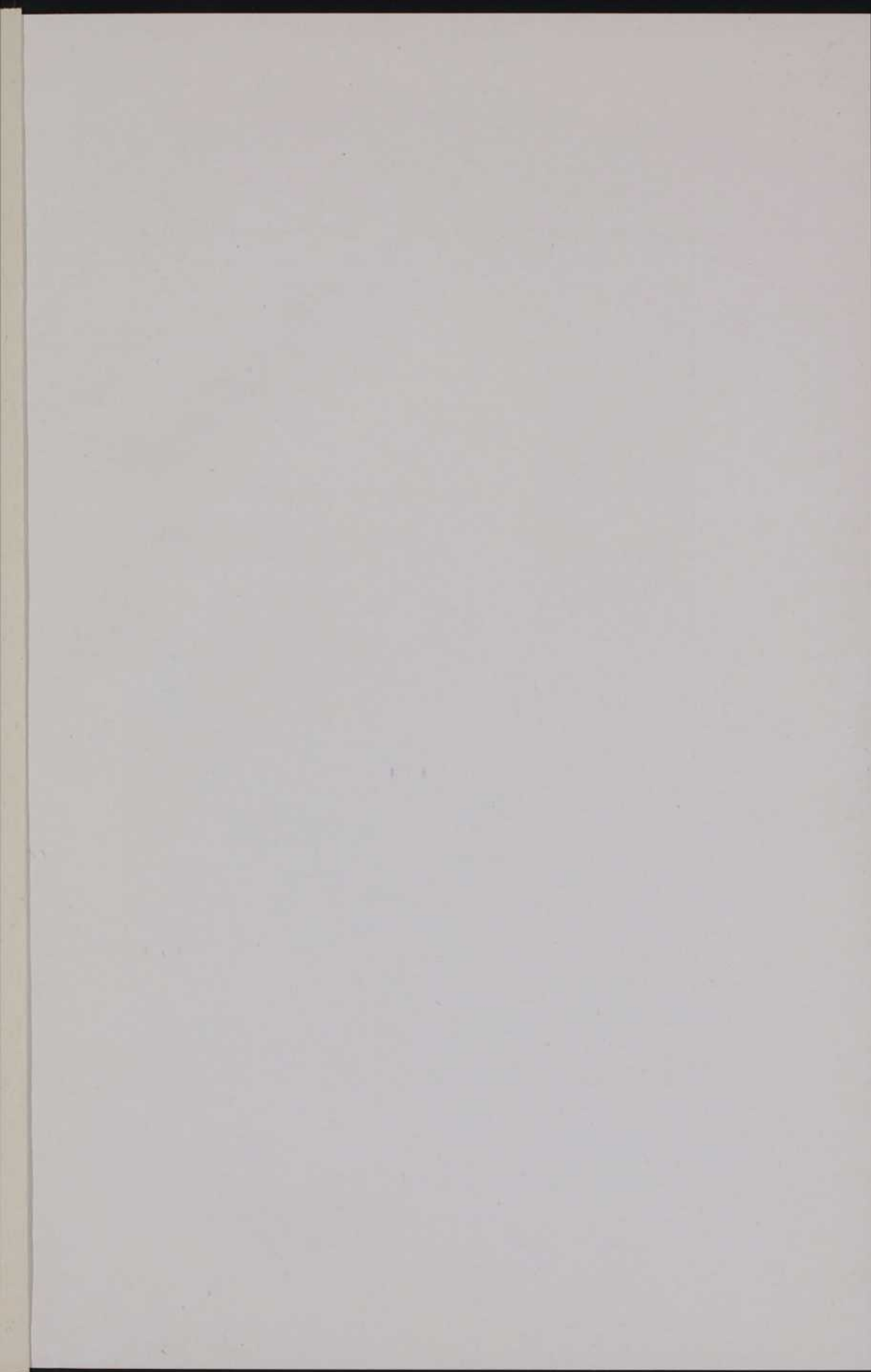
Journalistes, Ecrivains et Artistes

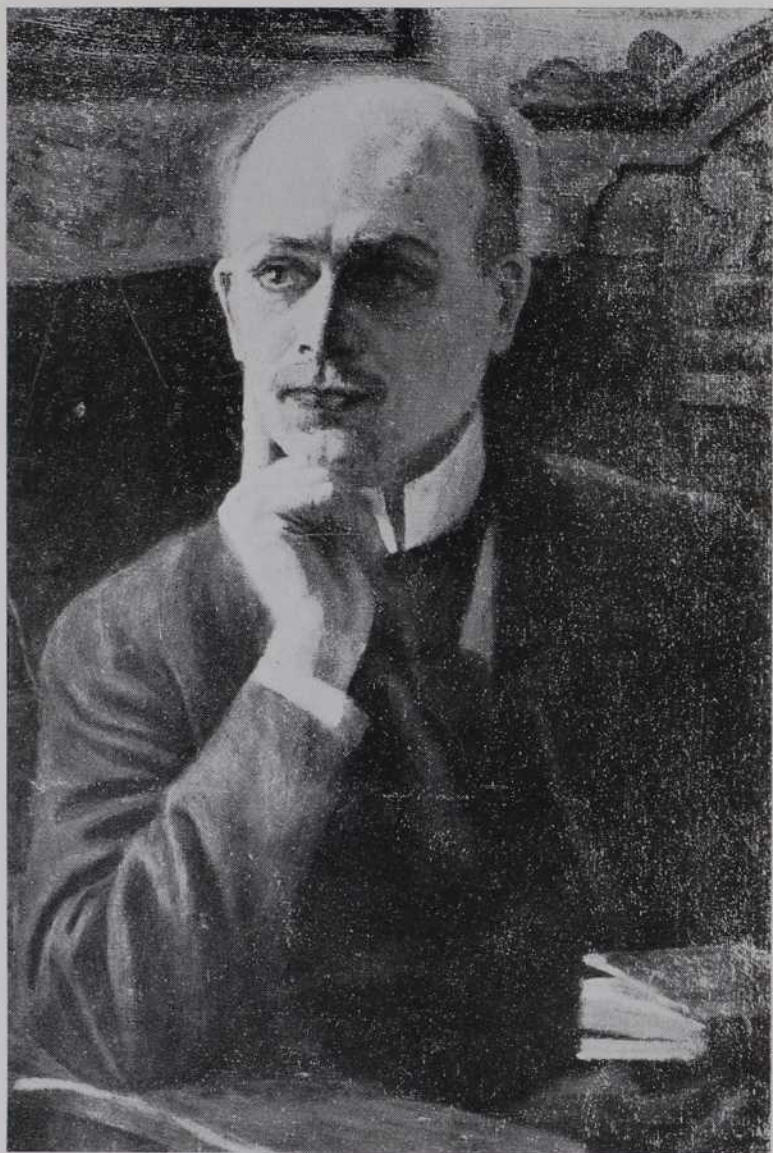
OUVRAGES DU MEME AUTEUR

La Scouine	Edition privée,	60 exemplaires, 1918
Visages de la vie et de la mort	" "	75 exemplaires, 1936
Quand chantait la Cigale	" "	75 exemplaires, 1936
Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui	" "	140 exemplaires, 1938
La fin du voyage	" "	75 exemplaires, 1942
Scènes de chaque jour	" "	75 exemplaires, 1942

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Le destin des hommes	Edition privée,	75 exemplaires.
Lamento	" "	35 exemplaires.





Portrait par René Bélicau

ALBERT LABERGE, EN 1909.

ALBERT LABERGE

**JOURNALISTES,
ECRIVAINS et ARTISTES**



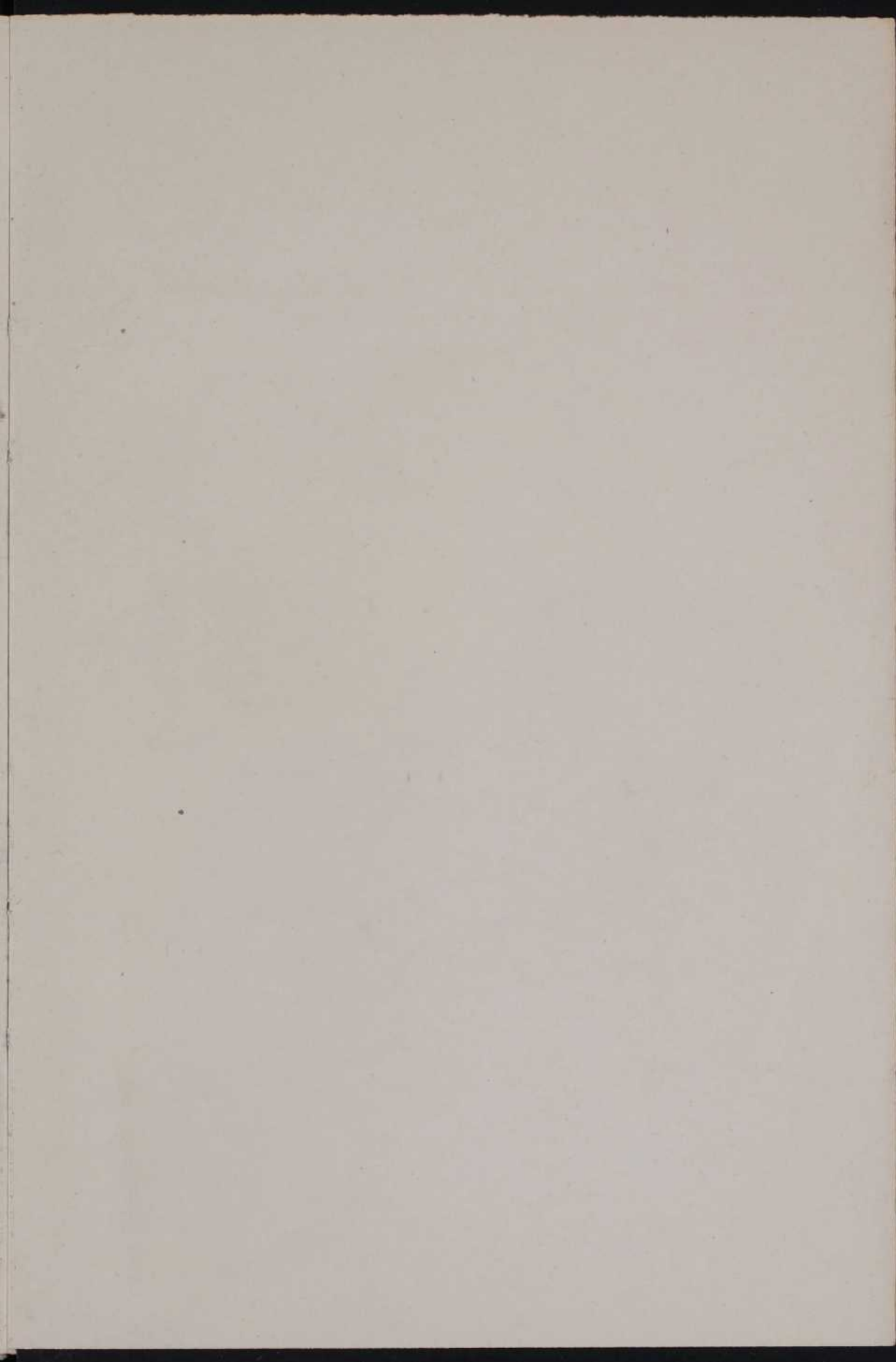
EDITION PRIVEE
MONTREAL
1945

*Cette édition a été tirée à soixante-quinze exemplaires
numérotés et signés par l'auteur.*

No. 58.

Albert Laberge

NX
513
A308
L315
1945







COLETTE LESAGE



COLETTE

(Colette Lesage)

Celle-là est la personnification de la raison, de la sagesse et de la bonté.

Elle est la voix du devoir et de la conscience.

Elle est le confesseur laïque à qui, chaque jour, une légion de malheureuses et d'infortunées demandent un encouragement, une direction, une consolation. Attentivement, avec sympathie, elle lit le récit de leurs troubles, étudie le problème de chacune et s'efforce de lui donner la meilleure solution possible.

Elle est celle à qui l'on s'adresse comme à une thaumaturge pour obtenir l'adoucissement à des peines, pour améliorer son triste sort, pour avoir le secret de retrouver un bonheur chancelant ou perdu.

On serait tenté de l'invoquer: Sainte Colette, aidez-moi, secourez-moi!

Et la brave, la douce, l'indulgente Colette ouvre son coeur, recourt à toutes les lumières de sa claire intelligence pour trouver les paroles qui guérissent ou qui consolent. Elle exhorte à la patience, à la résignation; elle déconseille les révoltes, les coups de tête, les actes de vengeance. Elle invite aux concessions. De toutes ses forces elle tente d'éviter les désastres, l'irréparable qu'elle pressent, qu'elle prévoit. Aux dévoyées, charitablement elle indique le droit chemin. Ah! si la chose était en son pouvoir tout le monde serait heureux. Suivant le cas, elle est maternelle, elle est la soeur ou l'amie qui encourage et qui conseille.

Elle n'aspire ni à la fortune, ni aux honneurs, ni à la gloire. Simplement, elle passe dans la vie en faisant le bien. C'est là sa récompense.

Dans le quotidien auquel elle collabore, le *Courrier de Colette* est la rubrique la plus populaire, la plus intéressante, celle qu'on lit avec le plus de profit. Chaque soir, j'ouvre le journal à sa page et j'éprouve à lire ses divers messages la joie que je goûte à la lecture d'un chapitre de Guyau ou d'une fable de La Fontaine. C'est un bon génie qui me parle et je sens combien il a raison. La patience de Colette est inlassable. Devant l'incommensurable bêtise humaine, elle conserve son calme, sa sérénité. Aux êtres blessés qui s'adressent à elle, elle s'efforce de faire comprendre le sens profond de la vie, elle leur montre que le bonheur ou du moins la paix du cœur réside dans la satisfaction du devoir accompli.

Chaque jour, depuis plus de trente ans, elle accomplit son admirable apostolat. Certes, elle n'a pas la prétention de réformer l'humanité. Tout simplement et avec la modestie qui la caractérise, elle prodigue, sans se faire beaucoup d'illusions sur leur résultat les leçons de sagesse à toutes les affligées qui recourent à elle. Au lieu de s'irriter, de cingler, de fouetter, comme on serait tenté de le faire les correspondantes irresponsables, dénuées de jugement et même de tout sens commun lui demandant son avis et ses lumières sur des questions ridicules ou stupides, elle leur répond avec sa bienveillance coutumière.

Vanité des vanités! serait-on tenté de s'écrier avec l'auteur de l'*Ecclésiaste*.

Colette elle-même se rend bien compte que, dans la plupart des cas, ses conseils seront bien inutiles, que les calamités, les misères, les drames qu'elle entrevoit pour l'avenir dans la vie de ses quémanteuses d'avis se produiront en dépit de tout ce qu'elle pourrait dire. Néanmoins, elle ne cesse de prodiguer ses avertissements. Avec sa connaissance de la vanité féminine, elle sait parfaitement que nombre de celles qui lui écrivent n'agissent ainsi que pour voir leur histoire imprimée dans le journal parce que cela les rend intéressan-

tes à leurs yeux, mais qu'elles n'auront garde d'obéir à ses suggestions. Impuissante à leur porter secours, elle les voit, les yeux obstinément fermés, marchant aveuglément à leur perte.

La vie toute entière de Colette a été vouée à cette tâche de guider, de diriger, d'éclairer la multitude des pauvres femmes qui ont connu bien des désillusions, des épreuves, des chagrins et des désespoirs. A toutes, elle prodigue les trésors de sa sympathie, leur dit les mots consolants et leur indique la route à suivre. A la fin de chacune de ses exhortations si justes, si bien raisonnées l'on serait tenté de répondre: Amen. Mais à quoi bon?

On ne saurait trop le proclamer, Colette aura été une influence moralisatrice, une force guidant vers le bien et la justice.

Elle est une noble femme qui aura accompli sa tâche et dont la vie aura été bien employée, une femme qui mérite l'admiration de tous les gens de coeur.

Une foule des petits articles de Colette valent d'être relus et médités. En voici un pour qui j'ai une prédilection particulière et qui est un chef-d'oeuvre du genre. C'est la *Prière pour ne pas s'habituer*. Il s'agit d'une jeune femme mariée très jeune, dans l'enthousiasme, pensant qu'une vie de bonheur s'ouvrait devant elle et qui souffre maintenant de la monotonie de son existence:

Nul ne peut rien pour vous, car vous êtes de ceux qui demandent à la vie plus qu'elle ne peut donner.

La princesse Bibesco, dans un de ses livres, raconte qu'étant enfant, elle avait inventé la "Prière pour ne pas s'habituer", qu'elle récitait avec ferveur durant les mornes semaines qui suivent d'ordinaire, la période du jour de l'an. Elle disait, à peu près ceci: "Mon Dieu permettez que je ne m'habitue pas aux belles choses que j'ai reçues en étrennes, que je garde dans sa plénitude, mon enthousiasme et ma joie du premier jour. Seigneur, faites que je réfléchisse chaque jour à Votre bonté qui m'a comblée de tant de biens que je

ne méritais pas de posséder plus que tant d'autres qui en sont privés".

Pour la plupart des humains, cependant, c'est la "Prière pour s'habituer" qu'il devraient adresser au Seigneur. "Faites, mon Dieu, que l'Habitude aux mains douces collabore avec le Temps pour assagir nos désirs et émousser nos chagrins; que la Tranquille Habitude ne cesse pas de nous bercer au rythme des heures qui coulent et qu'elle nous aide, sans que nous y pensions, à l'accomplissement de nos tâches quotidiennes".

Qui de nous n'est parti un jour, toutes voiles au vent, vers la chimère prometteuse. Il fallait mordre à tous les fruits de la vie: la beauté, l'amour, le talent, la gloire! Tout cela s'est brisé, avant que la moitié du chemin n'ait été parcourue. Nous même, par notre précipitation ou notre imprudence, nous avons cassé les ailes fragiles de maints rêves. Après avoir longtemps marché, l'on se retrouve devant le vide des heures, appauvri de notre enthousiasme, et en face de la médiocrité tant honnie. L'on pense que c'est la fin de tout.

C'est l'habitude alors qui nous sauve. Elle nous accommode lentement à la réalité, elle nous met devant les yeux des verres fumés qui atténuent l'éclat des visions rétrospectives. On l'appelle comme vous: monotonie ou bien routine. Ce sont des mots qui sonnent mal; si l'on regarde autour de soi, on ne tarde pas à comprendre que l'habitude est une amie apaisante et sereine, qui console à la fois des bonheurs échappés et des malheurs trop tenaces.

Marc Aurèle n'aurait pas su mieux dire.

Ailleurs, Colette répond à une femme qui se lamente tellement elle est désespérée de vieillir. Mais il faut lire la lettre de cette malheureuse pour bien comprendre et apprécier la sagesse de la réponse:

Je suis désespérée de vieillir. Chaque matin, avec terreur, je considère, sur ma personne, les marques du temps. J'essaie tout ce que l'on recommande pour prolonger la jeunesse, mais sans de

grands résultats. Ce n'est pas que j'aie jamais été très jolie, mais c'est une raison de plus; si je n'avais que ma fraîcheur et l'éclat de mes yeux, que me restera-t-il quand je les aurai perdus. J'ai plus de cinquante ans et le temps passe si vite. Ce sera le désespoir final dans peu d'années. Et, je n'ai pas eu de bonheur. Ne me dites pas qu'il faut s'oublier, penser aux autres plus qu'à soi-même. Je ne le puis, et les autres ne pensent pas à moi, à quoi bon penser à eux? C'est ma part de bonheur que je regrette, ne l'ayant pas eue. Et je serai une vieille femme décrépite comme j'en vois? Je ne puis supporter cette idée de n'avoir plus l'espoir d'être aimée, de voir les plus jeunes obtenir sans effort ce que j'ai désiré en vain toute ma vie. Dites-moi un bon mot pour me consoler, vous qui savez parler à chacun selon ses besoins? — POURQUOI VIVRE?

Réponse. — Les mots qui consolent ne sont pas ceux qui demeurent sans écho dans notre propre cœur. Il faut aimer pour goûter la douceur de l'amour. Et vous n'aimez pas. Voilà le grand drame de votre vie et de celles qui lui ressemblent.

Il faut avoir beaucoup aimé, beaucoup compris, beaucoup pardonné pour obtenir un jour cette paix du cœur qui fait supporter sereinement les renoncements imposés par la vie.

Au temps qui s'écoule, il faut prendre l'essentiel d'abord. L'erreur irréparable, c'est de gaspiller sa jeunesse dans la futilité et les vains désirs. Chaque saison de la vie possède son trésor qu'il faut recueillir au fond de son cœur comme en un vase clos; ne négligeons aucune des petites joies qui passent; c'est de ces petites joies qu'est fait le bonheur de la plupart des existences. Et comme elles habituent l'âme à bénir la Providence!

L'approche de la vieillesse serait moins triste si l'on avait moissonné dès longtemps quelques grains de sagesse. Les déceptions, les mécomptes sont la trame ordinaire de nos jours; il faut la tisser avec ce qu'il y a de meilleur en nous. La souffrance qui produit l'aigreur

et la dureté, n'est pas la bonne Souffrance. Seule est salubre, celle qui nous enseigne l'indulgence et la charité.

Oui, il existe un art de vieillir en beauté. Ne le recherchez pas uniquement dans les crèmes ou les fards; ils sont impuissants à donner à votre regard, à votre sourire, ce charme et cette attirance que la jeunesse envie parfois à des vieilles gens qui en gardent le secret.

Si l'on a appris, à l'âge où tout nous souriait, à s'attendrir sur le malheur d'autrui; si, au moment de la jeunesse triomphante, l'on a songé à la fugacité de ce bien; si l'on a exercé la pitié, la tendresse, l'abnégation, on aura amassé de solides matériaux pour bâtir la maison de sa vieillesse.

On ne récolte que ce qu'on a semé, voyez-vous. Les vieillards heureux sont ceux qui ont donné du bonheur aux autres. Ils en ont pris l'habitude et en sont récompensés par cette philosophie sereine qui accepte sans discussion l'inévitable. —

Il n'est pas douteux qu'avec le beau talent qu'elle possède, avec son exquise sensibilité, son coeur noble et généreux, son âme tendre et poétique, Colette aurait pu se faire une brillante carrière littéraire, elle aurait pu produire des oeuvres qui auraient enrichi les lettres canadiennes françaises. Mais comme tant d'autres esprits admirablement doués, le journalisme qui lui a donné le pain quotidien, lui a cependant mangé, dévoré son talent. Au début de sa carrière, alors qu'elle avait parfois quelques heures de loisirs, elle a publié, à des intervalles irréguliers, des pages d'une rare perfection et d'une beauté profonde et vraie. Parmi ces poèmes en prose, je mentionnerai celui intitulé *Qu'importe!* que je reproduis ici:

O splendeur de juin, qu tu es menteuse, et que tu es vaine!

Parce que tu fais surgir du sol la richesse des épis, l'on te bénit et l'on t'acclame, comme si, cruelle et sinistre, la faim, sur la tête du pauvre, ne tenait pas, quand même sa menace suspendue.

Pour ceux-là seuls qui créent, à leur profit, les jours de famine, tes promesses ne sont pas trompeuses.

Et pendant qu'ils font construire de nouveaux greniers pour mieux cacher le blé vers lequel crie le peuple, au coeur de celui-ci, sous ton chaud et radieux soleil, les ferments de révolte s'amoncellent.

Dans la chanson que dit le vent parmi les froments en herbe, l'oreille qui veut être attentive, perçoit déjà la clameur de la foule qu'on affame.

Qu'importe donc, o vaine splendeur de l'été, que tu murisse les moissons si le pain ne doit arriver ni moins rare ni moins amer sur la table du pauvre?

* * *

Parce que tu fleuris de roses et d'immortelles, les gazons rajeunis, l'on te chante et l'on t'exalte.

Et c'est pourtant la saison où, plus nombreuses s'épanouissent là bas, en Europe, les fleurs de sang que font éclore des milliers de jeunes vies fauchées; c'est le temps où plus désespérément, s'accrochent aux cheveux tristes des mères et des veuves les immortelles des inconsolables deuils.

Qu'importe le rayonnement de ton soleil sur les prés en fleurs! Il ne peut faire que la vie ranime de nouveau tous ces jeunes hommes qui dorment à jamais, face au ciel, dans les plaines de Belgique ou les vallons de France? Il ne peut tarir dans les yeux des femmes, la source amère et profonde des larmes?

* * *

Parce que tu fais les soirs pleins de langueur et de tendresse, les poètes à l'envi, te célèbrent, ô juin menteur!

Et moi, je sais des coeurs où s'avive jusqu'à l'ultime désespérance, en ces heures chaudes, le regret des impossibles amours!

Des bras se tendent inlassablement, abusés par le mirage tendre dont chaque chose s'enveloppe, et, dans une indicible détresse, sur le néant, ils se referment.

Qu'importent donc tes ardeurs trompeuses, et tes tièdes nuits et tes claires aurores, si tu ne peux, dans les coeurs, entretenir ni rallumer la flamme d'amour qui seule éclaire et réchauffe toute vie humaine!

O vaine et menteuse splendeur de juin!...

La douce, calme et si sage Colette a trouvé là des accents qui nous troublent, nous émeuvent, nous remuent étrangement et font vibrer toutes les fibres de notre être.

Dans cette série d'écrits, il faudrait citer encore: *Quand vient l'oubli, Tristesse d'octobre, Recueillement, La Chanson des feuilles, Impressions de voyage, Réminiscence, Dans le matin gris, Apothéose, Pour les jours tristes, Je vous écris*, etc.

Ces poèmes écrits dans un style simple, clair, harmonieux, sont débordant de poésie, de sentiment et d'émotion et proclament hautement que Colette est une noble artiste, un grand écrivain.

De ces pages enfouies dans les mornes et lourds tomes des collections de gazettes, tomes qui me font songer à d'énormes moëllons pour un monument au néant, l'on pourrait former un cahier que les fervents des lettres feuilleteraient avec joie et émotion et qui perpétuerait le nom d'une femme au grand coeur éprise de l'éternelle beauté de la nature.

Colette a eu un jour — au commencement de l'été de 1923 — l'ambition d'écrire un livre. Immédiatement, elle se mit à l'oeuvre. Le titre choisi était *Cendre et poussière*. Comme le récit dialogué n'est pas dans sa note et qu'elle le trouve difficile, elle adopta la forme épistolaire qui convenait mieux à son talent. Le plan de l'ouvrage

ge était fait, l'action clairement conçue, le caractère des personnages nettement indiqué. Les pages s'ajoutaient aux pages. L'oeuvre progressait. Une couple d'amis enthousiasmés l'assuraient que c'était là du bon travail. Arriva le temps de ses vacances. Alors, au lieu de se reposer, elle se livra à sa tâche avec plus d'ardeur, profitant de ces jours où elle n'avait pas la besogne quotidienne à accomplir pour se donner toute entière à son livre. Déjà elle avait terminé une centaine de feuillets. Mais cette dépense d'énergie alors qu'elle avait si besoin de repos l'épuisa et elle tomba malade. Souffrant de neurasthénie, elle dut forcément laisser de côté le roman en marche. Un peu plus tard elle le reprit et alors, elle changea son titre qui devint *Eau lustrale*. Une fois de plus le surcroît de besogne obligea Colette à mettre son roman de côté pour quelque temps. Hélas, autant que je sache, il n'a jamais été achevé. Je le déplore profondément, car j'aurais été très heureux d'avoir dans ma bibliothèque, à côté des livres d'amis chers, un volume signé Colette Lesage.

Il est infiniment regrettable qu'avec l'énorme masse de documents humains à sa disposition, avec les innombrables confidences reçues et avec tous les détails vécus qu'elle connaissait, Colette n'ait pas écrit un ou deux livres qui nous auraient donné une image douloureuse et cruelle de la vie.

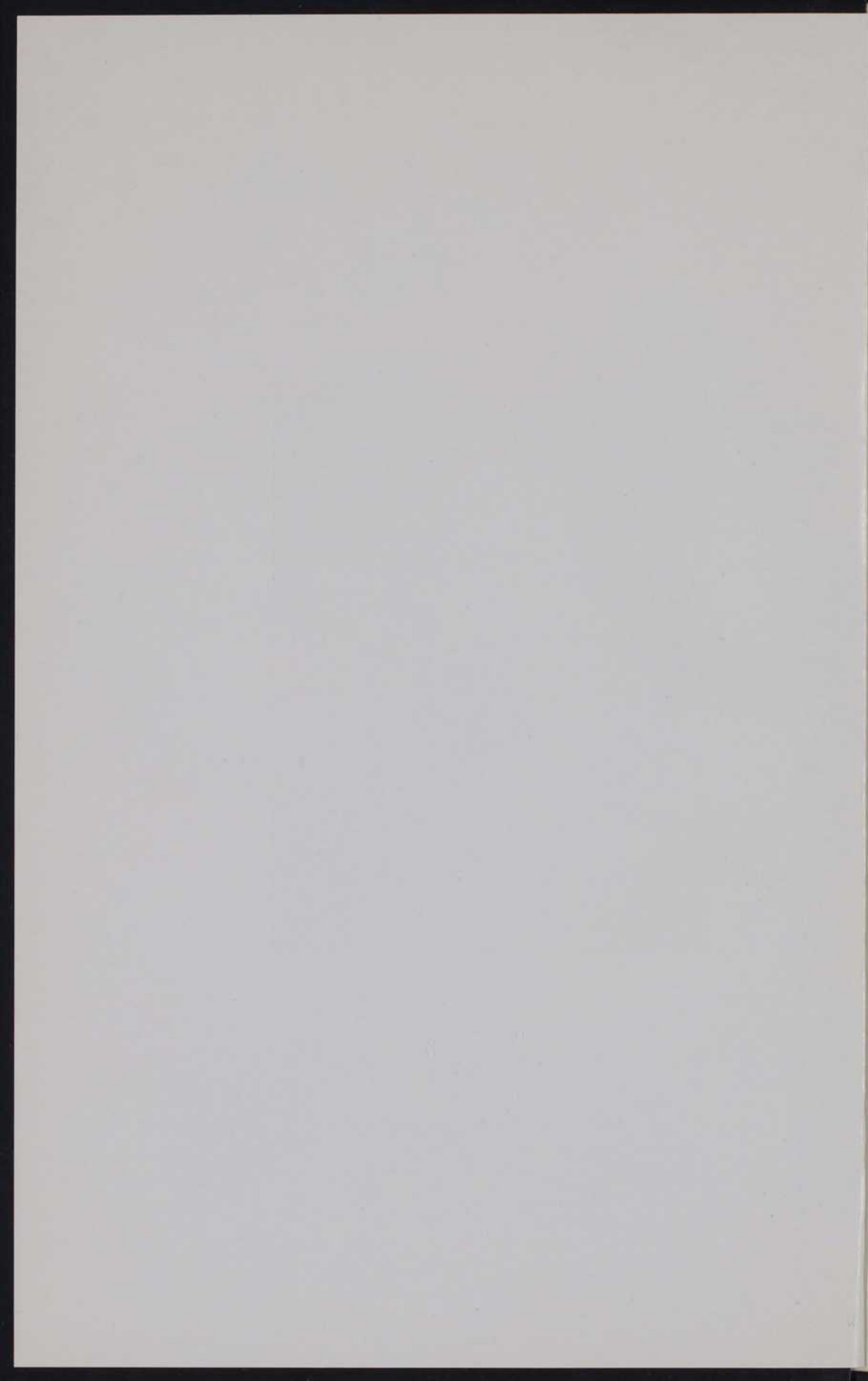
Pendant toutes les années que j'ai été dans le journalisme, Colette a été une charmante camarade que j'affectionnais fort. Les poètes et les écrivains de l'époque: Jules Fournier, Louis-Joseph Doucet, Albert Ferland, Alphonse Beauregard, Lionel Léveillé, Jules Tremblay, l'humoriste Marcel Bernard et autres, avaient pour elle une vive admiration et une profonde amitié. Tous profitaient des occasions qui se présentaient d'aller causer un moment avec elle. Il n'est pas douteux que ses encouragements leur ont été précieux, leur ont beaucoup aidé. Souvent, dans ma retraite, j'évo-

que son image. Il me semble la voir dans son bureau, enveloppée d'un "smock" à fleurs ou mieux encore, vêtue d'une robe noire avec manchettes et collet violets. A ces moments, elle me donnait l'impression d'une aimable abbesse qui détachée de toute vanité, considère d'un esprit calme et souriant et avec une douce indulgence, les travers et les folies du pauvre monde qui se démène et s'agite si fort pour essayer de saisir une parcelle de bonheur, pour tenter de se distraire ou plus simplement pour oublier.

Il y a bien des années, au cours d'une tranquille causerie, Colette me confiait son rêve: Avoir une petite maison blanche à la campagne, deux ruches pour son miel, un grand lévrier et un petit jardin de fleurs. Modeste rêve, raisonnable ambition s'il en fut jamais et qui nous montre bien là la sage Colette.



ARSENE BESSETTE



ARSENE BESSETTE

C'est avec un vif sentiment d'admiration que j'ai tracé le nom de l'homme qui fait le sujet de cette étude. C'est celui d'un journaliste de talent, d'un écrivain sincère, noble, fier et courageux, malheureusement disparu à la fleur de l'âge. Esprit libre, indépendant, nullement opportuniste, individualiste forcé il était tout le contraire des membres du troupeau résigné et servile dont est formé la grande masse de l'humanité. Arsène Bessette n'a laissé qu'un seul livre mais il suffira sûrement à perpétuer sa mémoire dans le monde des lettres françaises au Canada. Publié à Saint-Jean en 1914. *Le Débutant* est un roman de mœurs du journalisme et de la politique dans la province de Québec. C'est là une oeuvre vraie, vivante et extrêmement intéressante. Ce n'est pas seulement une mordante et vigoureuse satire que nous offre là l'auteur, c'est une âpre et violente peinture d'un monde qu'il stigmatise comme étant fourbe, hypocrite, vénal, méprisable, ignorant, fanatique et où chacun semble avoir une âme de valet.

A la lecture du livre, on se rend vite compte que Bessette a personnellement connu ses personnages et qu'en les quittant, il aurait vite un calepin et notait fidèlement, scrupuleusement, les remarques de son interlocuteur. C'est sténographié, pourrait-on dire, ce qui nous vaut les monumentales sottises énoncées par Solyme Lafarce, reporter à *L'Eteignoir*, par le député Prudent Poirier et autres. Il est évident que ces paroles n'ont pas été inventées; elles ont réellement été prononcées devant le romancier qui n'a eu garde de les laisser perdre et qui les a, pour ainsi dire, enchassées dans son livre.

Arsène Bessette était sûrement né romancier car partout, à chaque page, l'on voit l'observation vécue. Il écoutait et il regardait, recueillant les matériaux pour le bouquin qu'il songeait à écrire. Le seul autre roman dans notre littérature écrit avec la même conscien-

ce littéraire que le *Le Débutant* est *Rédemption* de Rodolphe Girard qui nous montre la vie, les moeurs et le langage des pêcheurs de la Gaspésie. Dans ces deux ouvrages si différents par le sujet et par le cadre, le procédé est le même: l'observation directe, à l'emporte-pièce. Dans les deux études, l'on nous présente une image saisissante de la vie, de la mentalité et du parler des personnages.

Le Débutant c'est l'histoire d'un jeune homme, Paul Mirot, devenu orphelin de bonne heure et élevé à la campagne par un oncle et une tante et qui, à l'âge de choisir une vocation, se lance hardiment dans le journalisme à la suggestion d'un ami de collège et avec l'aide du père de ce dernier, l'Honorable Vaillant, ministre des terres de la couronne. Esprit éclairé, franc, loyal, doué de talent et avec une grande noblesse de caractère, il entre dans la carrière avec enthousiasme et beaucoup d'illusions, mais il ne pourra rester longtemps dans cette puante galère et, désabusé, désillusionné, nous le voyons un jour s'expatrier tant il est dégoutée des répugnants personnages, tant des gazettes que de la politique, qu'il a coudoyés pendant les quelques années qu'il a passées dans les salles de rédaction.

Lorsque muni d'une lettre de recommandation du député Vaillant, Paul Mirot se présenta chez le directeur du *Populiste*, Marcel Lebon, celui-ci voyant devant lui "cette figure sympathique et intelligente" voulut le mettre en garde contre son emballement pour le métier de journaliste. Amicalement, paternellement, pourrait-on dire, il lui parla comme suit: "Moi, je vous parle en homme d'expérience et avec le plus parfait désintéressement. Vous arrivez de la campagne, vous ne savez pas ce que c'est que la vie fiévreuse et ingrate qui vous attend ici. Quand je suis entré à ce journal, j'étais jeune homme comme vous, le coeur débordant d'enthousiasme comme vous, je me voyais déjà sacré grand homme, dominant l'univers, livrant ma pensée à la vénération des foules. Il y a vingt ans que je suis dans le journalisme et il ne m'a pas encore été permis de dire

ce que je pense. Pour moi-même, je n'ai jamais rien écrit; mes convictions je les cache précieusement; la vérité, je l'entortille n'importe comment avec ce qu'on me donne; je blanchis les noirs et je noircis les blancs sur commande.

"J'ajouterai pour refroidir tant soit peu votre bel enthousiasme que nos journaux ne sont pas faits pour instruire le peuple par la discussion des questions politiques, scientifiques, sociales ou autres, en un mot de tout ce qui peut éclairer les masses ignorantes et crédules. Qu'est-ce que ça peut faire aux actionnaires du *Populiste* et à ceux dont ils ont l'appui intéressé, que le public s'instruise, que la société s'améliore par la science et la raison? Ce sont leurs intérêts qu'ils ont sans cesse en vue. Le journal ne critique que ce qui peut être nuisible au parti qu'il défend ou aux recettes qu'il encaisse.

Quant à la louange, elle se vend à tant la ligne pour les obscurs, les annonceurs; tandis que les puissants du jour paient en faveur et protection, les pouvoirs tyranniques, en intimidations et menaces. Et du directeur jusqu'au dernier des reporters, le rouage fonctionne sous la même impulsion. Moi, je suis la grande roue et rien de plus. Mon talent, j'en fais un tel usage: je couvre de fleurs de rhétorique le premier idiot à qui il est utile de faire la cour; je défends avec une égale souplesse, les bonnes et les mauvaises causes. Je suis dans la forme, le fond m'est étranger."

En dépit de ce franc et charitable avertissement Paul Mirot persiste à vouloir être journaliste et il fait le lendemain son début au *Populiste*. Là et au cours de son travail, le jeune rédacteur rencontre toute une série de types fort curieux sinon très propres au moral: Solyme Lafarce, reporter des crimes et des nouvelles à sensations à *L'Eteignoir*, parasite vivant d'expédients et tombé dans la plus crapuleuse débauche, Blaise Pistache, prétentieuse nullité qui, depuis des années, "trimbalait son imposante bedaine et son fessier rasant le trottoir, rue Saint-Jacques", un homme qui a survé-

cu au romancier et qui, depuis plus de quarante ans, passe invariablement toutes ses soirées au Club Kondiaronk où il s'efforce de se faire payer quelques verres de whiskey par ceux qu'il rencontre là, Jean-Baptiste Latrimouille, homme sans intelligence et sans instruction, plat valet de ses patrons, Pierre Ledoux surnommé la Pucelle, l'espion du journal, avec une allure de moine défroqué, des manières de bigote sur le retour, qui se voile la face en entendant émettre une opinion peu orthodoxe et fort malpropre de sa personne, Luc Daunais, chargé du service de la police, un maniaque devenu avec les années, le confident et l'assistant des détectives et habituel quémendeur de pièces de vingt-cinq sous, Modeste Leblanc, père de treize enfants, garçon érudit et ayant des idées mais que la direction du journal avait vite réduit au rôle d'automate et une série d'autres sans relief et sans personnalité.

Tous ces hommes formaient un troupeau d'esclaves.

En plus, Paul Mirot vient en contact avec Prudent Poirier, député de Sainte-Cunégonde à la Législature provinciale, avec le ministre Trousebelle, riche industriel dans les conserves alimentaires qu'il falsifie abominablement, ignorant, crétin et populaire, courant toutes les femmes dont il peut acheter les faveurs et traitant les français de cochons, brave homme ne manquant jamais de faire ses pâques et volant tout le monde, le notaire Pardevant, Boniface Sarrasin, commerçant de volailles, le financier Boissecc et une foule d'autres.

A coté de ces fantoches, le romancier nous trace le portrait de l'Honorable Vaillant, député de Bellemarie, brave et honnête homme, qui, au cours du récit fonde le journal progressiste *Le Flambeau* et plus tard *Le Dimanche*. En plus de ces personnages, Arsène Besette nous fait connaître une couple de braves campagnards, l'oncle Batèche et la tante Zoé qui ont élevé son héros. Ces types sont tellement bien dessinés qu'ils nous semblent de vieilles connaissan-

ces. L'oncle qui cultive la bettrave aurait voulu que le jeune homme se fit curé pour goûter le suprême bonheur d'aller finir ses jours dans un presbytère dont sa femme serait la ménagère. "C'était" disait-il "le meilleur *méquier*, tout à soi en ce monde et le ciel dans l'autre." La tante, maigre et sèche, mais dévouée et affectueuse pour son neveu se faisait remarquer par ses principes sévères, sa morale rigide et était présidente de la confrérie des Dames de sainte-Anne.

Peu après son entrée au journal, Paul Mirot et ses amis se trouvèrent bientôt en lutte contre les forces ignorantes, rétrogrades, contre les hypocrites, les tartuffes, les fanatiques, pour qui tous les moyens: faussetés, calomnies, fourberies, violences, sont bons pour triompher de leurs adversaires. On voit tous les plats et serviles valets que referme le journalisme, tous les vendus et à vendre des gazettes, s'unir, se liguier pour écraser ceux qui combattent pour le progrès. Et à la fin du livre, ce sont les ignorants, les malhonnêtes gens, les porte-queue, les exploiters de la bêtise qui l'emportent. Deux des journaux auxquels Mirot avait collaboré disparaissent. L'un, *Le Flambeau*, feuille sérieuse, progressiste, est victime de lâches incendiaires qui mettent le feu à l'édifice qu'il occupe et *Le Dimanche*, successeur du *Flambeau* doit suspendre sa publication à la suite d'une campagne de dénigrement et d'appels aux préjugés religieux. Aux dernières pages du livre, l'on voit le héros donnant sa démission au *Populiste* et dégoûté au delà de toute expression, prenant le train pour s'exiler aux Etats Unis afin d'échapper à l'esprit d'intolérance et de fanatisme qui règne en son pays.

Le romancier a esquissé avec un rare bonheur toute une série de scènes vécues: une partie de sucre à l'érablière de l'oncle Batêche, une soirée au théâtre Extravaganza, une autre au Théâtre Moderne, une matinée au journal *Le Populiste* où le nouveau reporter et le lecteur sont initiés à la cuisine d'une gazette, une visite à Caught-

nawaga avec les membres de la Société des Chercheurs, une célébration de la saint Jean-Baptiste à la campagne, une furieuse démonstration des Paladins de la province de Québec contre le journal *Le Flambeau*, une assemblée politique, etc.

A côté des scènes de mœurs du journalisme et de la politique, *Le Débutant* renferme un petit roman d'amour comme il s'en rencontre dans la vie de presque tout jeune homme. Cette aventure sentimentale s'entremêle très heureusement et fort habilement avec les événements quotidiens de l'existence du héros.

Arsène Bessette a exprimé dans ce livre tout ce qu'il pensait. Courageusement et prévoyant d'avance les critiques que les bigots et les esprits arriérés feraient de son livre, il a vigoureusement énoncé ses idées et ses opinions, il a dit ce qu'il avait vu et entendu au cours de ses années de journalisme. Ses indignations, ses dégoûts, nous les comprenons.

En réalité, il y a très peu de fiction dans ce bouquin. Presque tout y est vécu, presque toutes les aventures qu'il nous raconte reposent sur des faits authentiques. Tout cela est apprêté et servi par l'auteur avec un talent qui fait de la lecture du *Débutant* une fête pour l'esprit.

Paul Mirot, le héros du livre, a été créé à l'image et à la ressemblance d'Arsène Bessette. Les deux personnages se ressemblent comme des frères et je m'imagine bien que, sans être une autobiographie, *Le Débutant* renferme de larges tranches de la vie de l'auteur.

Il y a une scène de campagne électorale et d'assemblée contradictoire qui est une page épique mais qui est une bien triste image de nos mœurs. L'Hon. Vaillant, ministre des Terres de la Couronne brigue une fois de plus les suffrages du peuple. On lui donne comme adversaire un ancien commerçant de volailles, ignorant et malhonnête, sans conviction aucune, mais qui a récemment fait une retraite et qui, depuis, est pris d'une crise d'hystérie religieuse. Parce que

le ministre Vaillant est partisan du progrès et prône des réformes scolaires, l'on mène contre lui une campagne d'atroces faussetés, on le représente comme ennemi des collèges, des évêques, du pape et de la religion. Les Paladins de la province de Québec, fidèles à leur mission de tout régénérer dans le Christ par la calomnie et la violence le traitent de mangeur de prêtres et l'accusent d'être un renégat. Ils font appel au fanatisme religieux de la masse ignorante, lâche et vile, lançant des amas de faussetés, d'odieux mensonges, des personnalités outrageantes et hurlant d'ignobles injures, donnant l'impression d'une meute furieuse qui poursuit sa proie. "Le dimanche, plusieurs curés du comté avaient, du haut de la chaire, parlé des oeuvres abominables des impies pervertissant la vieille Europe et prédit pour le Canada des malheurs incalculables si les fidèles aveuglés, dédaignant les conseils de leurs sages pasteurs, votaient en faveur d'hommes perfides dissimulant sous de prétendues idées de liberté et de progrès leur haine contre l'Eglise et ses institutions gardiennes de la foi et des traditions nationales des canadiens-français. Alors, les âmes soumises et craignant l'enfer se tournèrent contre Vaillant" et lors de l'assemblée, un habitant pure laine traîna en face de l'estrade un veau sur le dos duquel il avait écrit au goudron *Vaillant traître à sa race*. Il s'éleva des protestations, une bataille s'ensuivit et il y eut de la casse. Le résultat de cette ignoble campagne fut la victoire de l'ancien commerçant de volailles.

Cela me rappelle une élection qui eut lieu il y a une quinzaine d'années dans un comté de notre douce province. Un jeune fermier intelligent, éclairé, instruit, doué d'un solide jugement et qui, par son initiative et son persévérant travail était en train d'amasser une petite fortune avait décidé de se porter candidat. Son adversaire était un avocat de la ville dont le père passait ses étés dans la localité en question. L'homme de loi avait comme ami un notaire sans scrupules et bon gueulard. Il lui demanda de venir parler pour lui. Alors, un dimanche après-midi, le notaire prit la parole devant nos

bons habitants assemblés pour assister aux joutes oratoires. "Mes amis", dit-il, "vous savez tous que le docteur X, oncle de l'adversaire de mon candidat ne pratique pas sa religion et que son cousin, l'ingénieur civil Y ne fait pas ses pâques et n'assiste jamais à la messe. Est-ce que les intelligents électeurs de Sainte-Camomille qui se rendent chaque dimanche à l'église pour accomplir leurs devoirs religieux vont choisir comme leur représentant à la Législature un homme dont la famille renferme de tels mécréants?"

A la mention de ces impies, un murmure d'horreur et de réprobation monta de la foule. Déjà, ces gens voyaient la grêle, le choléra et toutes les calamités s'abattre sur la paroisse s'ils votaient pour le parent de ces maudits, de ces réprouvés, et les intelligents électeurs de Sainte-Camomille donnèrent leur vote à l'intrigant avocat qui n'avait qu'un but en se présentant: travailler à son propre intérêt tandis que le jeune fermier voulait faire profiter les cultivateurs du comté de l'influence qu'il aurait pu avoir à la Législature.

Le Débutant est une oeuvre noble, fière, généreuse, toute vibrante de vérité, de sincérité, de justice et d'amour du progrès. Le livre a de la moëlle, de la substance, les idées y abondent, la logique de l'auteur est serrée et ses principes solides. On le lit avec infiniment de plaisir.

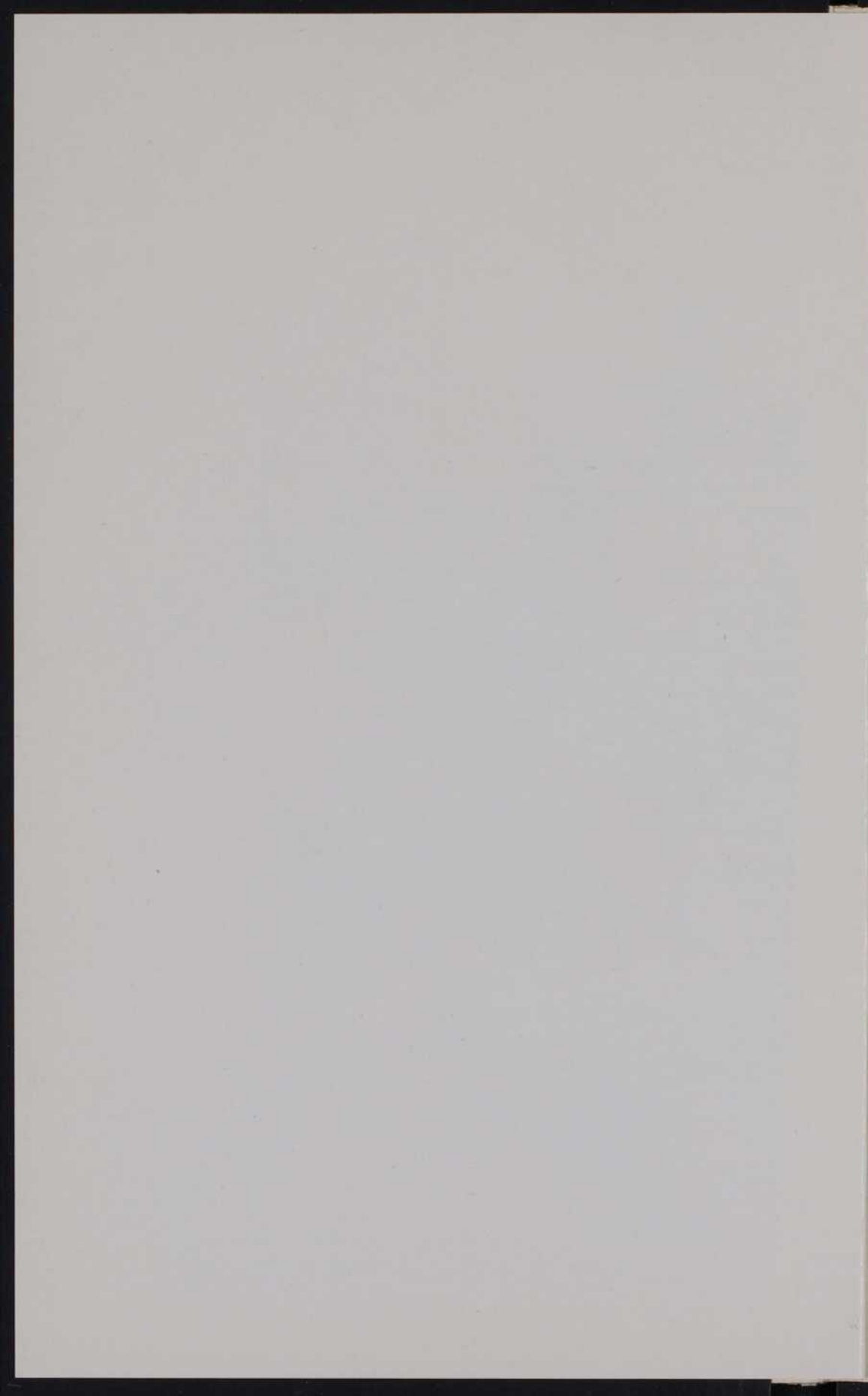
Arsène Bessette était un journaliste sérieux, averti, une belle intelligence, un talent solide et brillant, un noble coeur. C'était un esprit d'élite et il avait un cerveau qui pense et qui réfléchit. Il a été pendant des années rédacteur au *Canada français* de Saint-Jean. Grand et robuste garçon, avec une figure sympathique, son plaisir était de partir avec un fusil à l'automne et de s'enfoncer dans les bois pour faire la chasse. Il avait en préparation un volume de contes *Modernités* qui n'a jamais été publié. Bessette est mort prématurément après avoir écrit un livre qui lui fait honneur. Il est parti tôt, mais du moins il n'aura pas connu les jours de barbarie que nous traversons.



ERNEST TREMBLAY

La photographie ci-dessus que m'avait donnée le poète portait au verso la dédicace suivante tracée d'une main rigoureuse: "En souvenir de quelques bonnes heures, dérobées à l'existence, vécues ensemble, dans le baignoire social du journalisme. Avec plaisir, forçat Albert, mon nom près du tien."

Ernest Tremblay.



ERNEST TREMBLAY

Ce grand garçon élancé à la moustache retroussée, allait crânement dans la vie. Le verbe haut, possédant un vocabulaire pittoresque au possible et une verve étourdissante, fantastique, Ernest Tremblay était un personnage fort original et extrêmement intéressant. Ayant fait dès ses jeunes ans le rude apprentissage de la misère et ayant mangé de la vache enragée plus souvent que du poulet rôti, il était, après divers avatars, devenu journaliste, métier qu'il exerça pendant quelques trente ans. C'est ainsi qu'il devint l'une des figures les plus connues rues Saint-Jacques et Sainte-Catherine. On le voyait un peu partout: chez dame Justice, au théâtre, au cabaret; et partout, il ne rencontrait que des camarades, car c'était un boute en train qui faisait fuser les rires autour de lui. Lorsqu'il se trouvait avec des types qui lui étaient sympathiques, qu'il avait comme auditeurs des gens qui lui plaisaient, la conversation dégénérait en un monologue qui était comme un éblouissant feu d'artifice de mots d'esprit. Son cerveau en ébullition avait toutes sortes de trouvailles qui mettaient en joie ceux qui l'écoutaient. Il allait semant l'entrain et la gaieté.

Journaliste de grand talent, possédant une plume facile, Ernest Tremblay a, pendant des années, donné aux journaux des fantaisies en vers d'un réel mérite qui étaient fort goûtées des lettrés et qui se lisent encore très agréablement aujourd'hui. Sous la rubrique Rire et pleurer, il a publié plus de mille gazettes rimées pleines d'humour et d'émotion. Comme le grand dessinateur français Steinlen, le "peintre des pauvres et des déshérités", Ernest Tremblay exprimait en chaque occasion sa pitié pour les humbles et les petits mais il était mordant, ironique et sarcastique à l'égard des forts et des puissants dont il se moquait spirituellement.

Chaque matin, Tremblay sortait du journal pour se rendre au tribunal où il assistait aux comédies et aux petits drames de la vie qui se jouent là quotidiennement. De retour au bureau, il s'escrimait sur sa gazette rimée et une couple d'heures plus tard, remettait au chef de nouvelles tout près d'une centaine de vers dans lesquels le poète exprimait toute sa philosophie de la vie. Il a mis dans ces strophes le meilleur de lui-même. Parfois le rire éclate, mais le plus souvent, une apre et lourde tristesse se dégage de ces pièces si bien intitulées Rire et pleurer.

Par son observation des personnages officiels du prétoire: le gros constable, le greffier, un témoin, etc., Ernest Tremblay par ses peintures, ses notations, ses remarques nous rappelle parfois Georges Courteline. En quelques mots, il trace un portrait, un geste, une attitude qui se gravent dans l'esprit.

Ernest Tremblay aimait son travail; il l'aimait car ses gazettes rimées lui permettaient de se livrer à toutes ses fantaisies verbales et d'exprimer tout ce qu'il y avait en lui. C'était là sa plus grande satisfaction. Toutefois, l'approbation d'un camarade qu'il estimait particulièrement le flattait et le rendait heureux. Absorbé par sa tâche et par les distractions, car après une jeunesse très pénible, Tremblay voulait reprendre le temps perdu et s'efforçait de profiter des bonnes choses qui s'offraient, il n'eut jamais les loisirs ni l'idée de faire un livre avec les innombrables pièces de vers qu'au cours de sa carrière il a éparpillées dans nos journaux: *La Presse*, *La Patrie*, *L'Autorité*, etc. Il travaillait, mais il voulait vivre, jouir de la vie. Ainsi, son petit déjeuner du matin était pour lui une affaire fort importante et il trouvait dans ce repas arrosé d'un verre de sherry un plaisir tout épicurien.

Il est certes regrettable que Tremblay n'ait pas laissé un livre pour perpétuer son nom. L'on pourrait former deux ou trois volumes du plus haut intérêt et d'une valeur littéraire très remarquable de ses écrits qui sont ensevelis dans les lourdes et massives collec-

tions des gazettes. Si les circonstances me l'eussent permis, j'aurais sûrement publié à l'intention des journalistes, des écrivains et des artistes un recueil de vers de mon camarade, mais je n'ai pu, à mon regret réaliser ce rêve. Il serait à souhaiter qu'un ami de l'art entreprenne un jour cette tâche.

Tremblay n'était pas un grand liseur, mais il avait une prédilection particulière pour un recueil de poésies chinoises, *La Flute de jade*, élégant petit volume présenté au public français par Franz Toussaint. Ce bouquin était toujours dans le tiroir de son bureau et lorsqu'il avait quelques minutes de libres, il relisait quelques uns de ces poèmes dont il goûtait fort la sagesse et la beauté. Je tentai de lui faire admirer le *Rubayyat* d'Omar Khayyam, mon livre favori, mais il retourna vite à *La Flute de jade*.

Ernest Tremblay a fait partie pendant quelques années de l'Ecole littéraire. Lorsque celle-ci fonda en 1909 la revue *Le Terroir* qui vécut juste une année, il en fut un collaborateur zélé et lui donna une douzaine d'articles tant en vers qu'en prose. Parmi les plus importantes pièces de notre poète qui figurent dans cette publication dont la collection est aujourd'hui très rare et presque impossible à trouver, il convient de citer: *L'Usine - Minotaure*, *La Mort de l'érable*, *Les Bêtes nationales* et *Les Glas*.

Dans la première, le poète s'attendrit sur le pitoyable sort de ces fillettes qui prennent trop tôt le chemin de l'usine afin d'aider le père à nourrir la nombreuse famille. Cette pièce est d'une émouvante simplicité et nous fait voir la profonde sympathie de l'écrivain pour les pauvres et les petits. Il nous montre Ninette, ayant à peine quinze ans, entrant à la filature:

*Et tous les jours, du même pas,
Sous le même manteau noisette,
Elle allait, portant son repas
Enveloppé d'une gazette.*

*Comme les petits avaient faim,
Ninette n'eut pas de jeunesse.
Elle gagnait, gagnait du pain
Et se mourait par droit d'ainesse.*

*Un soir, loin des milieux troublants,
Cette petite fleur craintive
Refermait ses pétales blancs,
Comme sa soeur, la sensitive.*

*Et l'on n'entendit plus le pas
De l'enfant au manteau noisette,
Qui passait avec son repas
Enveloppé d'une gazette.*

Oui, dans l'immense univers, c'est une pauvre petite existence qui s'éteint, un être qui disparaît comme l'insecte que le pied écrase. Avec les mots les plus simples, le poète nous montre l'injustice du sort.

Dans *Les Bêtes nationales*, Ernest Tremblay accable de raillerie et de ridicule les saint jean baptistes paradant avec le mouton. La pièce débute ainsi:

*Le voilà donc le jour suprême,
Où le peuple plein de fierté
Va promener son noble emblème,
Le Mouton de la liberté.*

Et voilà la dernière strophe:

*Pauvre Mouton! Pousse ta laine,
Fais-toi manger par le Glouton;
Ne lui prend pas sa marjolaine,
Pousse ta laine, cher Mouton!...*

Pour éviter toute critique à l'adresse du *Terroir*, Ernest Tremblay avait supprimé un quatrain dans la pièce intitulée *La Mort de la courtisane*. Connaissant l'intérêt que je portais à tous ses écrits et sachant qu'il me faisait plaisir en agissant ainsi, il me donna une copie des quatre vers qu'il avait omis. On me saura gré de les reproduire ici:

*Le nombre est déjà grand des gens agenouillés,
Les amants de la chair qu'en somme on leur dérobe,
En dépit de la Mort montrent des yeux mouillés
Promenant des désirs sous les plis de la robe.*

La Mort de l'érable renferme des strophes remplies de sentiment et d'émotion qui nous montrent l'artiste au grand coeur qu'était Ernest Tremblay. Mais sa plus belle pièce qui figure dans *Le Terroir* est, à mon goût, celle intitulée *Les Glas* qui est vraiment d'un grand poète et qui fait songer à un chant liturgique dans un temple. Lisons:

*Pourquoi gémir ainsi, cloches aux voix d'airain,
Qui faites par vos pleurs trembler les pierres grises,
D'où part le long sanglot de l'adieu souverain,
Quand tintent les glas noirs aux clochers des églises?*

*Marquez-vous sombres soeurs, vers son éternité
Qui sonne lentement en ces rythmes funèbres,
Les pas appesantis de cette humanité
Que le temps, par la main, conduit dans les ténèbres?*

*Dites-vous les chagrins cachés au fond des soirs,
Quand, lentes, vous tombez, lourdes larmes sonores?
Rappelez-vous aux coeurs la mort des vieux espoirs,
La vaine illusion du retour des aurores?*

*Alors, tinte pour moi, tinte, glas des amours.
Au timbre de mon coeur, frappez, sourdes hôteses.
Lentement, lentement, tinte, tinte toujours;
Car je fais ma gaieté de vos longues tristesses.*

La mort de son ami Paul-Emile Lamarche a inspiré à Ernest Tremblay les vers les plus fortement sentis, les mieux martelés et les plus caractéristiques de toute son oeuvre. Je reproduis cette pièce au complet:

*Rire et pleurer.
Pourquoi celui-là?*

A mon camarade de collège, Paul-Emile Lamarche, mon ami,
doux et lumineux enfant du mystère que si peu ont compris,
je dédie cette petite synthèse impressionniste.

E. T.

*De Profondis! Lamarche est mort!
Lamarche est mort à la bataille.
Est étendu son pauvre corps
Dont les vers font déjà ripaille;
De Profondis! Lamarche est mort!*

*C'est à minuit, au clair de lune
Que sûrement Lamarche est mort.
Est mort dedans son infortune
Doux et tranquille et sans remords —
C'est à minuit, au clair de lune.*

*Dans le mystère, étranagement
Ont crié trois corbeaux funèbres,
Lorsque la Mort ,pompeusement
A pris son âme et ses vertèbres —
Dans le mystère, étranagement.*

*Pourquoi, la Mort, es-tu venue
Cette nuit là? — Nul n'en sait rien —
Trois corbeaux, sur la Place nue,
Trois corbeaux noirs! — Ami, dors bien! —
Pourquoi la Mort es-tu venue?*

Ces strophes attestent un talent puissant et original. Elles sont l'oeuvre d'un maître.

Je pense parfois que si Jacques Cartier n'avait pas eu l'idée biscornue d'aller découvrir les bancs de neige du Canada, la destinée d'Ernest Tremblay aurait été bien différente de ce qu'elle a été. Tout probablement, il aurait exercé son métier de journaliste à Paris, journaliste boulevardier. Là, son talent, son esprit, sa personnalité si originale lui auraient acquis la célébrité, comme à Raoul Ponchon par exemple, et il aurait laissé avec une oeuvre littéraire considérable, un grand nom dans les lettres.

Avant de devenir journaliste, Ernest Tremblay avait été artiste dramatique. Pendant des années, il a été l'un des membres de la troupe des Soirées de famille fondée en 1896 par Elzéar Roy et

qui donnait ses représentations au Monument National. En pensant à Tremblay, il me semble toujours le voir dans le rôle de Prévoir dans *Les Boules de neige* de Louvigny de Montigny. Tremblay a toujours été fidèle au théâtre, mais au lieu de continuer à paraître sur la scène comme acteur, il est devenu critique dramatique et ainsi, il a beaucoup contribué à promouvoir l'art de la comédie à Montréal.

En plus d'être journaliste, Ernest Tremblay a été un revuiste satirique fort goûté et il a fait jouer plusieurs revues alertes, spirituelles et d'un comique irrésistible, qui ont obtenu un franc succès. Je citerai entr'autres "*Ohé! Ohé! Françoise!*" qui renfermait un monologue fionné "Le père Ladébauche", que récitait Elzéar Hamel du Théâtre National. C'était là un morceau rudement tapé, une mordante critique des mœurs de l'époque qui faisait accourir le public.

Je me rappelle qu'un jour, nous partîmes ensemble du journal à la fin de l'après-midi pour nous rendre au Café parisien, angle des rues Sainte-Catherine et Saint-Dominique, où Tremblay avait ses quartiers. Pendant toute la durée du trajet, ce fut de sa part un feu roulant et ininterrompu de saillies, de mots d'esprit, de drôleries. Sa verve était fantastique, intarissable, les traits spirituels partaient en fusées. C'était comme le pétilllement d'une bouteille de champagne que l'on débouche. Cette extraordinaire et éblouissante fantaisie verbale ne prit fin que lorsqu'il entra au restaurant. Jamais de ma vie, ni avant ni après ce jour, je n'ai entendu tant de joyeusetés jaillir d'un cerveau humain. En l'écoutant, je me disais qu'il égalait le fameux Cyrano de Rostand dans ses meilleures tirades. Il y a les millionnaires de l'argent, ceux qui possèdent des montagnes de piastres. Tremblay était, lui, le millionnaire de l'esprit. Il en avait plus que tout le monde et il le dépensait pour la grande joie et la délectation de ses amis.

Certes, Tremblay aimait à rire, à se répandre en propos étincelants, mais il était doué d'une très vive sensibilité, une sensibilité qui avait été durement blessée et lorsque je l'entendais égayer ses amis, je me demandais souvent si sa gaieté n'était pas un masque qui cachait ce qu'il y avait de douloureux en lui.

Un conte intitulé "Coup de pied" qu'il a publié dans *La Presse* en décembre 1922 jette une fulgurante lueur sur l'être intime du brillant journaliste. C'est une page qui semble jaillie du coeur de l'écrivain et qui ne pourra manquer d'émouvoir profondément ceux qui la liront. C'est un souvenir qu'il évoque. En voici quelques extraits:

"L'époque est lointaine, mais le souvenir toujours amer. J'étais un gosse de dix ans, ignorant que j'eus père et mère; orphelin de la pauvreté, qui promenait son indifférent malheur, d'orphelinat en orphelinat. Des âmes pieuses dirigeaient ce pèlerinage, auquel j'étais d'ailleurs fort insouciant.

"Un jour, un homme vint qui me prit et m'amena au chemin de fer, pour me conduire chez un cultivateur, où je devais demeurer en qualité de garçon de ferme.

"Le voyage en wagon fut triste, car les adieux de mes petits compagnons parlaient encore à mon oreille: Perrin, Brazeau, Lapointe; tous ces enfants qui pour entrer dans la vie partaient du même carrefour que moi, c'étaient des frères. La soeur Bérubé, nous l'appelions "Mère"; c'est donc la famille que je quittais. Les yeux brouillés de larmes, je regardais la fuite vertigineuse des terres chauves et rousses hérissées ici et là de petits bois sans feuillage. Parfois, une rapide vision me montrait un paysan, penché sur un travail quelconque, puis, une maison, aux murs blanchis, des clôtures et des poteaux de télégraphe que je m'obstinais en vain à essayer de compter."

A Saint Jérôme, un habitant l'attendait qui le fit monter dans sa voiture et l'amena chez lui où il le mit à l'ouvrage. "Ce fut un apprentissage pénible", déclare Tremblay.

"Le fermier", dit-il, "était un être fruste, rude comme la campagne du Nord. Il s'emportait pour les causes les plus futiles et, souvent sa colère le portait à commettre des brutalités.

"La femme, nature simple et ignorante, avait pris au contact de son homme une certaine rudesse...

"L'âpre brise du Nord a moins souvent rougi mon visage que ne l'ont fait ses doigts nouveaux..."

Puis Noël arriva. Tous devaient aller à la messe de minuit et réveillonner au retour. Alors, voilà l'imagination du petit gars qui se met à vagabonder. Il évoquait la première messe de minuit à laquelle il avait assisté à l'orphelinat. Naturellement, il se faisait une joie d'aller à l'église, de voir la crèche, d'entendre les cantiques.

— Toé, tu vas garder la maison, lui déclara rudement le fermier.

Son beau rêve s'envola. Il dut rester avec le neveu qui alla s'embusquer dans le grenier avec son fusil, guettant le renard. A trois heures du matin le ménage revint de la messe puis la femme apporta les bonnes choses sur la table.

— Toé, va te coucher, ordonna l'homme, mais auparavant prends les seaux et va les remplir à la source pour la nuit.

Il faisait froid, il faisait noir et là haut, le neveu guettait avec son fusil. Avec le "youk" sur les épaules, il s'engouffra tout tremblant de peur dans la nuit, mais il trébucha et au bruit de la ferraille qui frappa la glace, il entendit une détonation et en même temps, il ressentit une vive douleur dans les fesses. Il avait reçu les plombs du coup de fusil.

"Eperdu et hurlant de douleur, je courus à la maison.

“Le fermier vociféra, ne pouvant croire que j’avais reçu le coup; il leva les poings sur moi:

—Tais ta gueule. T’es pas mort. Tiens! Tiens!

“Et ce disant, une gifle me ferma la bouche et un coup de pied me lança dans mon hangar, près du chien...

“Ce coup de pied est la première blessure infligée à ma triste enfance. La vie m’en ménageait bien d’autres, mais aucun ne m’a fait plus de mal, moins dans ma chair qu’en mon âme.”

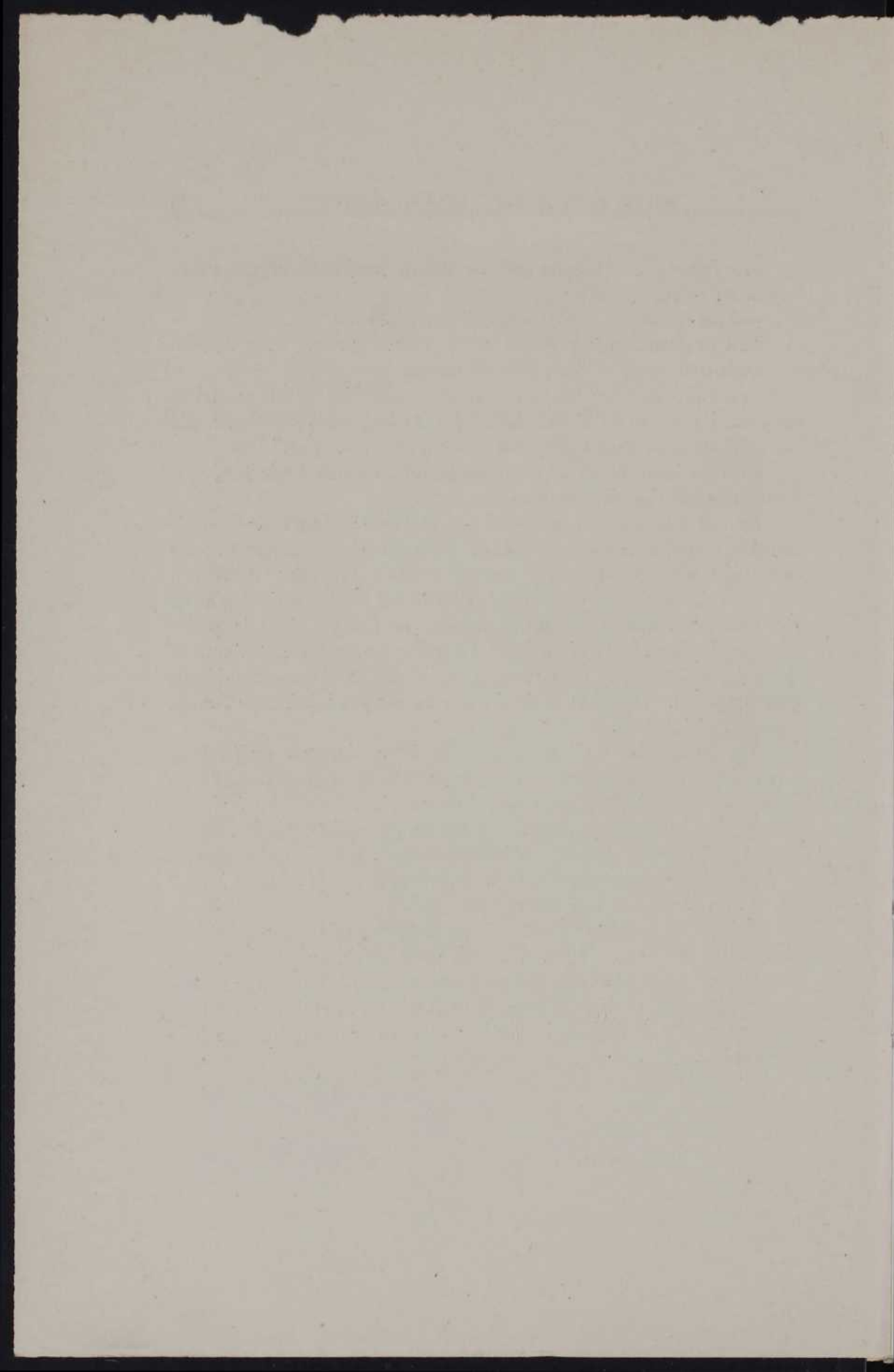
Pareille blessure ne se cicatrise jamais. Le pus coule toujours. Toute une vie est empoisonnée.

Je me suis souvent attendri sur la triste enfance de Poil de Carotte racontée par Jules Renard, mais qu’est-ce que ces misères comparées au sort cruel de l’orphelin qu’était Tremblay? Certes, il a bien ri dans sa vie et il a bien fait rire les autres mais il n’avait pas oublié les heures amères. Lui-même le déclare dans la petite note de six lignes envoyée à Jules Fournier qui, préparant alors son *Anthologie des Poètes canadiens* lui avait demandé quelques détails biographiques. “Passants de la vie qui ne pouvez lui donner l’oubli, ... oubliez-le”, disait-il.

Un jour, alors qu’il était à écrire à son bureau, au journal, Tremblay s’affaissa soudain, frappé par une attaque de paralysie. Après un séjour à l’hôpital, il se remit sur pied, mais il lui était désormais impossible de reprendre sa vie de journaliste. On le rencontrait parfois se promenant sur la rue, mais sa gaieté était disparue.

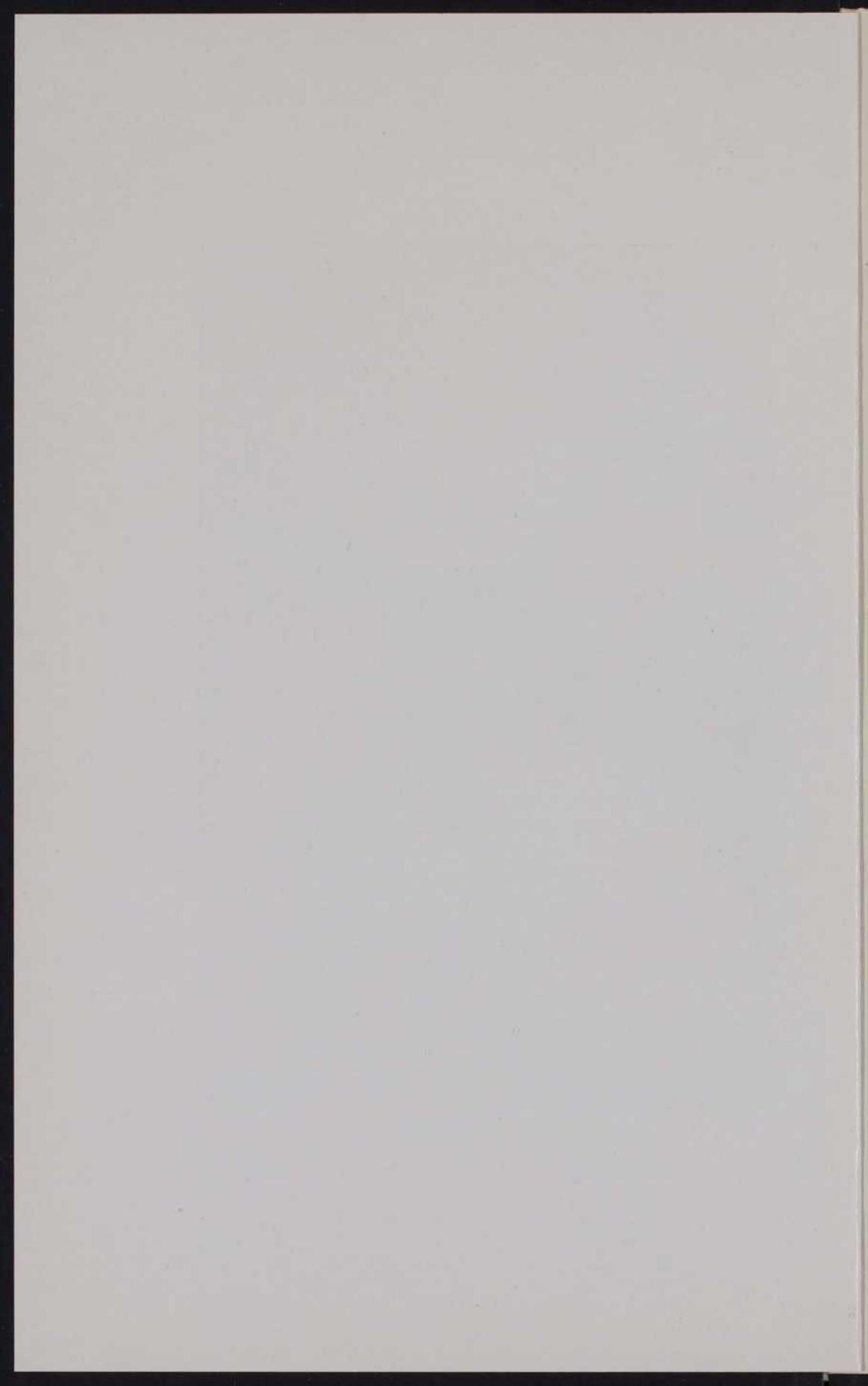
Des années s’écoulèrent. Puis, il s’éteignit le 8 juin 1940 à l’âge de 63 ans. Il était né le 7 mars 1877.

Ernest Tremblay avait été un acteur applaudi, un brillant journaliste, un poète de grand talent, un spirituel auteur de revues, un causeur plein de verve, un gai camarade, mais lorsque le corbillard renfermant sa dépouille mortelle partit de la maison mortuaire pour se rendre à l’église, le cortège funèbre se composait de huit personnes...





LOUIS-RAOUL DE LORIMIER



RAOUL DE LORIMIER

Louis-Raoul de Lorimier aura été fidèle à sa vocation d'écrivain. Il aura accompli sa tâche, une belle et noble tâche. Il est mort laissant deux volumes d'un puissant intérêt historique et d'une rare perfection littéraire, deux volumes qui ont leur place toute marquée dans la bibliothèque des lettrés et que la jeunesse aurait grand intérêt à lire et à relire.

N'étant pas astreint par suite de ses moyens personnels à la dure nécessité de gagner sa vie, Raoul de Lorimier au lieu d'approfondir les subtilités du code et, revêtu de la toge d'avocat, de dépenser son temps et son talent à plaider des causes plus ou moins justes, a préféré se livrer entièrement à sa passion des recherches historiques, à l'étude des origines de son pays et avant de disparaître, il nous a donné deux des plus remarquables ouvrages se rapportant aux premiers temps de la colonie.

Elève du Père Mélançon, ancien archiviste des Jésuites à Sainte-Marie, Raoul de Lorimier a commencé à s'intéresser aux choses curieuses et aux détails inédits de notre histoire dès sa sortie du collège. Au cours de ses lectures, il prenait de copieuses notes et trouvait un grand plaisir à consulter les documents originaux et les incunables jalousement gardés à l'Institut Fraser, à la bibliothèque du Cabinet Paroissial, à celle de Saint-Sulpice, rue Saint-Denis et même à celle de l'Hôtel-Dieu. Partout, il était reçu avec bienveillance.

Dans ses deux oeuvres: *Au coeur de l'histoire* et *La haute aventure de Guillaume de Palmoye*, l'écrivain ouvre toutes grandes les portes du passé et nous fait pénétrer dans un monde héroïque n'ayant que le souci de servir la religion et le roi de France.

Comme sur l'écran d'un cinéma, l'auteur fait défiler devant nous quelques uns des personnages les plus marquants de cette épo-

que de la fondation de la Nouvelle-France et il nous fait voir avec un luxe prodigieux de détails la vie, les événements et les manifestations les plus remarquables du temps. Il est d'une scrupuleuse exactitude. Avant tout, il tient à la vérité, et cette vérité, cette exactitude, nous les trouvons à chaque page de ses livres; non seulement la vérité historique quant aux faits, mais l'exactitude dans le costume de ses personnages, leur langage, les plats dont ils se nourrissent et l'ameublement des maisons qu'il habitent. Les scènes se suivent, admirablement présentées et se gravent dans l'esprit du lecteur. Mais en plus du souci de la vérité et de l'exactitude, l'écrivain ne néglige pas le côté littéraire, il le soigne tout particulièrement et nombre de ses récits peuvent se classer parmi les plus belles choses publiées au Canada.

Pour acquérir cette prodigieuse connaissance d'une époque disparue depuis plus de deux siècles, l'écrivain s'est livré avec ardeur à un incroyable travail de recherches. Avec une patience alimentée par sa passion de l'histoire, Raoul de Lorimier a lu une masse énorme de documents et d'ouvrages se rapportant à l'époque qu'il voulait faire revivre. Pendant vingt-cinq ans, avec une persévérance inlassable, il a compulsé d'innombrables vieux écrits, des relations et des mémoires, ne se laissant jamais rebuter lorsqu'il voulait s'assurer de la véracité d'un fait ou de la probabilité ou de la vraisemblance de tel ou tel détail. Il n'est pas douteux que les recherches qu'il a faites pour la mise à point de son oeuvre lui ont pris beaucoup plus de temps que la rédaction de ses deux volumes. Alors qu'il venait d'achever le manuscrit de *La haute aventure de Guillaume de Palmoye*, qu'il pouvait envisager avec satisfaction le travail accompli et recueillir le crédit que lui méritaient ses deux beaux livres, un accident qui eut de fatales complications mit fin à cette noble carrière d'homme de lettres. Raoul de Lorimier disparaissait prématurément le 14 septembre 1929, à l'âge de cinquante-cinq ans,

en pleine maturité de son talent et alors qu'il projetait de produire d'autres oeuvres. Sa femme s'improvisa alors éditrice et publia le volume au *Devoir* la même année.

En plus de ses deux bouquins, l'écrivain laissait une étude sur le Château de Ramesay qui est toute prête pour l'imprimeur et une oeuvre monumentale sous forme de lettres, intitulée *Les Etapes d'un seigneur dans la Nouvelle France*, qui aurait besoin d'être revue avant d'être confiée à un éditeur. Peut-être l'un des fils de l'écrivain (il en a laissé six et deux filles) reprendra-t-il l'énorme travail de compilation que contient ce manuscrit et, en élaguant, en supprimant les longueurs, en fera-t-il un livre acceptable au lecteur amoureux des choses du passé.

Au *Coeur de l'histoire*, le premier livre de Raoul de Lorimier, publié en 1920 classe son auteur comme l'un des grands écrivains canadiens. Le volume se compose de dix chapitres ou narrations s'échelonnant sur la période allant de 1635 à 1672 et porte en sous-titre: *Evocations et récits tirés de la Chronique et de l'Histoire de la Nouvelle-France*. Dans un avertissement au lecteur, de Lorimier explique ainsi l'oeuvre qu'il présente au public:

"Comme l'annonce le titre, nous nous sommes inspiré de la Chronique et de l'Histoire de la Nouvelle-France généralement, nous efforçant de mettre chaque évocation ou récit dans un cadre d'ambiance approprié. Et alors, nous avons imaginé des mises en scène et des décors plausibles ou vraisemblables, pour donner à la narration historique plus d'action, et plus de relief au personnage esquissé ou à la chose décrite.

A cette fin, nos recherches ont porté non seulement sur les oeuvres des auteurs traitant de la Nouvelle-France et du Canada, mais encore sur les ouvrages de ceux qui ont écrit touchant l'époque contemporaine en France, qu'il s'agisse des événements synchroniques, aussi bien que du langage, des moeurs, des usages et même des mo-

des et du costume. Il va sans dire, que nous n'avons pas non plus négligé la tradition, lorsque l'occasion s'en est présentée.

A cause de ces apprêts, la fiction est arrivée nécessairement à côtoyer le fait authentique et c'est pourquoi, nous avons prodigué les références qui aideront à dégager l'éventualité vraie, de la fantaisie qui sert de chaîne à la trame."

Ces lignes nous disent exactement le programme que s'est tracé l'auteur, le but auquel il vise. Et nous devons déclarer en toute justice qu'il s'est parfaitement acquitté de la tâche qu'il avait entreprise. L'on constate dès les premières pages que Raoul de Lorimier est un écrivain de premier ordre. Il a la sobriété, la simplicité, le don d'émotion et il est doué d'une vision très remarquable. On pourrait dire que c'est un grand peintre d'histoire. Il a peint de larges et vigoureuses fresques très vivantes, pleines de mouvement et d'action. Avec cela, il possède une prodigieuse puissance d'évocation et il trace des tableaux qui nous font voir avec une grande netteté la vie et les actions des personnages qu'il nous présente. En plus, il sait admirablement créer l'atmosphère dans laquelle se déroule son récit. Son esprit lumineux pénètre dans le passé obscur et il fait agir et évoluer devant nos yeux non seulement les héros de notre histoire mais aussi une foule de personnages presque ignorés que son talent et sa patience de chercheur ont découverts dans les mémoires de l'époque. Comme on dit pour les maîtres du cinéma, de Lorimier a été un grand réalisateur. C'est un habile metteur en scène. Les principaux personnages, ceux de deuxième et de troisième plan sont placés à leur poste ainsi que la foule des figurants. Et tous les détails du vêtement, des armes, sont fidèlement indiqués avec leurs noms désuets autant que la mode de l'époque. C'est une évocation saisissante que nous donne Raoul de Lorimier. L'on éprouve à lire ses narrations la même impression que l'on aurait à voir ces scènes reproduites sur l'écran du cinéma. Profondément artiste, l'écrivain

colore les faits gris et ternes de l'histoire; il les enchâsse pourrait-on dire, et nous les présente dans tout leur éclat, toute leur beauté.

Comme exemple du souci de l'exactitude de l'auteur, on trouvera aux pages 110 et 111 d'*Au Coeur de l'histoire*, une énumération des vêtements formant le costume de cour du vicomte d'Argenson, et aux pages 116 et 117, le menu du banquet offert par les Jésuites à ce noble seigneur. Aux pages 201, 202 et 203, l'on voit la description détaillée du mobilier du logis de maître Bénigne Basset, tabellion à Ville-Marie. C'est comme si l'on visitait soi-même en curieux les pénates du notaire. A la lecture de ces pages, l'on se rend compte que Raoul de Lorimier a fait de longues, patientes et laborieuses recherches pour donner un tableau aussi fidèle de la vie aux premiers temps de la colonie.

Le livre s'ouvre par Noël dolent, récit de la mort de Samuel de Champlain. C'est un pur joyau littéraire, la plus parfaite évocation que nous a laissée Raoul de Lorimier. C'est écrit très simplement, mais tous les mots concourent à créer une atmosphère dramatique et à empoigner fortement le lecteur. Dès les premières lignes, l'on sent que le héros va mourir; les hommes qui l'entourent et le peuple de la colonie sont dans l'attente douloureuse du dénouement inexorable. Il semble que la nature elle-même s'afflige d'avance de ce qui va arriver. Voici le début de ce récit:

Depuis deux mois et demi, monsieur de Champlain, le vaillant preux, n'a pas franchi le seuil de ses appartements au fort Saint-Louis; enfoui dans la neige sur le promontoire de Québec, perdu dans l'immensité de la Nouvelle-France.

Là, il gît, au déclin de ses jours; après tant de bons et de loyaux services rendus à son Dieu et à son souverain.

Et c'est pourquoi, le petit bourg est voilé de mélancolique tristesse, en cette journée de Noël de l'an 1635.

En effet, dans la capitale naissante, coeur de cette autre France lointaine, d'ordinaire si calme et si paisible, la quiétude est encore plus profonde.

On dirait que ce coeur va cesser de battre.

C'est jour férié pourtant, et ce qui plus est, Noël.

Oui, mais monsieur de Champlain est dolent, et partant, plus de plaisirs, plus de liesse.

Les quelques maisons du Cap Diamant, groupées autour du château-fort et celles de la basse-ville au-dessous de l'escarpement de la falaise, sont mornes et silencieuses.

Dans les sentiers immaculés, couverts de froidure, les rares passants qui se croisent, s'abordent pour s'enquérir de l'état douloureux de monsieur le gouverneur.

.

Goûtons maintenant ces autres passages:

A la diane et au couvre-feu, plus de sonneries de trompettes éclatantes, plus de roulements de tambours prolongés, plus d'airs de flûtes mélodieuses...

La nuit, les hommes du guet font bien encore leurs rondes et patrouilles, mais ils évitent de crier l'heure et le temps qu'il fait aux citadins qui reposent en leurs logis, portes closes.

.

Oui, c'est immense détresse par toute la Nouvelle-France ce jour de Noël 1635, car monsieur de Champlain est bien plus faible, bien plus souffrant aujourd'hui, et l'on craint qu'il ne trépasse.

Il semble que la brise même, qui maraude dans les hautes futaies chenues, erre plaintive, comme un long sanglot inapaisé. Ah! que c'est grande pitié...

— *Le temps est froid!... Il est huit heures! Il neige!... Neuf heures!... Neuf heures!... Couvrez les feux!... Il est dix heures!... Il est dix heures!... Couvrez les feux!... Le temps est beau!... Habitants de Québec dormez!... dormez!...*

Toute l'atmosphère du temps tient dans ces six lignes. Impossible de mieux terminer ce récit. Raoul de Lorimier se révèle là grand artiste.

De même, le chapitre *Noël des sauvages*, se termine par une espèce d'apothéose:

Donc, à l'heure où les étoiles ont dans la froide et transparente nuit, accompli la moitié de leurs cours, les sauvages assemblés dans la belle cabane-de-la-prière, perdue dans la vaste solitude toute blanche de la Nouvelle-France, entonnent eux aussi en leur langue, unis à l'Eglise universelle, l'hymne triomphale des anges, annonçant au monde, le commencement des temps nouveaux.

— *...Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté...!*

Le récit *Les premières rues de Ville-Marie* s'achève par une glorieuse vision. L'abbé Dollier de Casson, supérieur du séminaire de Saint-Sulpice et maître Bénigne Basset, tabellion et ingénieur-voyer ont élaboré le plan des premières rues destinées à remplacer les six sentiers. Le soir, maître Basset trace les lignes sur une feuille de vélin, alors:

Après avoir accompli son travail, l'ingénieur-voyer s'endort et, l'esprit largement ouvert sur l'avenir... rêve. Lentement, il gravit les pentes enneigées du Mont-Royal. Miracle!... Aux pieds de la montagne, il perçoit comme à travers un brouillard prophétique, dans le futur des temps, une grande cité aux avenues s'étendant de toutes parts.

— *O la belle ville! pense maître Bénigne.*

A perte de vue, les rues sont bordées de maisons, de hauts édifices, plusieurs ornés de dômes et de tours. Puis, au-dessus des constructions les plus élevées, une multitude de clochers lancent dans le ciel leurs flèches surmontées de croix triomphales.

Je n'aurais garde d'oublier les lignes finales du chapitre *La Réception au gouverneur d'Argenson* au collège des Jésuites à Québec:

A l'heure où les derniers feux du jour éclairent sur le Cap de Québec, les êtres et les choses, de leurs rayons empourprés, Monseigneur le gouverneur rentre en son château Saint-Louis, aux sons des flûtes et des tambours... Tututu... tututu... tutu... Rataplan... rataplan... rataplan... planplan...

Ce sont ces fins de chapitres qui me plaisent particulièrement et qui donnent au livre son caractère si hautement littéraire. Ce sont là comme de lumineuses images qui s'impriment dans la mémoire.

Après avoir donné *Au coeur de l'histoire*, Raoul de Lorimier s'enfonça de nouveau dans ses recherches. Il préparait un nouveau livre. Le travail dura dix ans. En 1930 il terminait *La haute aventure de Guillaume de Palmoye*, série de tableaux épisodiques de la guerre de Sept ans, 1756 - 1763. Publié avec une préface d'Edouard Montpetit, chez Granger frères, le nouveau volume se présentait sous forme de narrations épistolaires. Ce sont les lettres de Guillaume à la marquise de Pompadour, à un ami de sa famille, à son père, à sa mère, à sa grand'mère, à sa fiancée, etc. Ce livre renferme les pages les plus glorieuses et les plus douloureuses de l'époque que fait revivre l'écrivain. La simple énumération du titre de quelques chapitres en fait foi: Siège et prise de Chouaguen (Oswego), Siège et prise de Guillaume Henry ou Fort George, L'hiver s'en vient et la disette aussi, Le Combat de Carillon, Le Siège de Québec, Victoire de Montmorency, Bataille des plaines d'Abraham, Capitulation de la ville, Bataille de Sainte-Foy, Siège de Québec par le chevalier

de Lévis, Résistance du héros Vauquelin sur l'*Atalante*, Retraite de l'armée française vers Montréal, Reddition de Montréal, Exode, Le traité de Paris, Procès de Bigot et consorts.

Au seuil de son livre, l'auteur a placé l'avertissement suivant:

"Guillaume de Palmoye synthétise, dans son personnage, l'officier français du XVIII^e siècle, venu en Amérique, au hasard du service de la guerre, courir la haute aventure, à l'époque de la cession du Canada à l'Angleterre. Le livre pourrait s'intituler en sous-titre explicatif: Un récit de l'Epopée reconstituée de la Guerre de Sept ans, en Europe et en Amérique, où l'imagination est soutenue et réalisée par l'authenticité des faits historiques, garantie au moyen des textes et de la tradition."

Dans ce volume, Raoul de Lorimier s'est appliqué, avec un rare bonheur à rendre le langage et la tournure de phrases de l'époque. La lettre de Guillaume à la marquise de Pompadour est un remarquable échantillon de ce style:

Grâce à vous, Madame, je pars enseigne de vaisseau. Cependant, pour cette guerre que l'on dit beaucoup être la vôtre, j'eus par dessus tout loué le destin qui m'eût donné de faire la campagne là-bas, parmi les troupes de débarquement. Et cela serait possible encore, puissante marquise, advenant que les besoins du service voulussent que je permutasse mon emploi dans la marine, contre un autre à l'armée de terre et que vous le daignassiez dire au Roi ou seulement au ministre. Excusez la hardiesse d'un cadet de famille, pauvre de pécun, mais riche d'espoir en vos bontés, dont il demande la continuation pour avoir l'honneur de mériter vos grâces et celles de Sa Majesté.

Ce livre est l'oeuvre d'un historien et d'un artiste. On le lit avec un très grand intérêt et souvent avec une vive émotion.

Les récits du siège de Chouaguen, du Fort George, de Québec, de la bataille de Carillon renferment tous les détails et toutes les précisions possibles. Ils semblent écrits par un correspondant de

guerre qui serait un homme de lettres. Au milieu de ces histoires de combats, de luttes sanglantes entre français et anglais pour la possession d'un grand pays, on rencontre de délicieux et charmants passages qui enchantent le lecteur. Lisons ces quelques lignes prises dans une lettre de Guillaume de Palmoye à sa fiancée:

Assis devant ma tente, j'écoute ces bruits divers cependant que la voix sonore des flots du lac Champlain berce, en moi, le souvenir dolent de la patrie absente et endort ma nostalgie.

Ailleurs, parlant du tonnerre des canons, du crépitement des mousquets mêlés aux voix des belligérants, des harmonies martiales des trompettes, du rythme étrange des cornemuses et des tambours qui battent au champ, il déclare:

Ces accents n'ont rien de commun, je vous l'assure, avec les airs de danse de Rameau que soupirent les violes d'amour et les flûtes de gambe, à Versailles...

Pour finir, une autre citation de la lettre à la fiancée:

...l'immensité de la mer insondable qui m'éloigne de vous vainement, ses tempêtes en sus, traverseraient mon coeur sans en faire pâlir la chère image que vous y avez laissée, et que j'y ai enclos comme dans un écrin.

J'ajouterai que chaque chapitre des deux volumes est suivi de notes donnant les sources et les documents où l'auteur a puisé ses informations. Pour cette raison, ces ouvrages possèdent un double intérêt.

Après avoir dit ce que je pense d'*Au Coeur de l'histoire*, de *La Haute aventure de Guillaume de Palmoye* ainsi que de leur auteur, je dois ajouter qu'en dépit de la valeur littéraire et historique de ses oeuvres, Raoul de Lorimier me semble bien méconnu. Il est le Grand Méconnu. Le public paraît l'ignorer et lit très peu ses volumes. Je connais nombre de gens qui ont des livres, une bibliothèque même et qui lisent et qui écrivent. J'ai fait parmi eux une petite enquête.

— Connaissez-vous Raoul de Lorimier? leur ai-je demandé.

— Raoul de Lorimier? Ah, oui! Il a écrit des livres sur l'histoire du Canada, n'est-ce pas?

— Oui. Les avez-vous lus?

— ...non ...non.

— Je crois que j'ai un ou deux de ses livres dans ma bibliothèque, répond un autre.

— J'ai commencé à les lire, j'en ai lu quelques pages, déclare un troisième.

— Alors, vous ne les avez pas lus?

— Non... non... vous comprenez, avec la vie d'aujourd'hui...

Oui, avec la vie d'aujourd'hui. Avec la radio, le cinéma, l'auto, le hockey, le golf, les clubs, l'avalanche de magazines américains, on n'a guère le temps pour les pures joies de l'esprit, pour lire deux beaux livres qui nous renseignent sur l'histoire de notre pays. Ah! oui, je comprends, deux forts volumes de plus de 400 pages chacun, cela prend bien du temps qui pourrait être employé à s'amuser, à se distraire. Alors, n'est-ce pas?... C'est triste, infiniment triste, extrêmement regrettable et grandement injuste. J'avouerai que moi-même, avant de commencer à écrire mon livre je ne connaissais Raoul de Lorimier que par deux épisodes qu'il avait publiés dans *La Presse* mais j'avais reconnu qu'il était un maître. Ah! j'aurai attendu bien tard pour lire cet admirable prosateur.

Comme je l'ai déjà dit, Raoul de Lorimier a été un écrivain fort consciencieux, possédant un talent très remarquable. Il a créé une oeuvre qui restera malgré tout dans notre littérature alors que d'autres qui font grand bruit aujourd'hui, rentreront dans le néant. Comment expliquer alors le peu de faveur dont il jouit parmi ceux qui s'intéressent aux lettres? Pour moi, je crois sincèrement qu'en plus des raisons que j'ai déjà énumérées, le public ignore de Lorimier pour la raison qu'il n'a jamais cherché la publicité et qu'il n'en

a pour ainsi dire jamais eue. Un libraire que j'interrogeais à ce sujet m'a répondu: "Monsieur de Lorimier mettait son livre en dépôt au magasin. Il l'avait écrit; il le mettait en vente; il avait fait sa part. Si le public voulait acheter le bouquin, il était le bienvenu. C'était tout".

Excellent père de famille, possédant des goûts simples, distingués, doué d'une mentalité d'artiste, aimant la beauté, la poésie, la musique, on peut dire qu'il vivait dans le Grand Siècle en pleine prose du vingtième. Il avait quelques amis ayant le même caractère que lui et qui ont su l'apprécier: M. Arthur Letondal, M. Edouard Montpetit, l'abbé Elie Auclair, Mme Alfred Thibodeau, etc. Le sénateur L. O. David et son fils, l'Hon. Athanase David lui témoignèrent beaucoup de sympathie.

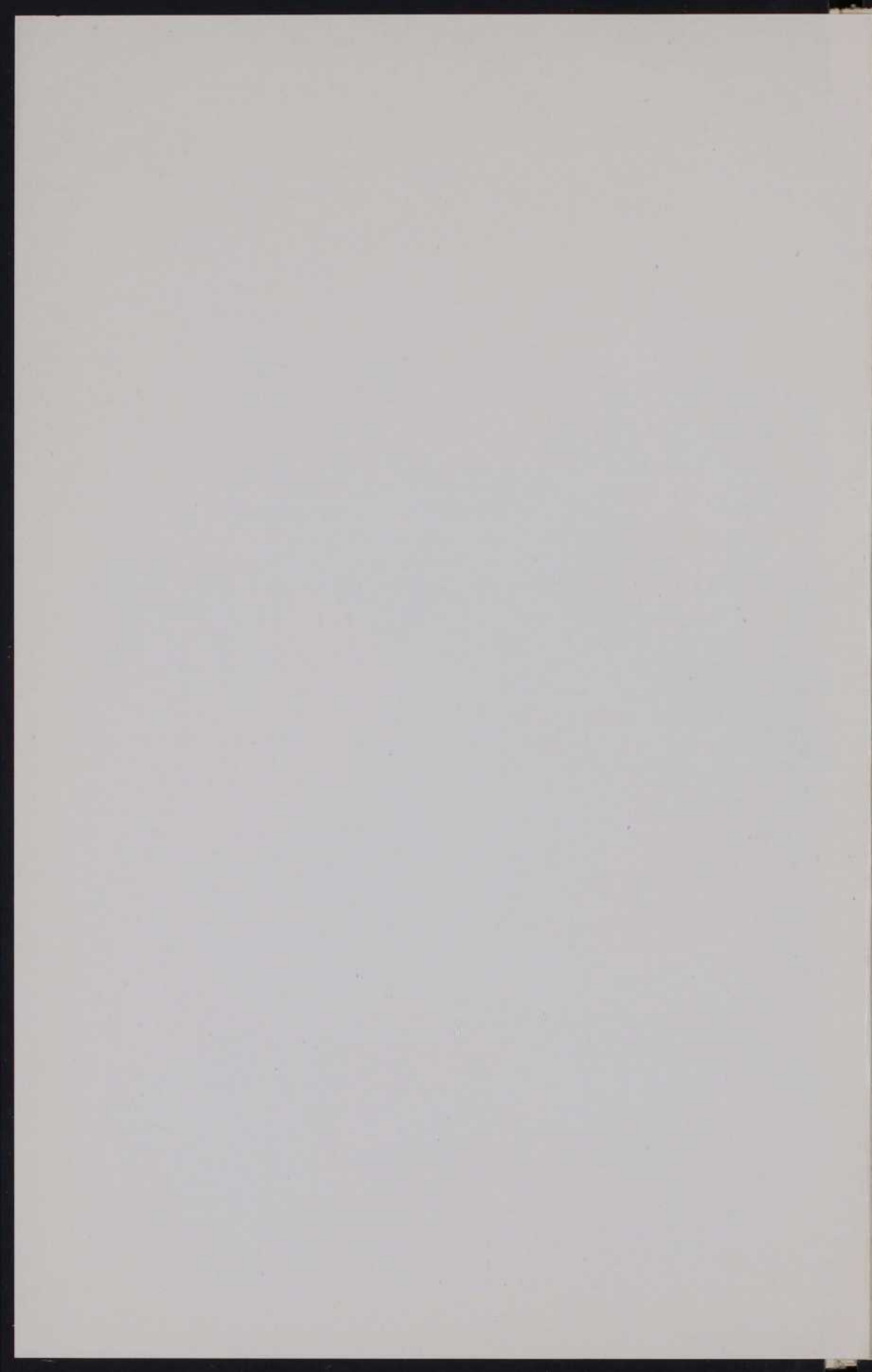
Absorbé par ses interminables recherches, Raoul de Lorimier vivait plutôt à l'écart, fréquentant peu les autres écrivains. Aucun de ceux que je connais n'a reçu son livre avec les hommages de l'auteur. Il n'a pas posé de jalons conduisant à son oeuvre. Certes, quelques exemplaires de ses livres adressés à des confrères lui auraient sûrement valu une précieuse publicité, mais il est évident que Raoul de Lorimier s'en souciait fort peu. Il avait beaucoup de dignité, une fierté de bon aloi et il lui répugnait de courir après la réclame publicitaire et mercantile. D'ailleurs, il ne cherchait pas le petit profit pécuniaire que son livre aurait pu lui rapporter et il n'ambitionnait ni la gloriole ni la renommée.

Mais qu'il soit lu ou non, Raoul de Lorimier aura eu sa récompense. Comme dit l'Evangile, il a choisi la meilleure part et elle ne lui sera pas ôtée. Epris du charme de l'histoire, il a mis toute occupation lucrative de côté et a consacré sa vie à faire des recherches et a produire deux livres dans lesquels il a donné toute la mesure de son grand talent. Ce sont les heures qu'il a passées à concevoir son oeuvre, à la mûrir, à l'écrire, qui ont été sa récompense. Ce sont là les heures qui comptent dans la vie. Tout le reste est vanité.





AUGUSTE FORTIER



AUGUSTE FORTIER

L'insurrection de 1837 a souvent inspiré nos romanciers et nos dramaturges qui ont trouvé là un thème bien propre à stimuler et à exalter leur imagination. *Les Habits rouges* de Robert de Roquebrune, *Florence* de Rodolphe Girard et *Hindelang et de Lorimier* de Mme Eva Circé - Côté en sont trois exemples. Avant eux, Auguste Fortier avait pris là la trame de son livre *Les Mystères de Montréal* dont les principales scènes se déroulent dans l'historique village de Saint-Denis et dont le personnage le plus en vue est un vaillant patriote qui combat pour les droits des Canadiens français.

Le plan du livre est conçu suivant la recette des feuilletons de l'époque. Deux jeunes gens, Paul Turcotte, cultivateur, et Charles Gagnon, marchand, aiment tous deux la même jeune fille, Jeanne Duval, fille du notaire Duval, l'un des chefs de l'insurrection. Le premier est le héros du roman et, comme tel, possède toutes les qualités: intelligence, courage, loyauté, grandeur d'âme et une vigueur physique très remarquable. Gagnon, son rival, est rusé, hypocrite, fourbe et traître. Il est aussi vil que l'autre est noble. Naturellement, la jeune fille préfère Turcotte et l'épousera à la fin du livre après une série d'exploits du héros qui déjoue tous les complots et triomphe des embûches et des obstacles suscités par son odieux rival.

Certes, *Les Mystères de Montréal* ne sauveront pas leur auteur de l'oubli total, mais j'ai voulu, avant de disparaître, évoquer le souvenir de cet écrivain, le premier que j'ai connu, et qui, en dépit du temps et des distances s'est toujours souvenu de moi...

* * *

Mais revenons au début. Il y a cinquante ans, on parlait beaucoup chez la gente étudiante d'un jeune homme qui avait écrit un

roman qui allait bientôt paraître. Un ami m'entraîna un dimanche chez l'auteur. Il habitait chez son frère le Dr Fortier, dans un immeuble en brique, angle des rues Saint-Denis et Mignonne. Le jeune romancier avait son cabinet de travail au troisième. Auguste Fortier nous reçut aimablement. Il était d'un caractère plaisant, jovial, aimait à causer et les visiteurs étaient les bienvenus. Une très heureuse nature. Au cours de l'entretien, il nous offrit un verre de whiskey blanc que nous bûmes au succès de son livre. Lorsque je sortis de chez lui, nous étions amis.

Aussitôt le roman publié, Auguste Fortier en adressa un certain nombre d'exemplaires à des écrivains de France et du Canada. Il reçut par la suite des lettres fort encourageantes. On crut alors qu'il allait se mettre à l'oeuvre et écrire un nouveau livre, mais Fortier disparut un jour et l'on apprit quelque temps après, qu'il était rendu dans l'île de Madagascar. L'imagination dont il avait fait preuve dans ses *Mystères de Montréal* l'avait poussé à courir les aventures comme avait fait son héros, Paul Turcotte. Fortier vécut dix ou douze ans dans cette île de l'océan Indien, puis un jour, en 1908, je crois, on le vit soudain reparaitre à Montréal. Je l'aperçus un soir à un banquet de raquetteurs à l'ancien hôtel Place Viger. Comme toujours, il était très gai... L'un des convives entonna un chant de marche dont Fortier avait écrit les paroles et que toute l'assemblée reprit en chœur. Je reproduis ici cette chanson:

Vive la raquette!

*La nature se fait coquette,
Elle revêt son manteau blanc,
C'est la saison qu'on aime tant,
C'est la saison de la raquette,*

*Malgré la tempête et le vent
Nos marches sont toujours joyeuses,
Et bien que parfois périlleuses,
C'est à qui prendrait le devant...*

*Le bruit de nos pas en cadence,
Nous sert d'accord à nos chansons,
Et les bois que nous traversons
Semblent par leur triste silence
Protester contre nos clameurs
Comme si la gaieté sincère
N'avait été mise sur terre
Que pour paraître au temps des fleurs...*

*La seule chose qu'on regrette
C'est de ne pas voir avec nous
Pour nous rendre les sons plus doux
Des jeunes filles en raquette,
Aussi, nous profitons des jours
Où l'amitié nous les rassemble
Pour leur promettre tous ensemble
Fidélité dans nos amours.*

Refrain - Choeur

*Vive la raquette,
Marchons sans retard,
La saison s'y prête.
Vive la raquette
Et le Montagnard!*

Fortier ne passa que quelques semaines à Montréal, puis il disparut de nouveau. Les aventures le tentaient. Cette fois, il prit la route de l'Asie. Il ne devait plus revenir.

* * *

Littérateur, journaliste et grand voyageur, voilà la triple étiquette que l'on pourrait accoler au nom d'Auguste Fortier qui a vécu la plus grande partie de sa vie en Afrique et en Asie.

Comme littérateur, Fortier n'a publié qu'un roman mais il en a écrit plusieurs autres ainsi qu'un lot de contes qui sont demeurés au fond de sa malle et qui ont été perdus.

Pendant de nombreuses années, Fortier a fait du journalisme en Chine et il a été longtemps attaché au *Journal de Pékin*, quotidien de langue française publié dans la capitale du pays de Confucius. Avec une couple de camarades, il fonda vers 1922 un journal quotidien anglais à Shanghai, le *Shanghai Telegraph*. Celui-ci toutefois ne réussit pas et les associés durent abandonner l'affaire. La feuille n'avait eu qu'une durée éphémère: trois mois et neuf jours. "*Tout ce qui me reste de cette entreprise*", m'écrivait Fortier, "*c'est des enveloppes et du papier à lettres.*"

Fortier a passé plus de vingt-cinq ans en Chine et aux Indes et, pendant toutes ces années, il a publié dans *La Presse* de Montréal et autres journaux et revues de la métropole canadienne toute une série d'études et d'articles fort intéressants.

Auguste Fortier a été un grand voyageur et pendant le quart de siècle qu'il a vécu en Asie, il a parcouru la Chine, l'Annam, les Indes, l'île de Ceylan, la Birmanie, le Siam, la Perse, visitant Bagdad, la cité des califes, etc.

Ses lettres sont datées de Calcutta, Delhi, Bangkok, Agra, Madras, Pondichéry, Colombo, Wanchai, Pékin, Weihwei, Saïgon, Bom-

bay, Naghoor, Fyzabad, etc. C'est dire qu'il ne s'est pas enraciné nulle part.

En plus du français et de l'anglais, Fortier possédait la langue chinoise et quelques dialectes d'Asie. Il pouvait se faire comprendre presque partout et même, servir d'interprète. C'est ainsi qu'en 1916, il accompagna pendant plus de sept mois une mission japonaise chargée par une puissante compagnie de Tokio de nouer des relations commerciales entre l'empire du mikado et quelques autres pays d'Extrême-Orient. Partis de Hong-Kong, les délégués japonais se rendirent au Cambodge, ensuite au Siam puis, se dirigeant vers l'équateur, visitèrent les sultanats de Perak et de Johore et, passant par Singapour, se rendirent en Birmanie, remontant le cours de la rivière Irrauaddy, atteignant la frontière de Chine via Rangoon, Mandalay et Bhamo. Pendant un séjour à Bangkok, capitale du royaume de Siam, au cours de cette longue randonnée, Fortier fut victime d'une mésaventure qui aurait pu se terminer tragiquement. Un jeune siamois ayant cru reconnaître dans cet étranger l'homme qui lui avait ravi sa fiancée, il y avait cinq ans, l'avait entraînée de force à bord de son navire et l'avait conduite dans une maison de prostitution à Shanghai, voulut tirer vengeance de cet odieux rapt. Ayant par ruse emmené Fortier dans une hutte isolée dans la campagne, il l'enferma, aidé d'un compagnon, dans une cage de torture, d'où la police spéciale le tira quelques heures plus tard, alors qu'il était inconscient et portant dans le dos des marques de brûlures au fer rouge.

En plus du métier de journaliste qu'il a exercé pendant nombre d'années, Auguste Fortier a rempli diverses fonctions qui lui permettaient de bien vivre. En 1910, aux Indes, il fut nommé professeur d'histoire au Bishop's College de Calcutta et examinateur de français à l'université de la même ville. Quatre ans plus tard, en 1914, il était bombardé principal et surintendant d'une école de

génie civil, "Tu te demandes," m'écrivit-il, "ce que je connais en génie civil. C'est justement ce que je me demande moi-même. Mais, chez les hindous, du moment qu'un homme est bachelier ès-lettres et en loi, il doit être capable d'enseigner à construire des ponts et à creuser des canaux. Je dois te dire que je n'ai rien à faire avec l'enseignement. Je suis là pour le prestige. Je suis aussi attaché comme précepteur de français à l'aga del Oudh, ancien souverain de l'Oudh. Au pays des rajahs on met des littérateurs pour diriger une institution qui forme des ingénieurs civils. Du moment qu'un homme écrit des romans, on en conclut qu'il doit être capable de former des mathématiciens. L'école dont je suis le principal est fort importante. Actuellement, elle compte 96 étudiants dont le plus jeune a 19 ans. Les ingénieurs que nous formons vont presque tous travailler dans les Himalayas, au Népal ou au Thibet, mais je ne te garantis pas qu'ils seront capables de faire un pont comme le pont Victoria."

Plus tard, il entra au service des Postes Chinoises en qualité d'inspecteur. Comme tout le monde, il profitait des occasions qui se présentaient d'améliorer son sort.

Alors qu'il était à Saïgon, dans la Cochinchine, Fortier envoya à *La Presse* en 1921 un article de plus de deux colonnes sur Ghandi. Cette étude sérieuse et impartiale sur l'un des plus grands hommes de l'époque eut un énorme retentissement aux Indes et fut appréciée et commentée par les plus importants journaux du pays.

Un jour, je reçus de Pékin un article de mon ami Fortier sur l'opium. La question était traitée par un homme parfaitement renseigné et qui, après avoir exposé les faits, exprimait son opinion sur le sujet. Je lui adressai en réponse la lettre suivante:

Mon cher Fortier,

J'ai lu avec un vif intérêt l'article sur les drogues. Seulement, je ne partage pas tes idées là dessus ni les idées de personne ici.

Pour moi, l'opium, le tabac, les alcools, les pratiques religieuses sont les calmants qui endorment les maux dont souffre notre humanité. Quoi de blâmable si un pauvre homme cherche à oublier ses ennuis ou à illuminer ses jours en fumant des pipes d'opium ou de tabac! Quoi de reprehensible si, dans son intérieur, il ingurgite de multiples bouteilles de bière ou de whiskey, si cela peut le consoler des peines de la vie? Si l'on était logique, si l'on était sincère, si l'on pouvait chasser l'hypocrisie qui nous écrase, n'est-ce pas le point de vue que je viens de te développer qui serait adopté?

Notre humanité est faible, infirme, accablée d'une foule de maux. Alors, lorsque la nature bienveillante a mis à côté d'elle le calmant qui lui apporte l'oubli, pourquoi n'en userait-elle pas? Ah oui! pour moi je voudrais que des provinces de la Chine servissent à la production de l'opium. Non pour moi, car je ne fais usage ni de drogues, ni de tabac, ni d'alcool, et j'ai laissé en route bien des croyances. Moi, ce sont les livres, la littérature qui ont chassé mes ennuis. Je n'en suis pas plus vain pour cela. Au fond, le résultat est le même. Lire un beau livre ou faire un beau rêve en fumant une pipée d'opium, à la fin de la vie, cela se vaut. Demandons-nous ce que nous ferions si nous savions que nous n'avons plus qu'une heure à vivre. Les uns se précipiteraient vers l'église et se confondraient en supplications, d'autres videraient une bonne bouteille de whiskey, un autre fumerait sa pipe d'opium ou sa cigarette. Question de tempérament. Ah! oui, vivre sa vie et laisser les autres vivre la leur à leur guise, ce serait la sagesse. Cela ne peut être. Des lois tyranniques et hypocrites pèsent constamment sur l'humanité et l'écrasent. Mais, plus les lois seront dures, sévères, rigoureuses, vexatoires et plus le malheureux recherchera désespérément la panacée qui lui apportera l'oubli de ses misères.

Mon cher Fortier, je n'ai pas la prétention de vouloir réformer ni les lois ni l'humanité. Je vis doucement parmi mes livres et mes

tableaux, mais je pense, je médite, je réfléchis et je me dis que notre humanité si éprouvée a besoin de consolation et qu'il est extrêmement injuste de lui enlever la pipée d'opium qui pourrait lui aider à traverser la journée d'aujourd'hui.

Mon cher ami, si nous avions tous les mêmes idées, les mêmes opinions, la vie serait monotone. Moi, pour commencer, je fais littière des conventions et des préjugés. Je veux penser par moi-même, voir les choses par mes propres yeux et raisonner avec mon propre cerveau. Je veux comprendre et ma sympathie va à tous les malheureux.

Cordiale poignée de mains.

* * *

Bien qu'il ait vécu la plus grande partie de sa vie à l'étranger, dans le lointain Orient, Auguste Fortier était resté foncièrement canadien. Il pensait toujours à son pays natal, à son Montréal qu'il chérissait et à ses vieux amis qu'il n'oubliait pas. La littérature canadienne l'intéressait énormément et, dans presque toutes ses lettres, il me demandait des nouvelles des écrivains canadiens, s'informant particulièrement du poète Jean Charbonneau dont il appréciait fort le volume *Les Blessures*. Sans cesse aussi, il me priait de lui adresser les contes ou nouvelles que j'écrirais comme si, à cette époque, la littérature avait été mon unique souci. Un jour, je lui envoyai un exemplaire des *Soirées de l'Ecole littéraire de Montréal*, bouquin publié en 1925. Une couple de mois plus tard, je reçus quelques numéros du *Journal de Pékin* dans lesquels, à ma surprise, je vis reproduits, avec force éloges, deux de mes poèmes en prose et une pièce de vers d'Albert Ferland. L'Ecole littéraire faisait parler d'elle en Chine!

Chose étrange et presque incompréhensible, Auguste Fortier vivant en Chine et aux Indes, au lieu d'écrire des romans dont l'ac-

tion se serait passée dans ces pays, bâtissait des récits canadiens dont les scènes et les épisodes se déroulaient à Montréal et plus généralement dans la province de Québec. Les moeurs, les coutumes, le genre de vie des chinois et des hindous si différents de ceux du Canada ne l'impressionnaient pas au point d'écrire un roman chinois plutôt qu'un roman canadien. Quelles oeuvres vivantes, pittoresques, pleines de saveur et de couleurs aurait-il pu nous donner s'il avait élu de décrire les types et les pays qu'il avait sous les yeux! Et pourtant, Fortier goûtait fort la couleur locale en littérature. C'était là la qualité qu'il demandait à un écrit, mais lui-même dédaignait les spectacles de sa vie quotidienne préférant raconter des histoires canadiennes d'après ses souvenirs et d'après ce que son imagination lui suggérerait.

Au cours de toutes ces années passées en Asie, sa santé était devenue bien délabrée. Toujours, il souffrait de paludisme. En 1921, il m'écrivait de Madras: Je ne suis pas bien du tout. La malaria est épouvantable. J'ai dû quitter le nord de l'Inde et je suis venu dans le sud, sonder le climat.

La même année, il se rend à Colombo, île de Ceylan, pour voir s'il ne pourrait pas trouver un soulagement à sa fièvre.

Et c'est un refrain qui revient dans toutes ses lettres par la suite: paludisme, malaria, fièvre. Mais il ne se plaint pas. Il constate tout simplement et il conserve sa bonne humeur. Dans ses lettres tout comme dans sa conversation, il aime à rire, à badiner. Il écrit: Aujourd'hui, je prendrais bien un *mutton pie* chaud avec ketchup et un pépère de whiskey. Sais-tu que je serais curieux de revoir les camarades. La plupart sont sans doute maintenant de gros papas qui ne pensent plus ni au whiskey ni au *mutton pie* chaud. Certes, je serais rudement désorienté si je retournais un jour à Montréal en voyant tous mes amis se promenant avec au bras une madame légi-

time et des gosses non moins légitimes. Mais je crois bien que je ne verrai jamais cela.

Les années passent, il voyage de pays en pays, de ville en ville. la fièvre le ronge, mais la littérature le passionne toujours. Il écrit, il écrit...

Le problème est d'écouler ses produits, de trouver un éditeur ou de vendre ses romans. Ce sujet revient dans la plupart de ses lettres. Je cite quelques passages de ses épitres:

Calcutta, Indes, 7 février 1911.

Je suis à terminer un roman dont les scènes se déroulent à Montréal, qui aura environ 400 pages. Je voudrais trouver un acheteur ou un éditeur. Je te prie de prendre à ma santé un Tom and Jerry pas trop faible et un mutton pie bien chaud, avec beaucoup de ketchup. Je te remercie d'avance.

Fyzabad, Indes, 16 mai 1914.

...Tu n'as pas toujours pas répondu à ma question savoir: Est-ce que les mutton pies sont rendus à 10 cents sans ketchup et à 15 cents avec ketchup. Les Tom and Jerry sont-ils montés à 15 cents? Ne le dis pas, car je songe à retourner à Montréal. J'en ai assez de l'Inde. Ma santé est ce qu'il y a de plus mauvais. J'ai la tête remplie de projets de littérature.

Delhi, Indes, 29 avril 1919.

Dis-moi donc s'il y a moyen de faire quelques piastres en publiant des romans canadiens. J'en ai une tapée que je veux publier depuis longtemps.

Madras, Indes, 9 avril 1921.

Lorsque tu m'écriras, dis-moi donc si le peuple, le public lit encore à Montréal et dans les campagnes ou si le cinéma a supprimé tout intérêt pour la lecture. J'ai quelques romans canadiens qui, ma foi, ne sont pas trop mal. Y aurait-il quelque chose à faire en publiant

ces romans là? Je sais que la chose est bien difficile à cause de tant de lieues de distance.

Weihwei, Chine, 24 mars 1923.

...mon vieux Laberge, si jamais je retourne au Canada, je me propose bien d'en publier une tapée de nouvelles, de contes, de romans. Mais je ne suis pas si sûr que le temps est à la littérature dans le monde actuellement.

Pékin, 9 août, 1923.

...en fait de littérature, je t'assure, mon vieux, que si jamais je retourne à Montréal, je vais inonder la ville de romans canadiens, de nouvelles, contes, etc.

Tous ces projets, tous ces espoirs sont tombés à l'eau. Certes, le pauvre Fortier aura bien aimé la littérature, mais j'imagine que l'oubli enveloppera son nom. Tout au plus, pouvons nous souhaiter trouver un jour dans quelque manuel ou histoire des lettres la simple mention suivante:

Auguste Fortier — Auteur des Mystères de Montréal, grand roman d'imagination basé sur les tragiques événements de 1837.

Certains jours, je me dis non sans une satisfaction intime que mon camarade Auguste Fortier a vécu sa vie. Il avait de l'imagination, le goût des aventures et il voulait voir de nouveaux pays. Poussé par ces grands désirs, il a parcouru les chemins de la terre, bien souvent, certes, souffrant de la fièvre, mais il a néanmoins réalisé ce à quoi il aspirait. Il s'est évadé de la vie monotone, routinière, des spectacles toujours les mêmes. Ses yeux ont contemplé des paysages et des horizons que la masse ignorera toujours. Il n'aura pas lentement vieilli à piétiner sur place, à voir tous les jours les mêmes figures, à ressasser les mêmes lieux communs, à manger les mêmes plats, à accomplir les mêmes besognes dans les mêmes bu-

reaux, à dormir dans le même lit, avec la même femme et à procréer des enfants qui recommenceront à leur tour la même fade existence.

Son destin l'a bien servi.

Comme un homme qui songe parfois aux bonnes choses qu'il mangeait à la table familiale et qui se dit: *Que j'aimerais donc me régaler d'un bon ragoût aux boulettes! Que ce serait donc plaisant de me voir en face d'une belle pile de crêpes avec une soucoupe de miel! Ah! que je mangerais donc un ou deux morceaux de tartes aux pommes!* Fortier, lui, pensait aux modestes pâtés au mouton que l'appétit de sa jeunesse lui faisait trouver délicieux alors qu'il fréquentait, j'imagine, le restaurant de Théotime Lanctot ou la salle Ayotte. Il revient souvent sur le sujet. Et avec cette fièvre paludéenne qui le consumait, il s'imaginait qu'un bon verre de whiskey lui aurait fait du bien.

Puis voilà qu'avec l'âge qui s'avance, la malaria qui le consume, vient s'ajouter un nouveau sujet d'inquiétude. Volés, pillés, exploités, asservis par les européens et les américains qui se sont arrogés toutes sortes de droits et de privilèges, sur la terre même de la Chine, les chinois las de ces injustes traitements s'agitent et veulent chasser les envahisseurs. Dès 1925, Fortier écrivait de Pékin: *En Chine et dans toute l'Asie, on ne veut plus d'européens ni d'américains. Pas de blancs. Les chinois veulent nous mettre à la porte.*

En février 1929, il écrit encore: *Cela va bien mal en Chine. Je songe à retourner au Canada ou à partir pour l'Australie. Il n'y a plus moyen de tenir ici.*

Au mois d'avril de la même année, il s'exprime ainsi: *Quid novi? Pour moi, je voudrais bien me voir à Montréal en train de manger un bon mutton pie chaud avec ketchup ou bien une bonne bean, également avec ketchup car, pour un étranger, il commence à faire vilain en Chine.*

Enfin, au commencement de l'automne de 1929, je reçus une

autre lettre de Fortier. Elle était datée du mois d'août. Ce devait être la dernière après vingt ans d'une correspondance amicale. En m'écrivant, mon vieux camarade semblait avoir le triste pressentiment du sort qui l'attendait. Voici quelques passages de cette épître:

... Et la littérature? Ça marche-ti ou ça marche-ti pas? Tu me dis que si les circonstances l'avaient permis, tu aurais pu laisser une oeuvre. C'est certain, mais tu es à peu près dans mon cas. Il faut que tu gagnes ton bol de riz quotidien. Quant à moi, je suis certain d'en laisser une d'oeuvre ... de la laisser dans le fond de ma malle ... oeuvre que je ne pourrais pas vendre même au poids, car le papier en est tout jauni.

Tâches de m'envoyer quelque chose de toi. Je ne veux pas dire une cravate ou un chapelet, mais de tes productions littéraires. Sur-tout tâches d'être un peu sérieux et de ne pas faire de folies à ton âge. En voilà assez, je te donne ma bénédiction et sois heureux.

Ton ami

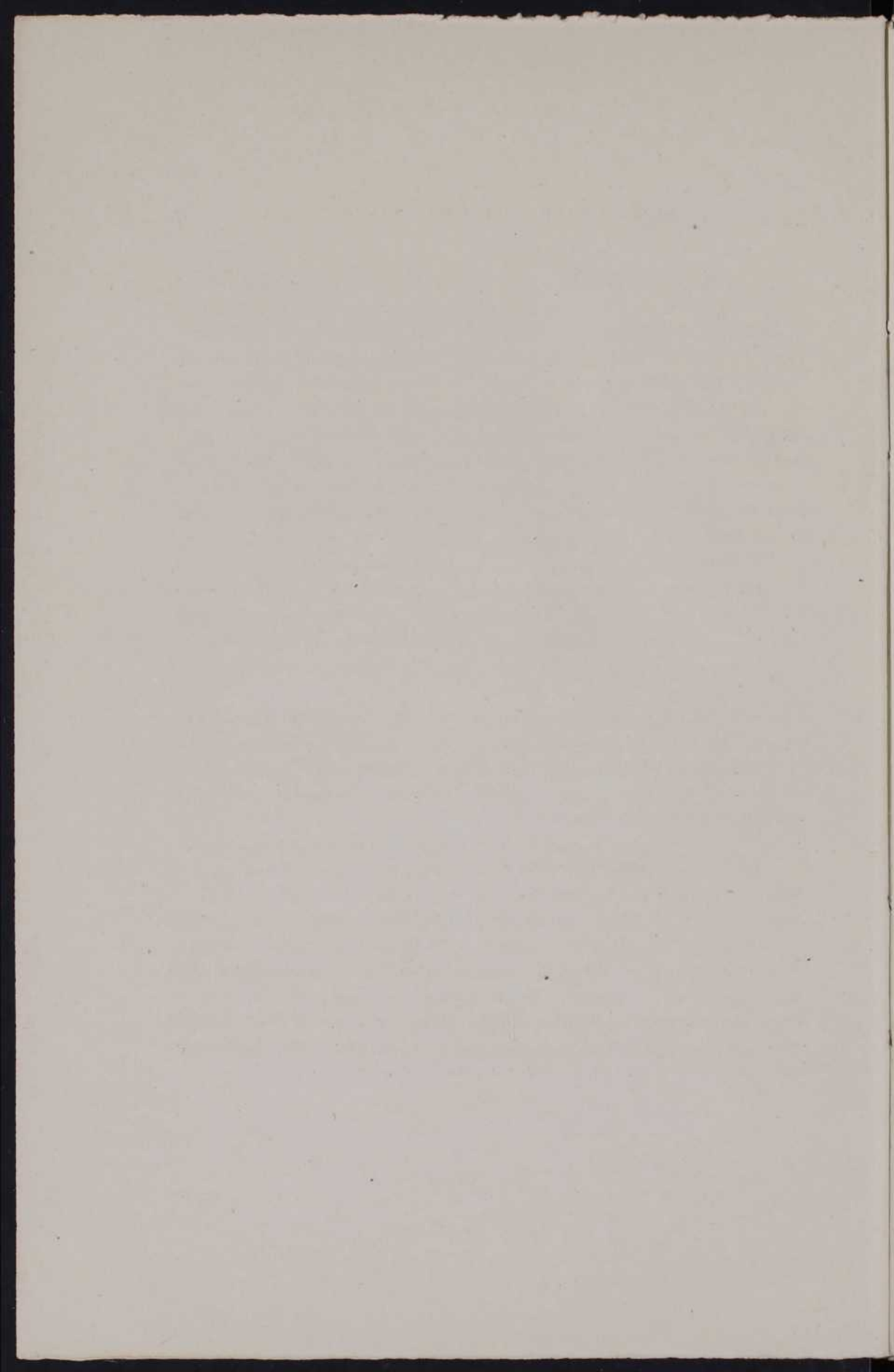
Auguste Fortier.

P.S.—Tu vas dire que je suis gai; tu te trompes. La situation ici est impossible. Je me demande toujours si un chinois ne cassera pas la "gueule" au diable d'étranger que je suis. J'ai toujours l'idée de partir pour l'Australie ou pour ailleurs. Cette fois-ci, c'est fini. Au revoir au ciel si on te laisse entrer...

A.F.

Après cela, plus aucun message. Silence complet, tragique. Le vieux journaliste est-il parvenu à se rendre en Australie? C'est fort improbable car il aurait donné de ses nouvelles.

Le pauvre Fortier est-il mort de sa mort naturelle ou lorsque l'explosion de haine des jaunes contre les blancs a éclaté, a-t-il été impitoyablement massacré avec tant d'autres? Son corps a-t-il reçu une sépulture décente ou, tel une fourmi écrasée sur la route, a-t-il été laissé là, pitoyable et sanglant, sur le sol étranger, dans la Chine lointaine? Je l'ignore et l'ignorerai probablement toujours...



LUCIEN RAINIER

(L'abbé Joseph Mélançon)

Celui-là s'en va solitaire dans la vie.

Dans sa jeunesse, il savait cependant moduler de douces chansons d'amour qui ne pouvaient manquer de charmer. Mais, un jour, il a entendu un appel grave et tendre. Une voix l'appelait: "*Viens et suis-moi*". Aussitôt, il a reconnu que c'était le Maître qui l'appelait. Alors, il a vu le vide et la vanité des plaisirs éphémères, il a immolé ses aspirations et il a revêtu la noire livrée du sacerdoce. Et depuis de longues années, il mène une vie de renoncement et de sacrifices. Constamment, ses yeux grands ouverts tournés vers l'au delà, sont remplis de l'espoir des joies éternelles. Mais l'âme de poète qu'il avait apportée en naissant n'est pas morte. Evidemment, les douces chansons d'amour qui jaillissaient de son coeur lors de ses vingt ans, sont choses du passé, un rêve effacé. Il est prêtre mais il est resté artiste.

C'est un homme que je respecte, que j'estime et que j'aime. Nous suivons des routes différentes, mais toutes les routes conduisent à la mort. Il s'y achemine soulevé par un ardent espoir et moi, je marche vers elle, calme et serein, résigné à la nature, aux lentes dissolutions dans la terre.

C'est une noble figure de prêtre et un artiste admirable. Sa vie a été partagée entre son ministère et la poésie. Les heures qu'il ne consacrait pas à la prière et à ses devoirs de serviteur de Dieu, il les donnait à la poésie. Et sa poésie elle-même est une prière. Ainsi, son existence s'est écoulée, modeste, douce et calme, dans le silence, dans des joies spirituelles et intellectuelles et il peut envisager avec satisfaction et confiance la fin du voyage terrestre.

Poète délicat et inspiré, habile ciseleur de vers, Lucien Rainier est aussi un prêtre intelligent et éclairé, doué d'un tact rare et qui

sait rendre la religion aimable. Il est indulgent, plein de compréhension. Non, il n'est pas de ces hommes autoritaires, intransigeants, intolérants, qui rebutent l'être faible qui s'adresse à eux. Au contraire, avec bienveillance, il conseille, encourage, et prie pour le pécheur. Il aura fait beaucoup de bien.

Oint du Seigneur, Lucien Rainier est cependant né sous le signe des Muses et, tout jeune encore, il a écrit des vers aimables qui attestaient d'un talent souple et gracieux. Dès la fondation de l'Ecole littéraire en 1895, il se joignit au groupe de poètes et d'écrivains qui en faisaient partie. Ses camarades s'accordaient à dire qu'il était très heureusement doué, mais c'était alors un modeste et il l'est devenu depuis bien davantage.

Depuis des années, Lucien Rainier s'est muré dans le silence, s'efforçant de demeurer dans l'ombre, cherchant pour ainsi dire l'oubli du monde, fuyant toute publicité, toute renommée. Souvent, il a refusé d'accorder des entrevues qu'on lui demandait avec instances. Plus que jamais, il a compris la vanité de tout, hors la prière. Déjà, il semble tout absorbé par l'idée de l'éternité.

Je sais des poètes qui, par vocation, devraient pratiquer l'humilité mais qui sont un peu là pour soigner leur publicité. Mais toute la publicité au monde ne remplace pas le talent. C'est là ce qui fait la différence entre eux et Lucien Rainier. Ce dernier a écrit ses premiers vers il y a tout près de cinquante ans. Dernièrement, j'ai retrouvé dans de vieux papiers trois pièces que le jeune poète qui signait alors Joseph Mélançon m'avait données en 1895 lorsque nous nous rencontrions à l'Ecole littéraire. Je suis sûr qu'il les désavouerait aujourd'hui, les estimant trop profanes, mais je ne peux résister au désir de les publier ici, car ils nous font voir le perfectionnement qu'il a réalisé pendant ces années. Voici ces strophes:

SONNET

*Tous les soirs de lune,
Mon ancienne brune
S'en va sur la dune
Pour chercher fortune.*

*Tandis que, dans l'air,
Monte le concert
Des vents, sur la mer
Son regard se perd.*

*Et dans chaque vague
Elle voit, très vague,
— Souvenir charmant! —*

*L'image effacée
D'une nuit passée
Avec son amant!*

1895.

SUR UN SUICIDE D'ENNUI

*Triste chose
Que celui
Qui s'expose
A l'ennui!*

*Quelle cause
A conduit
Ce front rose,
Aujourd'hui,*

*A s'éteindre
Sans se plaindre,
Dans la nuit?*

*Le délire
Triste à dire
De l'ennui.*

1er mai, 1895.

J'AI VU SUR LA DUNE

*J'ai vu sur la dune,
Au bord de la mer,
Une belle brune
Au sourire amer.
Je lui dis: Madame,
Vous avez souci
De voir choir la lame,
Ici?*

*Non, m'a dit la brune,
Vous ne savez pas
Pourquoi sur la dune
Je porte mes pas.
C'est une petite
Enigme; tâchez
De deviner, vite
Cherchez!*

*Je lui dis: Madame,
C'est trop demander:
Autant vaudrait, dame!
L'océan vider.
A moins qu'au rivage,
Vous n'ayez souci
De voir votre image,
Ici?*

*Non, m'a dit la belle,
Allez, je poursuis
D'une ardeur fidèle,
Un meilleur but. Puis,
Avec un sourire
Cachant son émoi,
Dit: Ce qui m'attire,
C'est toi...*

1895

Un peu plus tard, Lucien Rainier a publié différentes pièces dans *Les Débats* de Louvigny de Montigny, dans *l'Avenir*, *Le Nationaliste*, *Le Devoir* et dans la *Revue Canadienne*.

Vers la même époque, avec Serge Usène (Louis Dantin), Emile Nelligan, Arthur de Bussièrès, Albert Ferland, J. B. Lagacé, Amédée Gélinas, etc., il a contribué plusieurs pièces d'inspiration religieuse au volume *Franges d'Autel*, publié en 1900.

L'Anthologie des Poètes canadiens de Jules Fournier a reproduit trois pièces de Lucien Rainier: *Chanson dernière*, *Aurore printanière*, et *A Louis Fréchette*.

Bientôt, les devoirs de son ministère absorbèrent tout le temps du prêtre-poète et ce n'est qu'en 1931 qu'il publia au *Devoir* son

volume de poèmes *Avec ma vie*. Parfois, je relis ce livre, l'un des plus parfaits écrits par un canadien et j'y découvre chaque fois de nouvelles beautés et j'éprouve de même une émotion toujours nouvelle.

Avec ma vie est l'oeuvre d'un grand artiste, d'un poète possédant toutes les finesses et les secrets de son métier. Sa technique est ce qu'il y a de plus moderne. Ce sont des vers comme en écrivent les maîtres français, mais ce qui plaît surtout, c'est que ces strophes orfévrees avec un art consommé sont cependant chargées de vérité et d'émotion. Ce n'est pas un jeu cérébral, une gymnastique intellectuelle, c'est de la poésie jaillie d'un coeur débordant de foi profonde et embrasé de ferveur. On trouve là des accents qui nous remuent étrangement.

Le livre est divisé en trois parties: *Les saisons mystiques*, *Les Stèles et médaillons* et *Le Chantier au bord du Rêve*.

Que de douceur, que d'harmonie, que de charme triste dans ces strophes qui ouvrent le volume:

*Mon Souvenir donnant la main à mon Regret,
d'un pas que rend tremblant le faix lourd des années
s'en va dans le jardin funéraire et secret
où mon Passé repose entre les fleurs fanées.*

*Dans le secret jardin de mon âme, parmi
les débris d'une fête autrefois si jolie,
mon Souvenir avec le Regret son ami
ne trouvent que l'automne et sa mélancolie.*

*Et, tandis qu'autour d'eux les feuilles tombent dru,
le chant du vent, le noir du soir, la peur de l'heure
étraignent, dans le deuil du bonheur disparu,
mon Souvenir qui songe et mon Regret qui pleure.*

Les sonnets religieux de *Stèles et Médaillons* sont de purs joyaux et sont parmi les plus belles pages du livre.

Messe basse est un petit tableau d'une noble simplicité. L'on voit le vieux prêtre à l'autel feuilletant sans bruit le missel romain. Or, au moment où le soleil se lève et lance sa lueur par le vitrail de la chapelle, le vieillard se dresse interdit "de voir entre ses mains l'Hostie ensanglantée!"

Le sonnet *Pie Jesu domine...* dont chaque strophe commence par l'invocation O Jésus! est une autre page qui se grave dans la mémoire et qui nous montre le poète consumé par la pure flamme de l'amour divin.

J'ai une prédilection particulière pour la série de quatre sonnets intitulée *Elles mouraient ainsi...* sur la mort de quatre fondatrices de communautés à Montréal. Le poète en se servant de la même formule pour terminer ses quatre pièces leur donne une apparence de simplicité qui enchante et émeut le lecteur. Dans le premier sonnet, nous voyons la supérieure du couvent invoquant le Seigneur et le priant de mourir à la place d'une de ses religieuses gravement malade. Alors

*Force fut au Seigneur de refaire son choix.
C'est ainsi que mourut Marguerite Bourgeois.*

Les trois autres sonnets se terminent ainsi:

*La croix brillait sur elle et veillait sur la ville...
C'est ainsi que mourut Madame d'Youville.*

*Jésus!... Tant de grandeur dans la plus simple chose!
C'est ainsi que mourut la Mère Marie-Rose.*

*Mais, le ciel prit le mot dont son être était plein!
C'est ainsi que mourut Madame Gamelin.*

Ce sont là de petites pièces patiemment et finement modelées par un fier artiste.

Religieuses renferme des strophes d'une simplicité grave et émue qui empoignent le lecteur. Voici les quatre premiers vers:

*Maigres, le corps miné par la tuberculose,
mais troquant avec Dieu, pour du ciel, leurs douleurs,
ces vierges terminaient leur pâle vie enclose
au Pavillon Saint-Roch, isolé dans les fleurs.*

Le poète nous montre ces pauvres et humbles femmes, expirant après des vies de dévouement, de renoncement et de durs sacrifices dans d'austères chambres d'hôpital ou de couvent.

*Quand l'ombre les gagnait, fatale avant-courrière,
on leur montrait la croix du Christ adoré tant!
Et le suprême assaut du mal, en cet instant,*

*n'osait pas déranger leur sourire en prière!...
Elles mouraient ainsi. Sur leur front calme et blanc,
la mort, baiser de Dieu, se posait en tremblant!*

Somnium est une lugubre et impressionnante vision rendue d'une façon saisissante et qui s'imprime fortement dans l'esprit.

*Parfois, quand le sommeil obscurcit ma prunelle,
je vois paraître en moi, songe mystérieux,
l'un après l'autre, en long cortège, mes aïeux,
spectres psalmodiant une plainte éternelle.*

*Lugubres, n'ayant plus la parure charnelle,
dans le linceul qui tranche en blancheur sur les cieux,
ils vont funèbrement tranquilles, et mes yeux
regardent défiler leur suite solennelle.*

*Lorsque le dernier mort à son tour est passé,
je songe que, plus tard, ainsi qu'eux trépassé,
j'aurai l'horrible aspect de leurs vieux os livides...*

*Et je tremble d'avoir, au fond de mon esprit
vu le destin de l'homme en lettres d'ombre écrit
dans l'effrayante horreur de leurs orbites vides.*

Cela me rappelle ce vieux couvent de Rome dans le caveau duquel des moines en robe de bure méditent et prient devant des amoncellements de crânes ayant appartenu à leurs prédécesseurs.

Dans les années qui suivirent la publication de son livre, Lucien Rainier continua avec une louable conscience d'artiste à parfaire des vers dans lesquels il mettait tout son talent et toute son âme. Il lui semblait cependant que la publicité accordée à son volume l'avait mis trop en lumière et, modeste, effacé comme il l'est, il s'appliqua désormais à n'écrire que pour lui-même et quelques intimes, suivant en cela l'exemple de Tristan Derème son poète favori qui dit quelque part :

Je chante pour moi-même et pour quelques amis.

Lorsque je lui ai annoncé mon dessein de publier quelques pages sur lui, il m'a déclaré qu'il préférerait franchement rester effacé. Cependant, comme je n'écris pas pour le public et que mes livres ne vont qu'à une demi douzaine de lecteurs, écrivains ou fervents des lettres, j'ai passé outre à son désir et j'espère qu'il ne m'en voudra pas. Je songe à un jardinier qui, dans un enclos jalousement

fermé, cultive pour sa seule joie et celle de quelques rares amis, des roses merveilleuses et des fleurs... Tel est Lucien Rainier. Il me rappelle ce peintre belge qui, toute sa vie, peignit pour lui seul des tableaux qui, conservés dans son atelier, forment aujourd'hui, à Bruxelles, ce que l'on nomme le Musée secret.

Ainsi, avec les mois et les ans, il a créé une oeuvre très remarquable, mais qui ne sera peut-être jamais publiée tant il a horreur du bruit autour de son nom. Parmi ses plus récents travaux, il faut citer un *Chemin de Croix* miméographié à vingt-cinq exemplaires en 1937, une série de douze rondeaux à refrain et trente-deux petits monuments qui sont comme de nobles médailles burinées dans le bronze. Plusieurs de ces pièces sont de ferventes prières que Dieu seul entendra. J'ai eu la bonne fortune d'obtenir du poète quelques uns de ces joyaux littéraires que je joins à cette étude.

CHEMIN DE CROIX

Station XII

Jésus meurt sur la Croix.

*Je vous adore, ô Christ, et vous bénis! Je crois
que vous m'avez sauvé par votre sainte croix.*

*"Mon Père, je remets mon âme entre vos mains."
C'est fini. Jésus meurt. Au bas de l'Ecriture,
sa mort, c'est le sceau rouge avec la signature
garantie d'amnistie intégrale aux humains.*

*Jésus mourant en croix c'est, par-dessus l'abîme,
le pont qui réunit au temps l'éternité
et sur lequel, du monde à Dieu, l'humanité
passe, dans un retour allègre et légitime.*

*Jésus qui meurt, c'est le suprême sacrement;
l'écluse ouverte enfin au canal salulaire,
d'où la grâce, à torrent, se répand sur la terre,
pour la laver de sa souillure infiniment!*

*Ayez pitié de nous, Seigneur. Que, dans la paix,
les âmes des défunts reposent à jamais!*

PETITS MONUMENTS

*Ces petits monuments rythmés à la mémoire
de ceux dont mon pays a connu la splendeur
répondent mal au vœu d'un imprudent labeur
qui voudrait par des vers multiplier leur gloire.*

*Il faut aux méritants le bronze ou le granit!
Pour sauver de l'oubli les héros, la statue
parle plus longuement au peuple et perpétue
dans l'esprit des enfants leur prestige béni.*

*Je sais. Mais, ce tribut d'humaine politesse
est-il donc interdit de l'augmenter un peu?
Et voici l'humble apport d'un sculpteur sans richesse
qui cisèle des mots chantants, du mieux qu'il peut.*

1941

CONSEILS

I

*Ta jeunesse, au tournant de la route indécise
qui marque le départ vers de nouveaux destins,
dédaigne l'humble appel des projets incertains.
Elle attend qu'un devoir éminent se précise.*

*Pourtant, l'heure est féconde à qui la réalise!
Regarde ces splendeurs d'humanité, les saints:
ils ne séjournent pas en des retards malsains
et le plus vil labeur par eux s'idéalise.*

*Il faut agir. L'effort renferme une beauté
essentielle; et tout le reste est à côté.
Terne ou brillant, qu'importe un dehors transitoire?*

*Le triomphe est un mot et la gloire un décor...
L'homme est grand qui s'emploie à bien faire d'abord
et servir ignoré n'est que plus méritoire.*

II

*La beauté du devoir n'est pas dans son reflet
ni dans son importance ou sa durée: elle est
dans son essence; et grande et splendide paraît
la tâche la plus basse à qui raisonne vrai.*

*C'est là qu'il faut chercher l'exacte récompense.
Si tu fais ce que dois, compte en surabondance
l'éloge éventuel que le succès dispense
et prends soin que ton coeur n'en perde sa cadence.*

*Garde le même calme en face du mépris.
Rien d'humain ne saurait compromettre le prix
qui s'attache, immortel, au mérite inconnu.*

*Le sage à la valeur de ses oeuvres doit croire.
Mais que sa vie en soit inconnue ou notoire,
le mort qu'il deviendra n'y voit qu'un accessoire.*

RONDEAUX A REFRAINS RIMES

II

*Voilà: venir et, tout de suite,
vers quelque part ailleurs partir:
c'est notre lot sur terre. Vite,
il faut écourter la visite!
Bonjour, adieu: naître, mourir.*

*L'insensé, dont le coeur palpite
dans un rêve à n'en plus finir,
comme une halte sans limite
voit l'avenir.*

*Mais, toi, refrène une poursuite
que rien ne saurait garantir.
Déjà, la mort a pris pour gîte
la maison que tu veux bâtir.
Elle rôde autour et t'invite...
Vois-la venir...*

A des époques différentes, j'ai reçu en guise de carte de Noël ces deux ballades dans lesquelles Lucien Rainier affirme tout son art et toute sa maîtrise:

EN HOMMAGE A TRISTAN DEREME

*Chaque poète à sa manière
se distingue de son voisin:
sonnet, rondel, chanson légère,
quand l'un raconte, l'autre peint.*

*Léon Dierx, Albert Samain
rimèrent-ils meilleur poème
que ceux de Gille ou d'Olivaint? ...
Pourtant voici Tristan Derème.*

*De Fezansac fait la prière
d'à peu près tout le genre humain.
Borrelli traduit, légendaire,
en or, quelque vieux parchemin.
Pierre de Nolhac est divin
et Le Roy porte un diadème.
Oui. J'en ai lu cent quatre-vingt.
Mais je relis Tristan Derème.*

*Privas, Spiess, Grenier, Vicaire,
tous poètes que j'aime bien,
pardonnez ma franchise entière,
Ruy, Milloy, Noël, Mandin.
Qui chante avec le même entrain,
non pour la gloire: pour soi-même,
sans auditeur et par instinct
comme l'oiseau? — Tristan Derème.*

L'ENVOI

*Enfant de la Muse! Ecrivain
aux rythmes neufs, à l'art suprême,
ni guindé, ni banal, ni vain,
à toi mes vers, Tristan Derème!*

Août 1942

POUR FAIRE SONNER LE GRELOT!

(Aux anciens de l'Ecole Littéraire.)

*La charette, douze mois l'an,
sans arrêt, repos ni reprise,
s'en va, grinçant, bringuebalant,
depuis qu'en chemin on l'a mise,
Qu'il fasse froid, chaud, pluie ou bise,
le roulier fredonne, falot:
Et hue! Et dia! Trotte, la grise,
pour faire sonner le grelot!*

*L'homme, la rosse, le roulant...
Est-il besoin que je précise,
dans un discours plus clair-parlant,
ce que le groupe symbolise?
C'est la vie: heureuse entreprise,
pourvu que l'âme garde un lot
de rêves d'or, qu'elle utilise
pour faire sonner le grelot!*

*Charbonneau, Laberge, Ferland,
Rainier, derrière un nom d'Eglise,
Dumont, Baker le corpulent,
malgré le carême et la crise,
Beaulieu, dont l'art immortalise,
et Désaulniers qui les enclot,
se sont offert une heure exquise
pour faire sonner le grelot!*

L'ENVOI

*Ecole de lettres! Maîtrise,
où Pégase rentre au galop,
à toi ces rimes, que je brise
pour faire sonner le grelot*

Un jour, le poète me lut un *Menuet* d'un tour si charmant qu'il m'enthousiasma absolument. Je voulus en avoir une copie pour lire à la campagne au milieu des roses de mon jardin mais il refusa, disant que c'était là une faribole qui remontait à bien des années et qui n'avait aucune importance. Quel noble détachement de la vaine gloriole littéraire! Devant un si noble artiste, je m'incline profondément, mais je regretterai toujours de ne pas posséder ces quatorze vers.

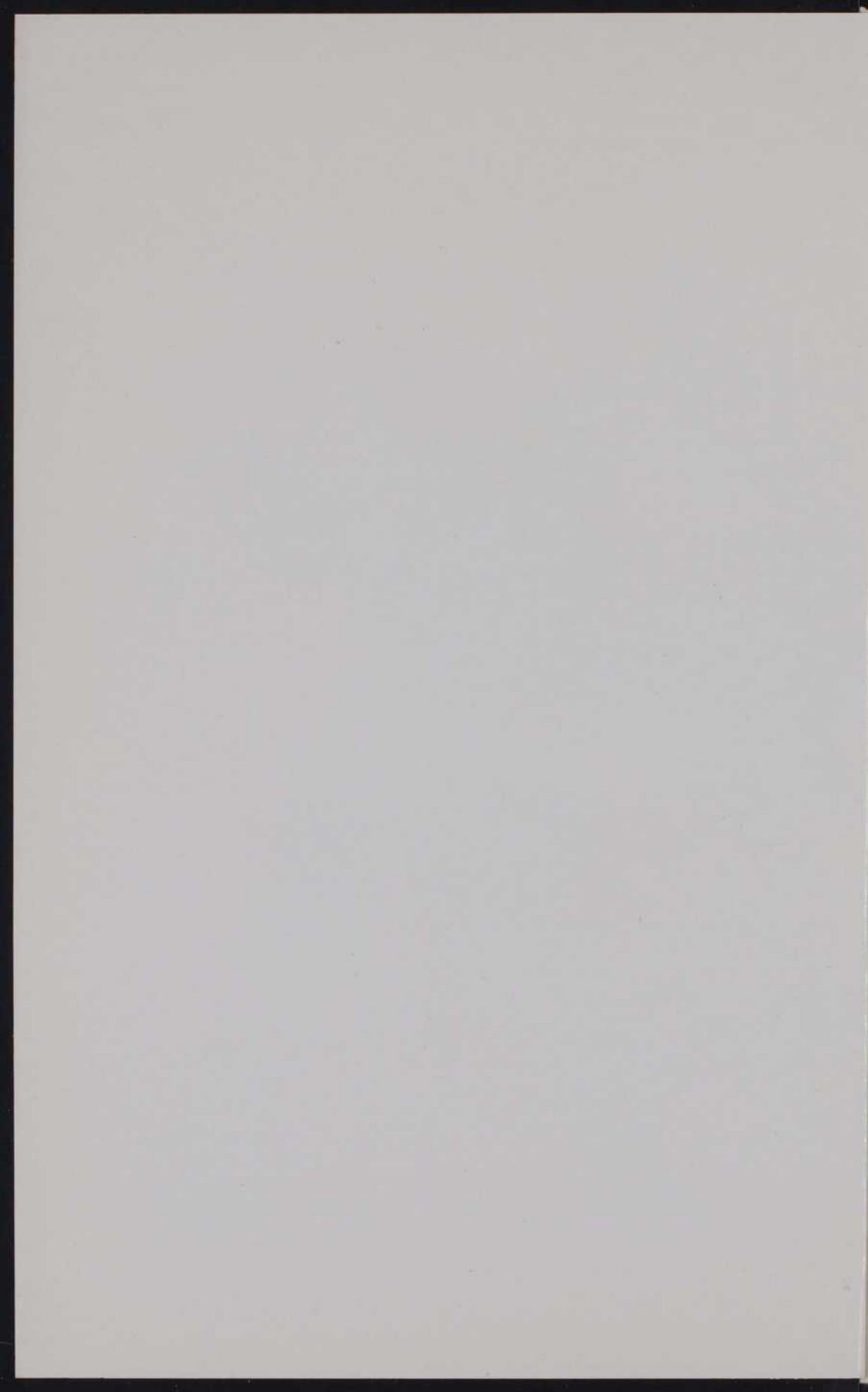
Depuis quelques années, la santé ébranlée du poète le condamne à une existence de reclus. Il ne sort pas, ne voit personne. Les exercices de son ministère sont ses seules activités. Les choses d'ici-bas n'offrent plus pour lui aucun intérêt. Toutes ses pensées sont tournées vers l'au delà du tombeau. Il y a un an, (c'était le 15 octobre 1943 et il avait ce jour là 66 ans,) il me déclarait: J'ai été poète, mais je ne le suis plus, laissant entendre par là qu'il avait renoncé à ce qu'il considère maintenant comme une chose frivole et sans conséquence. En entendant ces mots, j'éprouvai un affreux serrement de coeur. C'était comme si on m'avait dit: Sirius s'est éteinte. Jamais plus sa lueur ne luira dans la nuit profonde.

Il faut reconnaître que Lucien Rainier a créé une oeuvre d'une noblesse, d'une perfection, d'une élévation de sentiment et d'une si pure inspiration qu'elle ne sera peut-être jamais surpassée en ce pays.



Studio Garcia

LA POETESSE HILDA DE STEIGER



HILDA DE STEIGER

Il est des livres dont on ignorait le nom et même l'existence, qu'un heureux hasard vous met un jour entre les mains, qui vous donnent une joie rare, précieuse, complète et qui illuminent par la suite bien des heures de votre vie. Tel a été le cas pour moi de *L'Au-tel inachevé* par Hilda de Steiger que j'ai lu il y a une quinzaine d'années.

Très souvent, le premier livre d'un poète est un essai, une tentative, avec des faiblesses ici et là. Pas dans le cas présent. Du premier coup, Hilda de Steiger a atteint la maîtrise. Elle a créé une oeuvre dont chaque page est un enchantement et qui la classe comme une grande poétesse.

Dès les premières lignes, ce volume apparaît comme le produit d'une artiste absolument personnelle et qui possède son métier à la perfection. Ses vers ne ressemblent à rien de ce qu'on est accoutumé de lire. C'est de la poésie et c'est de la musique au rythme savant et très simple en même temps, une série d'assonances qui bercent et qui ravissent le lecteur.

Hilda de Steiger est une poétesse inspirée. Elle manie la lyre avec un art consommé; elle possède à un degré insurpassable le don de rendre les sensations les plus raffinées, les impressions les plus subtiles, les plus délicates, les plus fugaces, des impressions que seule une femme véritablement artiste peut ressentir, saisir et exprimer. C'est là ce qui la distingue des autres écrivains et nous fait l'admirer si fort. On lit un de ses poèmes et on le relit aussitôt après pour en goûter de nouveau toutes les beautés, toute la perfection, pour ressentir l'émotion esthétique qu'il nous apporte.

Notre poétesse ne s'applique presque jamais à chanter un sujet défini, un objet en particulier. Non, ce sont des impressions, presque

toujours des impressions qu'elle s'attache à rendre. Sa sensibilité aiguë et le génie poétique qui est en elle lui font percevoir dans le monde des sentiments et dans la nature mille aperçus que personne autre n'aurait soupçonnés, qu'elle traduit, et qui lui inspirent des comparaisons qui nous émerveillent.

Hilda de Steiger pratique le vers libre et elle est dans ce genre une virtuose. Sa poésie est une musique infiniment douce, harmonieuse, chantante; elle me paraît être quelque chose d'unique. *L'Autel inachevé* m'a procuré deux heures d'un plaisir délicat et raffiné. De temps à autre, je le relis et toujours, je ressens la même ivresse poétique que j'avais éprouvée à sa première lecture.

A chaque page du volume, l'on est frappé, ravi par la nouveauté, l'originalité des images. Parfois aussi, l'on reste saisi par l'étrange de certaines impressions qui nous révèlent chez Hilda de Steiger une rare puissance d'imagination. Qu'on lise ceci:

*... J'étais dans la maison vide
attendant que le bois
crie — sous le poids
d'un pas de revenant.*

Je trouve cela génial.

Le livre s'ouvre avec ces onze vers:

*... Eveillée
je poursuis
la transparence ailée
de mon rêve qui fuit...*

*Ma caresse l'entoure
et mon amour
s'ouvre comme la fleur
qui palpite
sous un premier rayon.*

*Je fais une prison
de la chaste demeure.*

C'est comme si l'on pénétrait dans un jardin enchanté. Et lentement on lit et on savoure les pages qui suivent. Chacune de ces petites pièces est un joyau. D'ordinaire, dans un livre de vers quelques morceaux se détachent, éclipsent les autres par le sujet, le sentiment ou la forme. Dans *L'Autel inachevé*, il est impossible de faire un choix, d'affirmer une prédilection pour tel ou tel poème. Ils sont tous d'une égale valeur, d'une égale perfection.

Que de douceur et que de langueur dans ces strophes!

Tu veux savoir?

*J'aime dans ces teintes d'automne
la moiteur parfumée
qui se mêle aux odeurs du soir
et qui sillonne
comme une arabesque
mouvante:
elle est la passante
qui brouille le miroir
des couleurs galantes.*

*Sur ces teintes de l'automne
qui sanglotte,
flottent
les nuances de ta voix.
Sa jeunesse détonne
dans ce bois
qui se meurt...
Tout à l'heure
un leurre de tendresse
frôlera mon oreille —
et ta voix
sera couleur de soleil*

Le charme et la douce cadence de cette poésie m'enchantent, verse en moi une douceur exquise.

Écoutons maintenant la musique de ce poème intitulé *Premiers souvenirs*, portant la dédicace: A la mémoire de ma Mère:

...

*Le deuil aux longs voiles
s'était installé dans la maison.*

Des mois passaient, inaperçus.

*Mais un soir,
oubliant de dormir
j'écoutais tomber la pluie
sur l'auvent,
et faisais des comparaisons
entre le rythme de la pendule,
qui à petits pas égaux courait,*

*et la chute
calme et drue
des gouttes
qui s'écrasaient sur l'ardoise*

*A ce duo sans fin
un autre son vient se mêler...*

*La note
se répétait
régulièrement:
une rangée
de perles,
qui tombaient
dans la mesure
de l'harmonie.*

Ma mère s'était remise au piano.

.
.

*Durant l'hiver
à l'heure
du crépuscule
j'écoutais les pensées
qui venaient
harmonieusement —
et je sentais
se remplir ma chambre
de jets multicolores
qui tombaient des notes.*

Il y a là une qualité d'émotion esthétique qu'apprécieront tous ceux qui ont le culte de la poésie. Tout le livre est de cette valeur et proclame qu'il est l'oeuvre d'une grande artiste. Le nom de Hilda de Steiger peut prendre place à côté de celui des poétesses de renom.

Hilda de Steiger s'est intéressée pendant plusieurs années au mouvement poétique à Montréal et, en 1927, elle a publié dans l'annuaire de la Canadian Authors Association un poème d'une rare beauté dont je reproduis une partie:

*J'ai vécu avec les clartés de l'espace
imprégné de soleil.*

*Chaque réveil
me portait un nouvel espoir
et le sourire
venait remplir les yeux de ma mémoire.*

*Puis au soir
quand le ciel
devient l'autel
du grand sacrifice,
que les croyances
remplissent le silence
comme un aveu,
novice —
comme l'oraison du sol fécond
vers les lois créatrices.*

*Je sentais monter en moi
la joie immense
d'appartenir à ces champs
au soleil couchant
et au grand silence.*

Il faut être réellement poète pour s'identifier ainsi avec la nature, pour communier avec elle et ressentir cette émotion intense, cette extase que nous décrit Hilda de Steiger.

En 1928 notre poétesse publiait dans la même publication un autre poème intitulé *Deo ignoto* qui débute ainsi:

*J'ai bâti ton autel
Dieu inconnu
Dieu immortel.*

Et voici la fin du poème:

*Nous t'adorons
Dieu sans paradis
et sans nom.*

*Incompris et lointain,
Rêve anonyme
et sublime,
tu resteras divin.*

* * *

Je n'ai vu Hilda de Steiger qu'une seule fois.

C'était à une exposition de pastels du peintre-poète Charles de Belle au Medical Arts Building. Je faisais le tour de la salle émerveillé à chaque pas par les oeuvres du grand artiste. Présentement, j'arrivai à un paysage d'hiver représentant un arbre penché tout couvert de neige. Une jeune femme brune, mince et grande, vêtue d'un tailleur gris fer était arrêtée en admiration devant ce tableau. L'enthousiasme illuminait sa figure. Se tournant vers moi: "N'est-ce pas réellement merveilleux de poésie? C'est un pastel, une vision de la nature, mais c'est aussi un poème. Je ne saurais dire comme cela me plaît et m'enchanté." Elle était toute vibrante et éprouvait l'impérieux, l'irrésistible besoin de dire la joie qu'elle éprouvait à contempler cette création du plus grand pastelliste de son temps.

Alors, nous continuâmes ensemble à faire le tour des tableaux accrochés aux murs. Nous causâmes. Elle était poète, et moi journaliste. En France, avant de venir au Canada, elle avait, en 1924, publié un volume de vers. J'en recevrais sous peu un exemplaire. Après avoir admiré le dernier pastel, nous fîmes un bout de route ensemble. J'avais rencontré là une artiste, une véritable artiste et je l'écoutais avec la joie que donne la rencontre fortuite d'un être d'élite qui sait apprécier les beautés de la nature et de l'art. Elle m'apprit qu'elle avait été l'élève du poète symboliste René Ghil. Nous aurions eu plaisir à nous voir de nouveau, à causer d'art, de poésie, de littérature. Cela pourrait se faire quelque soir en mangeant ensemble. Et là dessus, nous nous séparâmes.

C'est ainsi que je fis la connaissance de Hilda de Steiger.

A quelques jours de là, je recevais un mince volume. *L'Autel inachevé* précédé d'une préface de René Ghil. Et j'eus alors la preuve que la jeune femme rencontrée à l'exposition de pastels de Charles de Belle était une poétesse d'un talent transcendant, d'une valeur exceptionnelle. Cette impression première n'a jamais changé.

Je n'ai jamais revu Hilda de Steiger. Certes, j'aurais aimé passer de temps à autre une heure à causer avec cette artiste dont je goûtais si fort le talent, l'esprit, la sensibilité et le génie poétique, mais le temps m'a manqué. L'infamale vie de surmenage que j'ai vécue, la tâche absorbante à laquelle j'étais attelé tout le jour et souvent une partie des nuits, ne m'a jamais permis d'entretenir des relations d'amitié ou de camaraderie avec les nobles esprits que j'ai rencontrés sur mon chemin et dont le commerce aurait adouci ce que mon travail avait de pénible. La besogne quotidienne m'accapare tout entier. J'y ai perdu des joies que rien ne saura compenser, sinon celle de m'être libéré, d'être devenu indépendant. Cela compte ! Mais que de regrets en regardant en arrière...



GUY DELAHAYE

(Dr. Guillaume Lahaise)

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le Poète apparaît en ce monde ennuyé,
(Les Fleurs du mal)
Baudelaire

C'est de la naissance et de la mort d'un poète dont je veux parler. Il apparut un jour, tel un astre brillant dans le firmament littéraire de son pays. La nature lui avait accordé les dons précieux qui sont l'apanage du grand artiste: talent, sensibilité, sincérité, enthousiasme, amour du beau et un idéal élevé. Avec cela, il avait la ferme volonté de créer des oeuvres qui seraient à l'image de son âme, qui exprimeraient ce qu'il y avait en lui, ce qu'il ressentait. Et à cette pensée, il éprouvait un bonheur fabuleux, son esprit baignait dans une fulgurante clarté, son être vibrail intensément.

Avec joie, avec ferveur, il écrivit des strophes, d'autres encore dans lesquelles il faisait entendre des accents qui venaient du tréfonds de l'être, des accents d'une âme embrasée par la vérité. Il réunit ces strophes d'une rare beauté et les offrit au public...

A ce souvenir, je songe aux chrétiens livrés aux bêtes dans le cirque de Rome.

Incapables de comprendre ce langage d'une si haute spiritualité, des critiques flagellèrent et insultèrent le jeune poète. L'ignorance, la méchanceté, la bêtise, la jalousie, s'acharnèrent sur lui.

Son beau rêve fut broyé.

De dégoût, le poète brisa sa lyre.

La brillante étoile qui avait fait son apparition au firmament littéraire de son pays s'est éteinte. Elle est morte. Jamais plus nous ne verrons ses rayons. Cela m'attriste infiniment, cela m'afflige autant que la nouvelle de la destruction par des bombes explosives de la Cène de Léonard de Vinci dans un vieux couvent de Milan.

* * *

Il y a trente-quatre ans, paraissait à Montréal le livre de vers le plus personnel, le plus original, le plus singulier jamais publié ici, un livre comme on n'en avait pas vu de semblable auparavant et comme on n'en a pas revu depuis.

Les Phases, tel était le nom de la nouvelle oeuvre.

L'auteur était un étudiant en médecine dont la vie jusque là, s'était écoulée dans le paisible village de Saint-Hilaire.

Le bouquin fit sensation.

D'ordinaire, le jeune homme qui publie son premier volume de poésies chante ses amours, les beaux yeux de sa belle, nous fait entendre une romance sentimentale et pour cela, il emploie les mots les plus tendres, les plus doux, les plus simples, les plus connus, les plus usés et ses rimes nous donnent l'impression du monotone murmure des flots sur la grève. Ici, c'était différent. L'auteur était un mystique, un intellectuel et parlait de sujets abstraits. Par leur valeur spirituelle, on aurait cru par moments que ces vers avaient été écrits par un ascète. A vrai dire, pour la majorité des lecteurs, le livre était un peu déconcertant mais que de beautés il renfermait. L'on n'était pas habitué à ce genre de littérature. Avec des mots rares, choisis, parfois étranges, le jeune poète enfermait son sujet en neuf vers de neuf pieds et il groupait ensuite ces pièces par séries de trois de la même inspiration, formant ainsi un triptyque. Pour exprimer ce qu'il avait dans l'idée et l'enchasser en neuf petits vers lapidaires, le poète devait nécessairement mettre de côté tout détail inutile, tout ornement superflu, n'en donner que la substance. C'était, aurait-on pu dire, de la poésie concentrée. Un mien ami qui avait la passion des mathématiques, me disait que les petites pièces des *Phases* étaient belles comme un beau problème d'algèbre, tellement elles en avaient le raccourci, la vérité brève, concise.

Au lieu de se laisser prendre au charme sensuel et payen des *Chansons de Bilitis* ou d'*Aphrodite* de Pierre Louys comme faisaient

les jeunes hommes de ma génération; au lieu de laisser son intelligence se promener dans *Le Jardin d'Epicure* d'Anatole France qui me ravissait si fort dans ma jeunesse, Guy Delahaye, lui, se plongeait avec ferveur dans le *Château de l'âme* et les autres écrits de la grande mystique que fut sainte Thérèse ainsi que dans les livres d'Ernest Hello son auteur préféré. A d'autres heures, ce garçon de vingt et quelques années s'absorbait dans la nébuleuse philosophie de Nietzsche, faisant ses délices de *Ainsi parla Zarathustra*, dont il a fait pendant des années sa nourriture spirituelle quotidienne.

Blond, le teint rosé, l'air très jeune, d'apparence un peu timide et d'une politesse exquise, la figure rayonnante d'intelligence, Guy Delahaye ne donnait pas à première vue l'impression d'être un méditatif, un penseur, mais il causait des surprises. En effet, c'était un étonnement de l'entendre exposer ses vues philosophiques et quelques moments d'entretien apportaient la certitude que ce jeune homme était profondément versé dans la mystique. Subitement, il ouvrait de nouveaux horizons à son interlocuteur. Une première rencontre avec le poète laissait une impression qui ne s'effaçait pas.

Delahaye ne ressemble ni de près ni de loin à aucun autre poète canadien; il est lui-même, il est unique. Son talent, son tempérament, sa sensibilité sont bien à lui. S'il me fallait à tout prix lui trouver une parenté intellectuelle quelconque, je dirais que c'est avec Francis Poictevin, l'auteur de *La Robe du Moine*, *Double*, *Presque*, *Songes*, *Seuls*, etc. dont Anatole France écrivait qu'il habite l'extrême pointe du Kamtchatka littéraire. Il est à noter cependant que Poictevin est un prosateur, non un poète.

Au lieu de diluer sa pensée en cent ou cent-cinquante vers flous et indifférents, Delahaye la condensait et l'enserrait en neuf vers. Il nous donne alors de la quintessence de poésie comme ces riches produits comprimés que produit la chimie.

En adoptant le vers de neuf pieds et la pièce de neuf vers, Delahaye avait du premier coup trouvé sa formule, une formule bien à lui pour rendre ses sensations.

On se fera une idée du genre d'inspiration du poète par quelques titres de ses triptyques: Triptyque sinistre, Triptyque intense, Triptyque triste, Triptyque funèbre, Triptyque aigu, Triptyque In memoriam, Triptyque douloureux, Triptyque macabre. Par moments, il avait toutefois des idées plus souriantes et il a inclus dans son livre un Triptyque exquis, un Triptyque harmonieux, un Triptyque agreste et un Triptyque ensoleillé.

La première partie du livre se compose de poèmes psychiques et le premier triptyque est à la gloire du poète Emile Nelligan pour qui Guy Delahaye avait une immense admiration et une profonde sympathie.

*L'homme est une lyre dont les cordes
Sont les nerfs*

déclare Guy Delahaye dans l'une de ses premières pièces. Alors, en lisant son livre, on se rend compte que ses nerfs à lui sont fort affinis et possèdent une souplesse et une délicatesse qui lui permettent de tirer de sa lyre des accords d'une résonnance toute spéciale.

Certaines strophes des *Phases* éveillent en moi par moments comme l'écho de la cloche du monastère que j'entends l'été à la campagne, lors de mes promenades sur l'étroite route bordée de grands vergers. C'est le même son grave qui fait vibrer tout l'être.

Delahaye, ai-je dit il y a un moment, avait pour Emile Nelligan une grande, une enthousiaste admiration. La destinée tragique de cet artiste et l'incompréhension dont son oeuvre était l'objet en certains quartiers, ajoutèrent encore à la sympathie qu'il éprouvait pour lui, mais jamais cependant, dans aucune de ses pièces, l'auteur des *Phases* ne ressemble ni de près ni de loin à celui du *Vaisseau*

d'or. Chacun des deux poètes avait sa personnalité propre, mais Delahaye était beaucoup plus original.

Le plus beau triptyque du volume, le plus parfait, est à mon goût Triptyque funèbre qui renferme les pièces Air de glas, Ennui et Moine. Le poète donne là toute la mesure de son talent. Chaque vers est ciselé avec une rare perfection et l'idée mère est rendue avec une force d'expression qui s'imprime dans l'esprit.

Pour donner une idée de la manière du poète, je reproduis ici quelques unes de ses pièces:

NEIGE DE MAI

*Il a plu des Ave ce matin,
Du ciel il est tombé des étoiles,
Et la terre a transformé son teint;*

*Chaque instant une âme nous atteint,
Chaque instant le néant se dévoile,
Et l'univers brille de beauté.*

*Mais les jours sont faits de cruauté:
Demain souillera la blanche toile,
Qu'advient-il de la pureté?...*

MENSONGE D'UN PORTRAIT

*Mensonge des formes qui reposent
Pour mieux s'illusionner de paix
Et faire à la douleur une pause;*

*Mensonge des yeux où l'art impose
L'exquis sourire qu'un pleur frappait
Au signe de l'âme inassouvie;*

*Mensonge du cœur qui bat la vie
En rythmes ardents, en flots épais,
Pourtant la Mort passe et s'y convie.*

BOHEME

*Ultime espoir de ceux que la vie
Caressa sur un sein trop moelleux,
Le rêve hasardé nous convie.*

*Le réel, furie inassouvie,
Strangule sous ses bras anguleux
L'élan d'idéal que tant on aime;*

*Et nous n'irons pas, pour but suprême,
Au gré du songe et des pas houleux,
Cueillir l'oubli, pavot de Bohême?*

MOINE

*Ployé sous l'univers et son Dieu,
Le front grand comme l'intelligence,
L'oeil doux et voilé comme un adieu;*

*Rayonnant de son corps odieux,
Magnifique dans son indigence,
Et maître de tout sans liberté,*

*Il va, consumé de vérité,
D'idéal, d'amour ou d'indulgence,
Il va son vol à la Trinité.*

Le livre tomba dans le public.

Celui qui écrit, qui est différent des autres, qui ose être lui-même s'expose à être incompris, rejeté ou honni. Une grande partie du public ne lit que des livres écrits dans un style banal, quelconque et renfermant des idées qui ont traîné dans tous les bouquins, dans toutes les gazettes et dans tous les discours entendus à la radio. Son esprit s'est familiarisé à cette fade nourriture comme son estomac à son pot-au-feu et à sa soupe. Sa soupe, sa ménagère l'achète en boîte à l'épicerie. Il s'y est habitué et il n'en veut pas d'autre. Si, par un hasard extraordinaire, sa cuisinière a un jour la fantaisie de faire un potage de sa façon, l'homme après y avoir goûté, repoussera son assiette en disant d'un ton de reproche: Je ne veux pas de cette soupe. Tu sais bien que je ne mange que de la soupe Campbell. Et lorsqu'il ouvre un livre, le lecteur veut retrouver les idées et le style auxquels il est accoutumé. S'il ne reconnaît pas le goût de sa soupe littéraire, il écartera le volume d'un geste ennuyé et parfois irrité. Il lui arrivera même, tant il est fâché d'être désorienté, de lancer des injures à l'adresse de l'auteur. J'en sais quelque chose par expérience. Pour un conte réaliste publié dans un journal, *La Semaine religieuse* m'a traité de pornographe, le pion de la défunte *Croix* m'a servi une algarade et le bedeau de la non moins défunte *Vérité* m'a presque condamné aux flammes éternelles. Mais il y a plus. L'archevêque Bruchési tenta de me faire perdre mon emploi, me déclara dans le temps le fils du patron. Celui-ci alléguait toutefois que j'étais un spécialiste, difficile à remplacer et qu'il ne pouvait se dispenser de mes services. Je gardai ma place. Mais la

vie m'a, par la suite, cruellement vengé pour le tort qu'on avait voulu me causer.

Que pouvait attendre, que pouvait espérer Guy Delahaye avec un livre aussi original, aussi personnel que *Les Phases*?

A côté de quelques sympathiques appréciations, le jeune poète reçut de dures ruades. Un critique ignorant et sans compréhension suggéra que le livre était peut-être la gageure d'un farceur. D'autres scribes se plurent à dénigrer le talent de l'écrivain. Le plus violent, le plus injuste des détracteurs des *Phases* fut le poète Lozeau qui refusa de reconnaître l'originalité du nouveau volume et alla même jusqu'à dire que ce "livre baroque était comme un début d'aliénation mentale." Les attaques de Lozeau qui, à ce moment, était admiré, choyé, adulé par les femmes de lettres, les femmes du monde et les jeunes filles, respirait une basse jalousie. Le nouveau venu allait-il lui dérober une parcelle de l'admiration dont il était entouré? Non sûrement, s'il n'en dépendait que de lui. Pour moi, j'ai trouvé vile et indigne la conduite de Lozeau en cette circonstance. Et puisque l'occasion s'en présente, je dirai ce que je pense de sa poésie. Franchement, elle me fait l'effet d'une jolie broderie ou d'une fine dentelle exécutée par un habile ouvrier. Mais de là à être de la véritable poésie, c'est autre chose. Enfermé dans sa chambre d'invalides, il exécutait chaque jour un sujet de broderie ou un bout de dentelle. Et la sympathie qui montait vers lui était inspirée autant par son infirmité que par son talent. J'ai vu Lozeau une fois. Un ami m'avait entraîné chez lui. Il avait une figure vulgaire et avait constamment la pipe au bec. Réellement, il était loin d'être sympathique. Je n'ai plus voulu le revoir.

Les grossières critiques dont il était l'objet, blessèrent profondément et cruellement le délicat auteur des triptyques et lui donnèrent une triste idée des mœurs littéraires.

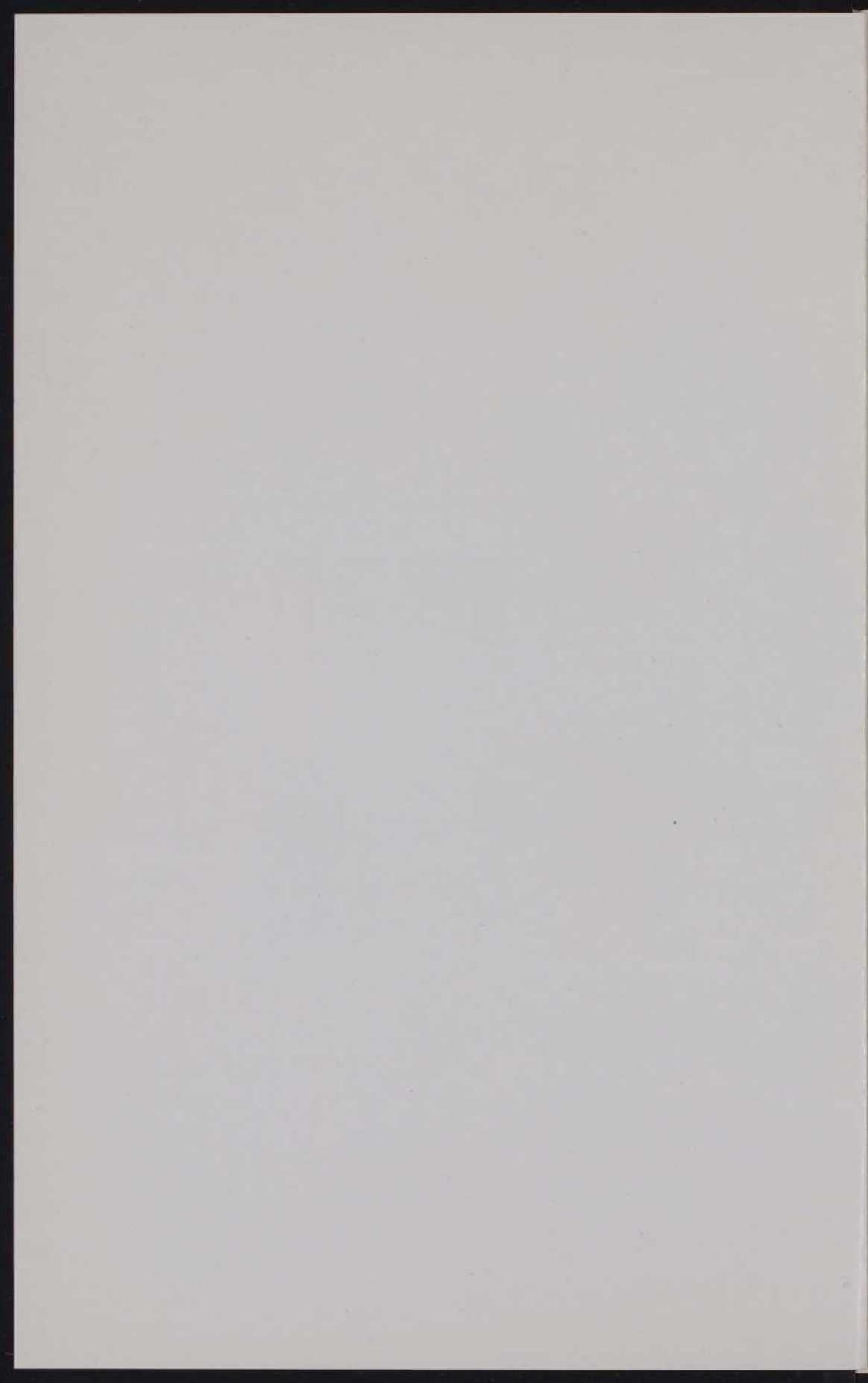
Deux ans après la publication des *Phases*, Delahaye fit paraître un nouveau volume *Mignonne, allons voir si la rose...* C'était là une réponse ironique, méprisante et cinglante à l'adresse de ses détracteurs. A ce moment, c'est-à-dire en 1912, Delahaye avait quatre autres ouvrages en préparation ou presque terminés. L'on se figurait un arbre chargé de beaux fruits qui vont bientôt mûrir. Ces nouvelles oeuvres n'ont jamais été publiées. L'immense dégoût que lui avaient causé les injustifiables attaques d'un Lozeau l'avaient écoeuré de la littérature. Il a renoncé aux lettres pour s'occuper uniquement de sa profession. Certes, il est inutile de faire le procès d'un mort, mais l'on peut dire que les violentes critiques d'un Lozeau ont tué un talent poétique qui promettait une floraison d'espèce rare.

Le poète Guy Delahaye est mort depuis longtemps. Il ne reste que le Dr Guillaume Lahaise qui, désabusé, l'esprit amer et bien assombri, j'imagine, exerce sa profession dans un asile d'aliénés où il donne ses soins à ces malheureux. Nul doute qu'il doit trouver les fous moins nuisibles, moins dangereux, moins méchants qu'une bonne partie du troupeau humain qui va en liberté et que nous rencontrons à chaque pas dans la vie.





LE POETE ALBERT DREUX



ALBERT DREUX

(Albert Maillé)

A certaines heures, l'on aime à évoquer la joie éprouvée à la lecture d'un livre nouvellement paru ou à la vue d'un tableau que l'on contemple pour la première fois. Souvent, je songe à l'émotion intense, à la jouissance intellectuelle que j'ai goûtées en lisant *Le Mauvais passant* d'Albert Dreux publié en 1920. Et en refermant le volume je me disais que, nul doute, dans un an ou deux, le poète publierait un nouveau livre qui m'apporterait le même enchantement que celui que je venais de connaître. Mais vingt-quatre années se sont écoulées depuis, la fervente et enthousiaste jeunesse de l'auteur s'est enfuie et il est resté silencieux. Il semblait qu'après nous avoir donné ce volume d'une si rare et si profonde beauté, cette oeuvre si vibrante, si harmonieuse, remplie de fantaisie, de rêve, de visions et d'images, Albert Dreux aurait continué de transcrire ses impressions et de créer d'autres poèmes que l'on aurait lus dévotieusement et qui nous auraient charmés par leur douceur, leur musique et leur subtile poésie, mais comme tant d'autres que décourage l'indifférence et l'incompréhension de leur entourage, il a renoncé à la vocation de poète et il corrige patiemment les épreuves dans un journal. La dure nécessité le condamne à gagner le pain quotidien. Primo, vivre. Je regrette sincèrement qu'il ait déposé la plume car Albert Dreux s'était affirmé dans *Le Mauvais passant* comme un artiste très heureusement doué, comme un grand poète. Il a jeté des accents qui nous remuent étrangement.

Parmi les chantres de sa génération, Albert Dreux est l'un des plus remarquables, l'un de ceux qui est le plus épris de son art. Dans chacun de ses poèmes l'on sent une inspiration jaillie de son coeur et de son imagination en effervescence. L'on reste frappé,

émervéillé par les transports et les élans de son âme toute vibrante. Aidé par un tempérament très sensible, très impressionnable, il a créé une oeuvre extrêmement personnelle, d'une beauté et d'une perfection qui le proclament grand artiste.

Dans deux de ses pièces, *Le Mauvais passant* et *Exaltation*, celle-ci dédiée au grand pianiste Alfred Laliberté, il a voulu essayer le vers libre et il a trouvé là un mode d'expression qui convient admirablement à son talent. Certes, ces deux poèmes peuvent avantageusement soutenir la comparaison avec les plus belles pages des maîtres français du vers libre. Le reste du volume est en vers réguliers.

On peut croire que c'est à lui-même que le poète adresse cette fervente exhortation:

*O promeneur hanté de sublimes chimères
Si tu veux te survivre à toi-même, demain,*

*Cueille pieusement les sanglots surhumains
Que rythme, dans ton sein, ce coeur qui s'exaspère.
L'Idéal n'est vivant qu'aux cimes des calvaires;
Adore ta douleur et donne-lui ta main.*

*Marche seul et sois fier; plein de morgue, relève
Ta tête altière et fuis les contacts infânants,
Ne choisis pour sentier que celui de ton rêve.*

C'est un noble poète qui s'exprime ainsi et au long des pages de son livre, "il a cueilli ces sanglots surhumains d'un coeur qui s'exaspère" et qui nous font vibrer à notre tour d'une émotion intense.

Ceux qui, dans les vers, goûtent la musique seront sûrement ravis par ces lignes des premières strophes du *Mauvais Passant*:

*Soyeuse, claire, fine,
Cristalline,
Par les soirs de poudrerie,
Dessinant des broderies
Dans la clarté des reverbères,
La neige tombe fine et claire;
Et dans ses souples tournolements
De prismes blancs,
La lumière se joue et se noie,
Jetant comme un rideau de soie
Mêlé d'aube et de crépuscule
Dans la nuit morne qui recule
Devant les yeux des promeneurs.*

Il nous semble entendre un grand artiste exécutant sur son violon de savantes variations et de capricieuses arabesques. Ce poème d'une rare virtuosité au point de vue du vers devient extrêmement dramatique car, après avoir montré la gaieté des promeneurs

*... qui s'en vont joyeux
Vers le bonheur
De leurs demeures
Où les attend
Le rire d'or des beaux enfants*

il devient d'un tragique intense

*Il en est qui, loqueteux,
S'en vont hagards et souffreteux.
Il en est pâles et haletants
Que la mort attend
Et dont les pas s'attardent;
Il en est d'autres...*

Mais voici le dernier passant...

O celui-là!

*Halluciné,
Il marche, comme en rêve, les yeux
Fixés sur un songe obstiné,
Impérieux;
Et titubant,
Il ne voit pas les philistins
Se détourner de son chemin.
Il est ivre. Il chante!*

*Alors la neige devient méchante,
.
.
.
.
.
.
.
.
.
.
Le fouette et le cingle au visage.*

*Et lui, sublime, émerveillé,
Ne voit que la nuit constellée,
Et se grandit jusqu'à son rêve.*

*Et pourtant la tempête
Pendant qu'il chante,
Le secoue et l'abat.*

.
.
*Ce n'est plus qu'une forme atténuée;
La neige, vivante nuée,
Le couvre de sa broderie,
Puis, dans la claire poudrière,
Elle s'envole cristalline,
La neige soyeuse, fine...*

Pareil poème suffit à établir la réputation d'un poète. Je ne sais rien de supérieur à cela en ce pays et dois reconnaître qu'Albert Dreux est un maître.

Exaltation est à mon goût l'un des joyaux du volume. Dès les premiers vers, l'on est pris, emporté par les multiples sensations qui nous assaillent. Les mots se précipitent, colorés, ardents. Et il nous semble voir l'artiste inspiré à son piano, frappant son clavier dans un délire de ferveur et arrachant à son instrument des sons qui montent et s'élèvent comme les flammes d'un grand incendie. L'on est ravi, saisi, subjugué, enthousiasmé. Le poète partage l'émotion de l'artiste et il nous rend avec des mots ce que le pianiste a exprimé par les sons. Il est impossible de lire ce merveilleux poème sans être transporté par ces accents jaillis du tréfonds de l'âme.

A tout instant dans ce livre en rencontre des vers martelés par un fier artisan et qui se gravent dans la mémoire, tel celui-ci:

Ceux qui pris par le rêve ont veillé sous les lampes
qui commence la pièce intitulée *Aux Réveurs*, ou encore, dans *Soir d'hiver*

*Les astres cette nuit, lancent leurs flèches d'or.
Et celui-ci qui termine La Pensée:
Je viens de l'insondable et vais dans l'infini.
Que de nobles strophes!*

*Un soir l'Humanité se leva dans sa geôle,
Et devers l'étendue ouverte à l'infini
Cria son désespoir comme à Gethsemani;
Le vent tordait ses blancs cheveux sur ses épaules.*

Du poème *Immolation* je détache ce quatrain:

*Rêveurs, hallucinés, dressant nos mains offertes,
Nos regards se tendaient vers le couchant vermeil;
Et nous nous abreuvions du sang chaud du soleil
Dont les effluves d'or vibraient dans l'air inerte.*

Que de grâce, que de douceur dans ces lignes:

*Beauté des souvenirs qui défont en nous!
Quelle douceur divine, apaisante et chantante,
Qu'un amour qui s'effeuille et qui se meurt très doux
Et qui choit dans nos coeur comme une neige lente!*

Le Mauvais passant n'est pas un livre que l'on oublie, qui s'efface de la mémoire. Le poète a rendu là nos extases, nos regrets, nos élans vers l'infini; il a traduit nos rêves, nos sentiments, nos émotions. C'est un artiste très humain. En lisant ce recueil de poèmes j'avais ressenti une impression qui ne s'est pas effacée. J'avais immédiatement reconnu que ce livre était l'oeuvre d'un poète authen-

tique, doué des plus riches dons, d'un grand poète. Je l'ai relu depuis à plusieurs reprises et mon impression n'a pas changé.

En plus du *Mauvais passant*, Albert Dreux a publié en 1910 un petit livre intitulé *Les Soirs*. On trouve dans cette plaquette une poésie douce comme le bruissement des feuilles lorsque le jour finit, des vers d'un rythme berceur qui sont comme une caresse pour l'âme. Le poète chante les rêves d'amour qui fleurissent dans les coeurs de vingt ans. On est tout de suite charmé par ces strophes simples et tendres d'une si belle facture. En effet, déjà, à cette époque, Albert Dreux s'affirmait comme un poète de tout premier ordre. On trouve dans ce mince volume des vers d'une beauté admirable comme celui-ci placé en épigraphe à la pièce *Evocation*:

J'ai rêvé d'un corps blanc comme un marbre divin.

Voilà un vers selon le coeur de Pierre Louÿs et que Baudelaire aurait récité avec ferveur. Cette seule ligne vaut plus qu'un gros bouquin.

Admirons l'art du poète dans ces trois fins de stances:

*Pâle enfant, mets ton front près du mien, en silence
Pour aimer*

*Mets ton front près du mien, sans parler, pauvre femme,
Pour pleurer.*

*O femme, mets ton front n'importe où sur la terre
Pour mourir.*

Quel charme mélancolique se dégage de ces cinq vers d'*Au bord du lac*!

*La grève avec lenteur, chante une mélodie
Qui s'élève, plaintive, en le calme du soir;*

*Je sens planer en moi la chanson délirante
Des rêves qui s'en vont, dépouillés sans espoir...
Mon coeur est une grève où la tristesse chante.*

Après avoir en vain cherché son idéal dans la nature et toujours possédé de hantises, il le trouve enfin.

*Il me fallait le seul azur des yeux, voilés
Par des cils noirs et longs, penchés sur mes névroses.*

Que de douceur et de tendresse dans cette stance à *L'Aimée*:

*Elle est soeur de mon âme et comprend ma souffrance;
Pour mes peines, toujours elle a des mots aimés,
Des mots consolateurs et doux, et parfumés,
Dont mes nuits et mes jours gardent la souvenance.*

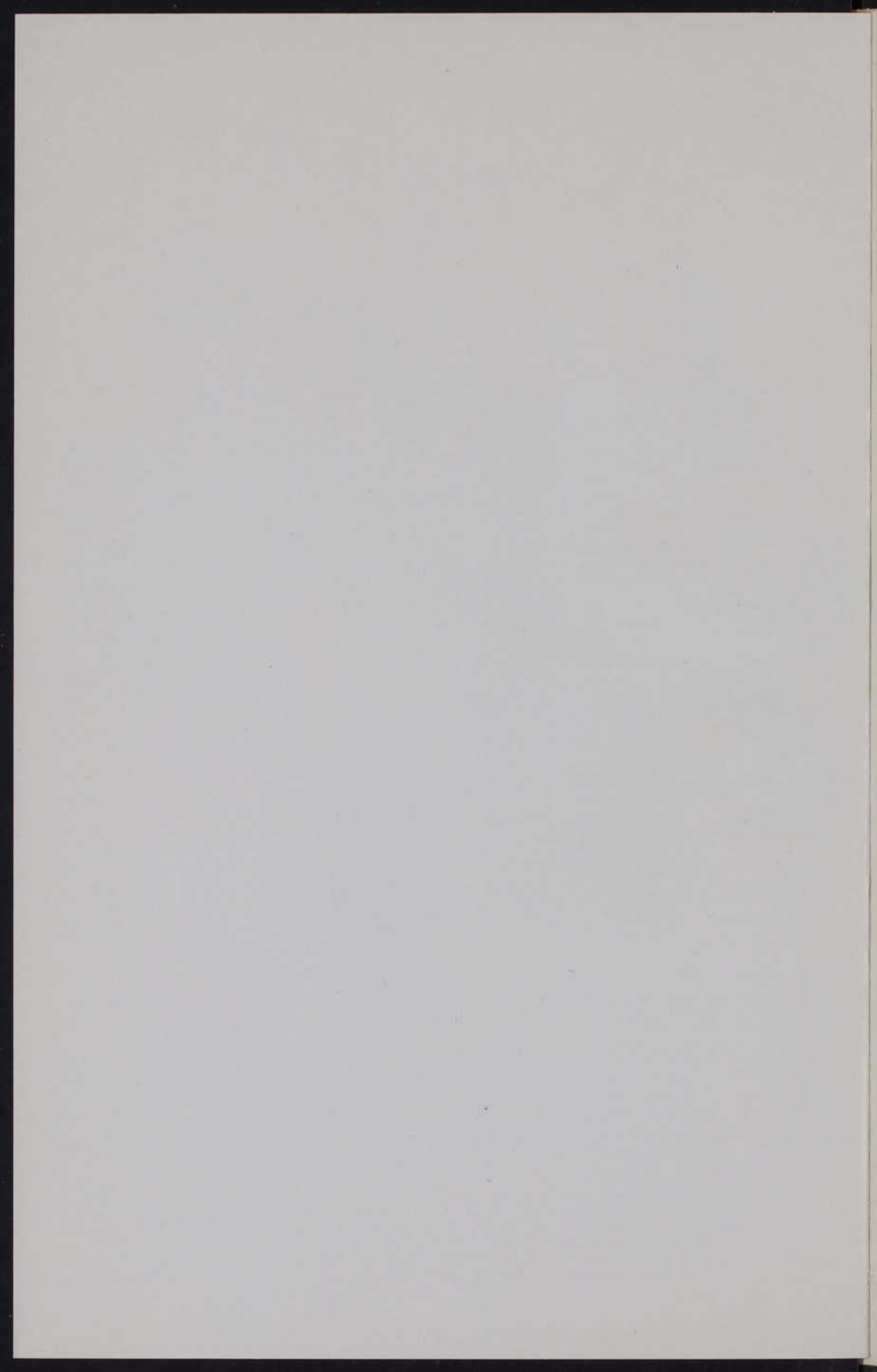
Je citerai encore ces quatre vers de la pièce *Invitation*:

*Vers les éthers bleuis, au milieu des étoiles,
Viens, ce soir, t'enivrer de vertige divin.
Nous ferons le voyage en nous tenant la main,
Et des nuages blancs nous ferons des voiles.*

En voilà assez pour nous convaincre qu'Albert Dreux a droit, dans la poésie de notre pays, à une place très enviable.



EMILE VEZINA, EN 1907



EMILE VEZINA

Ce grand garçon noir, maigre, dégingandé, a toute sa vie été tiraillé entre la peinture et la littérature. Comme il arrive fréquemment en pareil cas, il n'a excellé ni dans l'une ni dans l'autre. Il a certes, peint nombre de tableaux intéressants qui dénotent de précieuses qualités et il a publié quelques pièces de vers qui révèlent un poète heureusement doué mais il n'a pas donné tout ce qu'on pouvait attendre de lui. Ce qui l'a surtout empêché de réaliser son oeuvre et de laisser un nom dans les arts a été son manque d'esprit de suite, son invincible nonchalance. Emile Vezina, il faut le reconnaître, n'était pas un bourreau de travail. Il aimait à paresser et était le premier à le reconnaître. Sa maxime semblait être: Remettre au lendemain, remettre à plus tard. L'effort immédiat lui répugnait. Il n'était pas de ces persévérants artistes qui se jettent corps et âme à la besogne, travaillent et peinent jusqu'à ce qu'ils aient créé une oeuvre qui les satisfasse. Vézina aimait à rêvasser, à caresses des projets, retardant aussi longtemps que possible la tâche qu'il avait à accomplir.

Né le 8 janvier 1876, au Cap Saint-Ignace, comté de Montmagny, d'un père charpentier-menuisier, Vézina étudia le dessin à l'Art Institute de Chicago de 1891 à 1895, puis à l'atelier de L. Ad. Morissette, à Montréal. Ayant acquis les connaissances voulues, il ne tarda pas à faire son entrée dans les journaux, publiant des dessins politiques dans *Le Journal*, *Le Nationaliste*, dans *L'Action* de Jules Fournier, dans *Je dis tout* (1909) et diverses autres feuilles. Ce n'était pas la fortune, mais comme tant d'autres artistes, il vivotait et n'était pas mécontent de son sort. Entre temps, il faisait de la peinture: des paysages, des tableaux de genre, des portraits et il exposait irrégulièrement au salon de l'Art Association.

Vézina possédait une verve satirique, mordante, parfois cruelle et il était heureux de décocher un trait qui s'enfonçait dans l'épiderme. Pas méchant, mais un peu malicieux.

Après avoir fait une petite vie pendant des années, Vézina devint presque riche du jour au lendemain. Son brave homme de père mourut, lui laissant en héritage une petite fortune de \$16,000 à \$17,000 qu'il avait amassée à force de travail et d'économie. La première chose que s'offrit Vézina fut un beau voyage en Europe, en Asie et en Afrique, faisant des haltes plus ou moins longues à Paris, Marseilles, Naples, Tunis, Gabès, Athènes, Gizeh, Saggarah, etc. Les nouveaux paysages qui s'offraient constamment à ses regards stimulaient son ambition de produire. Il travailla comme il n'avait jamais fait auparavant, rapportant de ses excursions à travers le vieux monde toute une série de dessins pris sur le vif qui dénotaient un artiste averti. La Grèce antique l'enthousiasma à un haut degré et il exécuta sur place, particulièrement aux environs de l'Acropole, plusieurs pastels qui sont parmi ses oeuvres les plus fortes, les mieux réussies et qui attestent une très noble inspiration.

A son retour au pays, Vézina publia chez l'imprimeur L. Ad. Morissette un élégant album intitulé *L'Eclat de Rire*. La première partie qui avait pour titre *Là-bas*, dédiée au peintre Ulric Lamarche se composait de scènes dessinées au cours de son voyage. La deuxième, *Chez nous*, série de caricatures politiques, portait à son frontispice le nom de son ami, le brillant journaliste Jules Fournier.

Vézina avait annoncé la publication d'un deuxième album qui ne parut jamais, car ce fut la guerre, la Grande Guerre qui arrêta une foule d'entreprises privées.

La plus importante peinture exécutée par Vézina est un grand portrait de Sir Wilfrid Laurier qu'il voulait vendre à un club politique. Il a aussi dessiné de vivantes esquisses de Henri Bourassa, de Jules Fournier et autres personnages de l'époque.

Lorsque la guerre éclata, l'artiste avait à peine entamé son héritage et il paraissait à l'abri du besoin pour le reste de ses jours. Malheureusement, il n'était nullement homme d'affaires et au lieu de placer ses argents en bons du Dominion, ce qui lui aurait permis de vivre modestement avec ses intérêts sans même entamer le capital, il acheta bravement deux maisons qui lui glissèrent rapidement d'entre les mains. Le patrimoine laborieusement amassé écu par écu par le vieux charpentier fut englouti dans ce désastreux placement. Vézina fut alors contraint de vivre comme auparavant de son crayon, des dessins qu'il plaçait dans différents journaux. On peut donc dire que, toute sa vie, à l'exception d'une brève période, il a mené une existence précaire. Il était misanthrope, aigre et il avait peu d'amis. Il a vécu une vie solitaire, à l'écart.

De temps à autre, à des intervalles très irréguliers, Emile Vézina publiait ici et là un sonnet qu'il avait longtemps travaillé. Il avait même annoncé la publication prochaine d'un volume de vers: *Vers l'essor*, mais le recueil n'a jamais vu le jour. Je reproduis ici quelques pièces qui nous le révèlent tout entier.

LA MORT DES SIECLES

*Au coin le plus discret d'une obscure maison
Où les ans ont laissé leur séculaire trace,
Où bientôt le parquet, le mur et le plafond
Seront une ruine en l'ombre où tout s'efface;*

*Dans ce réduit orné d'un mobilier boiteux,
Je vois un étudiant au front pâle, à l'oeil sombre,
Penché sur un amas de volumes poudreux
Épars sur une table et que leur poids encombre.*

*Par la croisée ouverte où le tiède matin
Sur lui laisse pleuvoir une grise lumière,
Parfois, son regard plonge aux espaces sans fin
Mesurés à l'envol de sa pensée altière.*

*Sur un mur décrépit et jauni par le temps
Apparaît, reproduite en des poses diverses,
La même jeune fille aux mêmes yeux ardents
Où rayonnent l'amour et ses clartés perverses...*

*Dans cette solitude, obstiné travailleur
Attiré par ces yeux que le désir adore,
A l'étude pliant ton indocile ardeur,
Je revis l'autrefois de mes vingt ans encore.*

*Et devant la jeunesse au rêve aventureux
Et cette vétusté, je médite et je songe
Au vain labeur de l'Homme, à tant de hasardeux
Projets évanouis comme en un vague songe!*

*Car, ô Femme! que dit la flamme de tes yeux
A l'amant qui soupire en murmurant: Je t'aime,
Et que dit cet amas de tomes poussiéreux?
Les mots, les mêmes mots de vanité suprême.*

*Jeunesse, oiseau léger ou fée à l'oeil câlin,
Ange ou démon, jeunesse éblouissante et belle,
Pourquoi nous enivrer de ton charme divin
Et si vite, à jamais, nous fuir à tire d'aile?*

*Livres, feuillets jaunis, épaves de la mer
Du temps, cet océan sans fond et sans rivages,
Pourquoi laisser en nous ce vain désir amer
De remonter le cours innombrable des âges?*

*Penseur cherchant la fin ou le commencement,
Les causes, les effets, les nombres et la somme,
Les bornes de l'espace ou les bornes du temps,
Que nous dis-tu, savant, géomètre, astronome?*

*Nous dis-tu le vertige affreux de l'infini
Où roule sans repos l'astre et la nébuleuse,
Où naît un monde alors qu'un monde au loin finit,
Où notre terre est moins qu'une goutte fangeuse?*

*Nous dis-tu la caverne et nos rudes aïeux
Se pourchassant au fond des forêts primitives,
N'ayant ni chefs, ni buts, ni mœurs, ni lois, ni dieux,
Vagues troupeaux errants ou tribus fugitives?...*

*Dis-tu les avatars des clans, des nations,
Les mille visions du mage ou de l'apôtre.
Les institutions ou les religions,
Et les règnes passant et croulant l'un sur l'autre?*

*Et prédis-tu la fin de ce globe perdu
Dans l'univers sans borne, ou lointaine ou prochaine,
Lente décrépitude ou choc inattendu,
Nous dis-tu, cependant, que sa fin est certaine?*

*Que reste-t-il de vous, de vos ambitions,
Quand vous plongez au gouffre où tout va redescendre,
Que reste-t-il de vous, ô générations?
Pas même un souvenir, pas même un peu de cendre!*

*Si la vie, ici-bas n'engendre que la mort,
Hélas! Pourquoi la vie et pourquoi la souffrance?
Pourquoi tout ce labeur lorsqu'enfin tout effort
Doit sombrer à jamais dans la désespérance?...*

*Jadis, par la chimère ou la joie exalté,
Plein de force et de vie et d'ardente jeunesse,
J'étais tout enivré d'espoir et la beauté
Faisait battre mon coeur d'une vive allégresse.*

*Ainsi qu'un clair miroir des changeantes saisons,
Reflétant les printemps, les étés dans leur gloire
Et les automnes d'or aux rouges frondaisons,
Ebloui, j'adorais la Nature illusoire.*

*Mon âme était la voile au souffle du matin,
Au large, à la dérive, au hasard emportée
Vers l'horizon bleuâtre et toujours incertain
D'une escale imprévue et toujours éloignée.*

*J'ai parcouru le monde, avide de savoir
Quels secrets fabuleux, quels antiques mystères,
Gardent, sous leurs débris et sous leur passé noir,
Tant de vieux monuments, sur de si vieilles terres!*

*Par la bouche du Sphinx, l'Egypte m'a parlé,
Mais ces lèvres où flotte une ironie altière
N'ont laissé pour réponse, en le soir étoilé,
A mon espoir humain qu'un sourire de pierre.*

*J'ai sondé le néant infini du tombeau
Quand mes pas ont foulé la cendre de Carthage,
En cherchant dans la nuit l'âme de Salambo
Je n'ai vu que le vide et morne paysage.*

*Que de fois j'ai revu le soleil moribond
De sa gloire dorer cette gloire rivale:
L'Acropole! et pourtant, hommes ou dieux, où sont
Ceux dont l'âme a créé sa beauté sans égales?*

*O nuits du Colisée, ô nuits du Palatin,
Quels souvenirs en moi laissez votre mémoire!
Mais que d'humbles martyrs, noble pays latin,
Ou de héros vaincus évoque ton histoire!*

*Et toi, France où mon rêve a longtemps séjourné,
Ebloui des splendeurs magiques de tes charmes,
Pourquoi la guerre, hélas! a-t-elle déchaîné
Tant de fois sur ton sol la mort et les alarmes?*

*Ainsi, tel un bruit vague en la nuit se perdant,
Gloire qui fut la Grèce ou grandeur qui fut Rome,
De tous ces siècles morts à notre âge vivant,
Rien ne vit que l'écho des pas lointains de l'Homme.*

*Et pourtant, il poursuit sa route, ce marcheur,
Sur la terre ou sur l'eau, puis dans l'air il s'envole,
Croyant, par son essor des éléments vainqueur,
Vers de nouveaux destins emporter sa boussole.*

*Mais souvent las d'un monde obscur et passager
Où bientôt se dissout sa fragile apparence,
Il laisse sa pauvre âme enfin se reposer
Dans la foi qui berça l'âme de son enfance...*

*Et tu vas ton chemin, ô vieille Humanité!
Malgré tout, dans le sang et les désastres même,
En gardant jusqu'au bout ton courage indompté,
Ton étoile, l'Espoir, ta devise; Quand même.*

PRINTEMPS D'IONIE

*Sur ce rivage hellène, un clair matin d'avril
M'apporte ses odeurs d'ambre et de violettes,
Les monts vers l'horizon ont des lignes plus nettes
Et sur le golfe bleu plus rose est leur profil.*

*Et dans l'air que je bois comme un philtre magique,
Se fondent les parfums, les couleurs, les clartés,
Cependant qu'à l'émoi de mes sens exaltés
Se mêle je ne sais quel rêve nostalgique...*

*Quel regret me revient des sites enchantés
Où se dressent toujours, victorieux des âges,
Sur le haut promontoire ou vers les blonds rivages,
Les marbres, les tombeaux, les temples dévastés?*

*Ah! j'eusse aimé revoir, comme aux âges anciens,
Vos champs, vos bois sacrés, vos monts mythologiques,
Des Olympes neigeux aux roses Pentéliques,
Et vos îles, vos mers, pays ioniens!*

*Ah! j'eusse aimé revivre aux époques dorées
Où toute la jeunesse, où tout l'espoir humain,
Sous ton ciel pur, Hellas! s'épanouit soudain
En la beauté des dieux aux formes adorées.*

*Hellas! j'eusse aimé voir avec l'âme et le cœur
Et comme on voit la plaine, aujourd'hui, parfumée
De ses plus rares fleurs, ta terre parsemée
Des Acropoles d'or où l'Art était vainqueur.*

*Car l'Art était vainqueur aux temps où l'homme libre,
Adorant la beauté, les muses et les dieux
Pour faire de sa vie un songe radieux,
Au cœur sentait l'espoir vibrer en chaque fibre.*

*Ah! vivre quand la race a vécu son printemps,
Brève saison d'amour, de bonheur et de gloire,
Ignorant nos laideurs, notre pompe illusoire
Et tout ce vain tumulte où se plaît notre temps.*

*Ah! vivre, vivre aux temps de Phidias, d'Appelle,
A l'atelier, au temple admirer leurs travaux
Et connaître l'ardeur mystique des dévots
De la jeune Vénus, fille de Praxitèle.*

*Vivre aux temps de Socrate et du divin Platon,
Leur plus affectueux, leur plus humble disciple,
Dans l'orgueil de sentir leur sagesse multiple
A l'âme prodiguer sa féconde leçon.*

*Vivre aux temps glorieux de Sophocle et d'Eschyle,
Au théâtre écouter en tremblant les acteurs
Au plus tragique instant gémir avec les choeurs,
Pleurer en admirant la noblesse du style.*

*Ah! vivre quand c'était un devoir d'être fort
Aux temps où dans le stade exerçant leur souplesse,
A toute la splendeur de ton soleil, ô Grèce!
Tes athlètes montraient la gloire de leurs corps.*

*Ah! vivre aux temps de Phryné, d'Aspasie,
S'extasier devant leur parfaite beauté,
Et savourer enfin, suprême volupté,
En mourant à leurs pieds, une joie infinie!*

Baie de Phalère, avril 1912.

SPHINX

*Avec ces yeux pleins d'ombre en ton visage humain,
O Bête fatidique aux paupières hagardes,
Par delà les confins du désert tu regardes
Un horizon que l'homme explorerait en vain.*

*Rappelles-tu la gloire, en son passé lointain,
D'un Pharaon puissant qu'en sa tombe tu gardes
Et qui, taillant ce roc dont les flancs se lézardent,
Voulut léguer son oeuvre à des siècles sans fin?*

*Vois ce sable à tes pieds qui monte et te submerge,
Comme d'un océan ta tête seule émerge
Et nargue les efforts inlassables du Temps.*

*Seule ta face où flotte une ironie altière
Ne laisse pour réponse, après des milliers d'ans,
A tout l'orgueil humain qu'un sourire de pierre!*

Gizeh, mars 1912.

L'INSONDABLE

A mon ami Jules Fournier

*La mer va s'endormir au bercement du soir;
Sa voix se tait alors qu'en son sein l'Astre plonge,
Comme un brasier mourant qu'un reflet d'or prolonge
A sa surface unie ainsi qu'un grand miroir.*

*Nulle étoile, pourtant, ne se laisse entrevoir
En un ciel vapoureux où l'ombre qui s'allonge
Efface l'horizon lointain, tel qu'en un songe;
Aux gouffres bleus enfin succède un gouffre noir.*

*Moins sombre pour notre âme, au sein des nuits sans lune
Est ta mélancolie éparse sur la dune,
O morne écoulement d'un océan sans pli!*

*Que de voir s'en aller, comme s'en vont les roses,
Rêves, désirs, espoirs, orgueils, chimères, roses
A l'incommensurable abîme de l'oubli!*

1er septembre, 1907.

JEUNESSE DES ARBRES

*O pommiers de chez nous, vous allez reflleurir,
Au bon soleil de mai s'entr'ouvrent vos pétales,
Vivantes floraisons de nos terres natales,
Et votre haleine au vent printanier va s'unir.*

*Sur l'herbe que ce jour ardent fait reverdir,
Je m'assieds et revois vos splendeurs virginales
A l'azur ajouter leurs tons roses d'opales,
Et je laisse en rêvant leur gloire m'éblouir.*

*Comme aux jours envolés de ma claire jeunesse,
Beaux arbres de chez nous! avec la même ivresse,
Je viens vous voir encore au soleil resplendir.*

*Mais qui me donnera ce beau songe d'aurore,
O pommiers de chez nous, chers arbres que j'adore,
De pouvoir, chaque année, avec vous rajeunir!*

Cap Saint Ignace, 1924.

PARTHENON

*J'évoque et revois tels qu'aux antiques printemps,
Et dans leur première aube et sans faste illusoire,
Tes frontons dont l'éclat illumine l'Histoire,
O temple qu'ont bâti des dieux ou des titans!*

*Eternellement jeune, aux soleils éclatants
Ton marbre chante encore son grand hymne de gloire
Et sourit à l'azur, malgré la trace noire
Des affronts que t'ont faits les hommes et le temps.*

*Ainsi, contre les coups du Destin qui l'accable
Et solitaire au sein de la foule implacable
Se dresse, en sa splendeur sereine et sa fierté*

*L'âme en qui brûle et vibre et parfume et rayonne
Comme une lampe d'or, ton mystère, ô Beauté,
O toi, reine des dieux dont l'Art est la couronne!*

Athènes, mars, 1912.

SURVIVANCE

*Celui qui n'a déjà que ses quatre-vingts ans,
Visite le voisin qui touche à la centaine;
Par ces après-midi d'hiver, la pipe aux dents,
Il faut jaser au moins sept fois dans la semaine.*

*Et les vieux de la vieille ont, comme au bon vieux temps,
Redit les souvenirs dont la mémoire est pleine;
Car un cerveau rebelle aux faits les plus récents,
Peut toujours contenir plus d'une histoire ancienne.*

*Mais ils parlent aussi du printemps, des travaux,
De Tit Jos qui bientôt mettra dehors les veaux,
Des sucres, des labours que les jeunes vont faire...*

*Puis ils causent encore — un peu plus tendrement,
Car le ber est déjà dans le coin qui l'attend —
Du petit qui va naître, héritier de la terre!*

8 janvier 1942, anniversaire de la 66e année de Emile Vézina.

FIN DU JOUR

*En la bonne lenteur du jour qui va finir,
Devant l'âtre où pétille une flamme mourante,
Quel plaisir de laisser la rêverie errante
A l'unisson du jour mollement s'alanguir.*

*C'est l'heure où, dans la paix du soir, le souvenir
Vient répéter au coeur sa chanson murmurante
D'espoir ou de regret ou de joie enivrante
Ou de songes partis pour ne plus revenir.*

*Mais quelle clameur rauque, en heurtant les oreilles,
A dissipé soudain ce peuple de merveilles?
Le Rêve alors s'émeut, s'éloigne pas à pas...*

*Est-ce un auto qui beugle, est-ce un tramway qui gronde?
La rue est là, la ville... Ah! quel pouvoir au monde
M'emportera loin d'elle et de tous ses fracas!*

CHANSON

*Seul ici
Sans trêve,
Sans souci,
Je rêve.*

*Dans cet air
Si clair
Qui m'enchanté,
Je chante.*

*Un soleil
Si vermeil
M'enivre.
Car aux champs,
Je me sens
Revivre!*

15 juillet, 1924 Ile Vanier.

Parthénon nous montre quelle puissante impression le vieux temple grec a produit sur l'esprit et sur l'âme de l'artiste canadien. C'est une hymne d'une haute envolée à la beauté éternelle qui est jaillie de son cœur et de son cerveau, l'une des plus belles pages qu'il ait écrites. *Sphinx*, inspiré par la mystérieuse figure de pierre du désert égyptien est un autre morceau fortement senti et d'une rare perfection. *Jeunesse des arbres*, pièces dans laquelle vibre si fort l'amour du sol natal est le joyau de la série. "Beaux arbres de

chez nous!" clame le poète dans un grand élan du coeur. Quel est l'homme sensible déraciné de son coin de terre qui n'a un jour poussé cette exclamation? Que ce soient des pommiers, des ormes ou des érables, tous tant que nous sommes, fils de la campagne que nous avons quittée pour les "villes tentaculaires", nous portons en nous le culte de ces arbres. Leur souvenir nous émeut et nous évoquons souvent leur image. Je porte en moi le deuil d'un grand orme centenaire, imposant, majestueux, le plus haut de la paroisse, au bout du jardin maternel, l'aïeul de centaines d'autres ormes des alentours, qui dominait toute la région et, qu'à une époque troublée, une époque de bouleversements, des voleurs, des vandales, ont abattu et emporté en pillards qu'ils étaient. La *Jeunesse des arbres* est une pièce remplie d'émotion sincère et la note de regret qu'il exprime au sujet de la jeunesse enfuie, nous laisse tout remué. Des six sonnets réunis ici, c'est celui que je préfère parce que plus profondément humain. Dans *Survivances*, tableau du terroir, Vézina s'apparente à Lionel Léveillé qui a chanté avec un si rare bonheur les choses de chez nous. C'est une scène vécue, très fidèle que nous offre là Vézina. Dans *Fin du jour*, il nous rappelle les imprécations d'Albert Ferland qu'horripile la grande ville avec son infernal vacarme et qui voudrait la fuir, se réfugier au sein de la grande nature. Vézina exprime le même souhait.

Tout de même, voilà de bien copieuses reproductions, me dira-t-on. Je le reconnais tout le premier, mais ce pauvre Vézina a été engouffré tout entier dans la mort et je doute fort que personne s'avise désormais de faire revivre son nom (1). Ses vers, selon toute ap-

(1) — J'apprends au dernier moment que l'artiste bien connu Joseph Jutras, l'un des membres du groupe de la Montée Saint-Michel, à qui nous devons une remarquable biographie du peintre René Béliveau, publiera tout prochainement une vie d'Emile Vézina à laquelle il travaille depuis plus d'un an. Cette étude fortement documentée et qui a nécessité de longues recherches est intitulée *Emile Vézina, l'artiste et son temps*. Ce sera une précieuse addition à la littérature sur l'art au Canada.

parence, ne seront jamais réunis en plaquette. Dans les circonstances, je me suis fait un devoir d'imprimer ici les pièces dont il m'avait donné le manuscrit.

Je n'ai certes pas la prétention de croire que mon livre sauvera ces strophes de l'oubli, du grand naufrage, mais du moins, le chercheur pourra plus facilement les trouver que dans les journaux, ces fosses communes dans lesquelles sont enfouies tant de productions de nos écrivains.

Pendant bien des années, Emile Vézina a travaillé à un ouvrage sur le grand poète anglais Shakespeare. Il m'en a souvent parlé ainsi qu'à la plupart de ses camarades. A maintes reprises, il avait laissé entendre qu'il le publierait sous peu mais cette entreprise n'a jamais été réalisée. "Le manuscrit Shakespeare a toujours eu à souffrir des guerres", m'écrivait-il le 1er janvier 1942, laissant entendre par là que les deux grandes guerres avaient retardé, empêché, la publication du volume. L'on peut vraisemblablement croire que cette oeuvre ne sera jamais publiée. Tout probablement, elle subira le sort des "vieux papiers" laissés par les écrivains. Elle sera perdue ou détruite. Elle restera dans les limbes des manuscrits qui meurent sans avoir reçu le baptême de l'imprimerie. J'avoue que je ne m'en afflige pas outre mesure, car j'éprouve une véritable sensation de détresse lorsque je passe devant des magasins de livres d'occasion et que je vois dans la montre, offerts au tiers ou au quart du prix original, des bouquins à la couverture défraîchie, déteinte, fripée, parfois tachée ou déchirée, dont les auteurs sont des amis ou des camarades. Ces pauvres livres proclament de façon fort éloquente la vanité d'écrire. Ils crient que s'ils n'avaient pas été imprimés, ils n'auraient pas connu les vicissitudes du sort et ne seraient pas là abandonnés et misérables.

D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ce qui compte, c'est la joie d'écrire, de produire une oeuvre, d'exprimer ce qu'il y a en soi.

Qu'importe après cela que le livre soit imprimé ou non? L'auteur a eu la somme de satisfaction qu'il pouvait espérer. Moi, lorsque je remets un manuscrit à l'imprimeur pour en faire un bouquin, j'en fais tirer un très petit nombre d'exemplaires, j'en donne ensuite quatre ou cinq à des amis pour qui j'ai une particulière estime puis j'empile les autres dans le grenier de ma petite maison de campagne — et ils ne sont pas à vendre. C'est comme si le livre n'existait pas.

Vers la fin de sa vie, Vézina entra à l'hôpital de Notre Dame de la Merci. Il devait y exécuter pour son entretien quelques peintures religieuses, mais il déclarait que la paresse le gagnait toujours davantage, et que le travail lui répugnait. Il était depuis deux ans dans cette institution lorsqu'il tomba malade, au cours de l'été de 1942. Bientôt, son état devint grave, alarmant. Lorsqu'on vit que la fin était proche, on lui demanda s'il voulait que l'on avertisse quelques amis. Mais misanthrope jusqu'au bout, il répondit: "Ne prévenez personne. Je n'ai besoin de personne. Je préfère mourir seul." Quelques heures plus tard, il expirait. Il disparaissait à l'âge de soixante-six ans. Pas un seul journal eut une ligne pour annoncer son décès. Il était alors si pauvre que ce fut un ami, un monsieur Philippe Perrault, professeur, amateur de peinture, qui paya les frais des funérailles...



EMILE MAUPAS



EMILE MAUPAS

Artiste et athlète.

Le talent uni à la force physique.

Un idéal de beauté dans un corps qui fait songer à une statue grecque.

Tel est Emile Maupas.

Peintre, sculpteur, lutteur, instructeur de culture physique, photographe, et directeur d'une pension dans les Laurentides, Maupas est depuis près de quarante ans une figure extrêmement populaire dans notre province et même aux Etats Unis. Il s'est distingué dans les diverses activités qui ont occupé sa vie et il a excellé dans plusieurs. La jeunesse lui devra beaucoup car ses cours de culture physique et ses articles de journaux, clairs, précis, d'une si haute compétence sur les bienfaits des exercices corporels ont accompli un bien énorme. Ils ont largement contribué à améliorer la santé et le genre de vie d'une multitude de jeunes gens. En plus, son camp de repos et d'entraînement à Val Morin reçoit chaque année des centaines de visiteurs qui y passent des semaines, parfois des mois, recouvrant leurs forces épuisées ou réparant une santé souvent délabrée.

Artiste d'un talent remarquable, Maupas s'est aussi fait connaître comme sculpteur et a créé une oeuvre considérable qui suscite l'admiration. Depuis une vingtaine d'années, il s'occupe presque exclusivement de son camp de repos, le camp Maupas. A ses heures de loisir, il se livre à la photographie d'art dans laquelle il est passé maître.

Né à Evreux, chef-lieu du département de l'Eure, France, Maupas s'intéressa vers l'âge de quinze ans à l'architecture après avoir suivi les cours de dessin linéaire du professeur Yon au lycée de sa

ville natale. Dans le même temps, la lecture de quelques volumes de littérature exotique stimulait son imagination et lui inspirait un grand désir de voir des pays étrangers. Une visite à l'exposition de Paris en 1889, à l'âge de quinze ans, augmenta encore sa curiosité et le fit rêver de grands voyages.

L'année suivante, il venait se fixer à Paris. De 1890 à 1894, il fréquenta les artistes sur la Butte Montmartre où il eut la bonne fortune de faire la connaissance de Gérôme, peintre et sculpteur de renom dont l'atelier se trouvait en face du Moulin Rouge. Le maître l'accepta comme élève. Notons en passant que Maupas a été le seul élève de Gérôme pour la sculpture. Sous l'oeil bienveillant de ce dernier, il commença à pétrir et à modeler la glaise ce qui devint rapidement comme une passion chez lui. Il fréquenta aussi l'atelier de Rodin, celui de Colarossi et celui de Julian.

Rodin, dit Maupas avait ordinairement deux ou trois modèles en même temps. Il les tenait constamment en mouvement, n'exigeant pas d'eux une pose immobile. "Marchez, dansez, faites un exercice, prenez la bêche ou la brouette qui sont là et faites quelque chose." ordonnait-il. Une tablette de feuillets en mains, l'artiste les suivait de l'oeil. Lorsqu'il voyait un mouvement qui l'intéressait, il dessinait la pose, faisant dans une séance une centaine de croquis. D'un crayon rapide, en quelques traits, il indiquait la forme d'une jambe, le jeu d'une épaule, un simple geste. Il prenait des notes. Et à tout instant, il arrachait la feuille qu'il venait de crayonner, la laissait tomber à ses pieds et continuait de saisir au vol, pour ainsi dire, une attitude du sujet. La séance terminée, l'un des modèles ramassait les feuillets épars sur le plancher et les remettait au maître.

Comme plusieurs très grands artistes, Rodin modelait en se délassant des figures érotiques qui n'étaient pas pour le public. Elles formaient son musée secret. Tout en se reposant d'une oeuvre sérieuse qui l'avait absorbé, il a exécuté un grand nombre de ces

petites choses. Maupas se demande toujours ce que sont devenues ces statuettes après la mort du maître.

Vinrent trois années de service militaire, 1894 à 1897. "Ce fut une période bien terne, bien peu intéressante", remarque Maupas. "Le seul détail à noter est que le major (le médecin qui m'examina lors de mon arrivée au régiment) me déclara d'un ton un peu méprisant que je ne dépasserais sûrement pas trente-cinq ou quarante ans."

En 1898, le jeune homme retournait à Montmartre et faisait connaissance avec un ancien moniteur de Joinville-le-Pont (école normale de culture physique) qui se mit à rire lorsque Maupas lui eut fait part de la prédiction du major au sujet de la date probable de sa mort. "Si vous vous rendez à quarante ans, vous récolterez alors ce que vous aurez semé. Je veux dire que votre santé profitera alors des efforts que vous aurez faits pour l'améliorer."

"Ces paroles orientèrent ma vie," dit Maupas.

Immédiatement, il se mit à fréquenter le gymnase Henri, sur le sommet de la Butte, derrière le Sacré Coeur de Montmartre entouré autrefois de guinguettes, enveloppé à présent de maisons de rapport. Dans ce gymnase en plein air, en contact quotidien avec les peintres, sculpteurs et architectes de la Butte, et aussi avec les leveurs de poids, les lutteurs et les acrobates, Maupas vécut de beaux jours.

Tout en étudiant la sculpture et en s'entraînant, Maupas se distinguait aussi comme lutteur. Sur les instances d'Emile Vervet, son partenaire au gymnase, il entra comme poids léger (177 livres) dans le tournoi pour le championnat du monde au Casino de Paris. Il n'y avait que deux catégories: poids légers et poids lourds, en tout environ cent cinquante concurrents. Maupas se rendit jusqu'en semi finale alors qu'il rencontra le champion allemand Weber. Il avoir bousculé son adversaire. Le promoteur Dumont associé de Paul Pons qui assistait à cette lutte lui fit demander s'il ne serait

pas intéressé à participer à un grand tournoi de quelques semaines dans le Midi de la France. Maupas accepta avec empressement cette occasion de visiter des provinces qu'il ne connaissait pas. Cet engagement qui devait être de trois semaines dura huit mois et permit à Maupas de voir toutes les grandes villes du Midi de la France, l'Algérie, des frontières du Maroc jusqu'à Tunis, du littoral de la Méditerranée jusqu'aux bords du Sahara. "Le plus beau voyage de ma vie", déclare Maupas en rappelant ce souvenir.

En Algérie et dans les pays qu'ils traversaient, les lutteurs logeaient deux par deux dans différents établissements, et avaient ordre de ne pas se rencontrer, de ne pas se réunir en groupes, cela pour éviter que le public les soupçonne de travailler de concert sous les ordres d'un promoteur. Pour la population, ils étaient censés être étrangers les uns aux autres. Le copain de Maupas était un nommé Valfort. Ils étaient les aristos de la troupe. Dumont leur avait fait acheter à chacun un haut de forme et des gants blancs et ils se promenaient dans la ville dans cet accoutrement. D'ailleurs, ils logeaient aux meilleurs hôtels. Dans leurs moments de loisirs, Maupas et Valfort visitaient les cafés arabes et les quartiers indigènes extrêmement pittoresques, tandis que la plupart des autres lutteurs se contentaient d'aller faire une partie de manille dans l'arrière boutique d'un bistrot, dans le quartier français.

Le tournoi terminé et après une période de repos, Dumont offrit à Maupas de participer à un autre tournoi à peu près semblable au premier. Cependant, comme il s'agissait d'aller dans des villes déjà vues, Maupas préféra suivre les conseils de Paul Pons et il s'en vint en Amérique. Il prit part au championnat tenu à Montréal, au Parc Sohmer, qui réunissait une trentaine de concurrents. Frank Gotch et Pietro arrivèrent ex-aequo en première place et Maupas se classa troisième. Après cela, il se rendit à New York

où il vécut pendant un an étudiant les chances qu'il avait d'exercer un commerce ou une industrie quelconque.

N'ayant rien trouvé là qui l'intéressait, il alla s'établir au lac Massabesic, dans l'état du New Hampshire où il vécut quatre ans. Là, il s'adonna avec enthousiasme à la peinture et à la sculpture. En plus de cela, il livrait quatre ou cinq luttes par an ce qui lui permettait de vivre. C'était là l'existence qu'il avait rêvée. Dans les premiers temps de son arrivée à cet endroit, il eut le plaisir et l'avantage de rencontrer et de connaître Mgr Georges Guertin, évêque de Manchester, le curé Doucet et le Père Beaudé, dominicain qui avait fait sa marque dans les lettres sous le nom de Henri d'Arles. Mgr Guertin estimait fort Maupas et se plaisait à causer avec lui. Quant à Henri d'Arles, il avait élu l'artiste comme son confident et allait souvent lui rendre visite.

Un jour, raconte Maupas, Henri d'Arles arrive chez moi et d'un ton grave, dramatique: Mon cher ami, je viens vous faire mes adieux, des adieux éternels.

— Allons, allons, fait Maupas, qu'y a-t-il? Que signifient ces mots si solennels?

— Il y a que je suis rendu à bout, que je m'en vas, que je pars. Je vais m'enfermer dans la trappe la plus sévère qui soit.

— Je comprends, mais à quoi bon?

— A quoi bon? Mais comprenez donc. Je ne puis vivre plus longtemps comme je fais maintenant. Chaque fois que je reviens d'une tournée de conférences, que je rentre au monastère, le portier me prie invariablement d'aller vider une poubelle de saletés ou un seau rempli d'ordures. Je comprends que cet homme a reçu ses instructions et qu'il me transmet les ordres donnés. L'on veut éloigner de moi les pensées d'orgueil et me faire pratiquer la vertu d'humilité. L'on attend évidemment que je me plaigne pour me répondre que je ne suis pas plus qu'un autre. Tenez, un jour, le

supérieur me fait demander. — Alors, c'est un succès ces conférences que vous avez données? Certes, c'est bien, mais ne croyez-vous pas que c'est gaspiller le talent que le bon Dieu vous a donné? Au lieu de ces fantaisies littéraires, plutôt profanes, que n'écrivez-vous pas une belle vie de la sainte Vierge? Ne serait-ce pas plus édifiant?

Henri d'Arles était une nature sensible, d'une grande délicatesse, un être raffiné épris d'art et de littérature. Ces dards qu'on lui enfonçait dans la chair lui causaient une cuisante douleur. Ces ennuis lui paraissaient intolérables. Un jour, Maupas exposa à Mgr Guertin le cas de son ami.

— Je vais arranger ça, lui assura l'évêque, tout-à-fait sympathique.

Alors, à quelques semaines de là, le père Beaudé avec le consentement de Sa Grandeur abandonnait l'habit du dominicain et devenait prêtre séculier. Mgr Guertin l'avait nommé vicaire du curé Doucet à Manchester. La vie maintenant lui était moins pénible, moins amère, mais son ministère absorbait tout son temps et ne lui laissait pas un moment de loisir pour travailler. A quelque temps de là, Mgr Guertin rencontra Maupas.

— Puis, votre ami Henri d'Arles se plait-il dans sa nouvelle position? demanda l'évêque.

— Mon Dieu, il ne se plaint pas, Monseigneur, répondit Maupas, mais il est tellement pris par ses occupations qu'il ne peut trouver le temps d'écrire.

L'évêque réfléchit un moment.

— Attendez, dit-il, je verrai à lui trouver quelque chose.

Peu après, Mgr Guertin le nommait chapelain à la Villa Augustina, un peu en dehors de la ville. C'était une maison où les soeurs du couvent de Manchester allaient se reposer pendant les vacances et qui était entretenue en bonne partie par quelques reli-

gieuses âgées. C'est là que Henri d'Arles a écrit la plupart de ses livres et a créé son oeuvre.

L'évêque de Manchester aimait les arts, appréciait le beau et encourageait volontiers les artistes. Il se chargea de payer les frais d'académie de Lucien Gosselin lorsque ce jeune homme alla étudier la sculpture à Paris. Gosselin avait du talent et il se distingua en obtenant le premier prix au concours d'académies pour élèves de sixième et de septième années chez Julian. Lors de son premier envoi au Salon de Paris, Gosselin obtint une mention honorable avec *L'Indécis*.

Maupas avait un jour invité Mgr Guertin, le curé Doucet et Henri d'Arles à un petit dîner à son chalet du lac Massabesic. Avant de manger, il leur fit visiter son atelier qui renfermait nombre de toiles. Comme il avait plusieurs études de nu, il avait pris la précaution de les recouvrir de draperies jetées comme au hasard, avant l'arrivée de ses visiteurs.

— Et qu'est-ce que ces choses là? interrogea Mgr Guertin en avisant ces panneaux recouverts d'étoffe.

— Ah! ce sont des nus, répondit Maupas un peu embarrassé.

L'évêque écarta les voiles, regarda les tableaux un moment.

— Y a-t-il quelque chose de plus beau que le nu? demanda-t-il. Malheureusement, nous ne pouvons pas le dire, ajouta-t-il, songeant vraisemblablement au scandale que pareille déclaration pourrait causer dans un milieu ignorant et puritain.

Mgr Guertin ne recevait personne et ne visitait personne ou du moins extrêmement rarement. Il vivait solitaire. Les curés irlandais de son diocèse ne portaient pas dans leur coeur cet évêque de race et de langue différentes de la leur. Lors de ses visites pastorales, ces gens l'accueillaient cependant avec des démonstrations d'amitié et de sympathie. Souriants, avec une feinte cordialité, ils lui serraient la main à la broyer à son arrivée chez eux et à son départ.

Comme résultat, l'évêque avait toujours la main droite meurtrie lorsqu'il retournait chez lui.

Les quatre années passées au lac Massabesic furent des années fécondes. L'artiste exécuta le buste de Mgr Guertin, des médaillons du gouverneur A. Pothier et de sa femme, de M. Bathom, directeur du *Providence Journal*, de Mlle Berthe de Massandre, etc. En plus, il môdela toute une série de groupes et de bas-reliefs d'une rare perfection qui attestent du talent d'un artiste admirablement doué. Parmi les principales de ces oeuvres, je citerai: *Salomé recevant la tête de saint Jean-Baptiste*, *La Mort de la Méduse*, *La Source*, *Désolation*, *Salamambo et Matho*, *Le Tourbillon*, *Jésus crucifié*, et un bas relief qui nous fait voir deux lutteurs aux prises qui est d'une beauté classique et qui rappelle l'art grec à sa meilleure période. Je mentionnerai encore *L'Eté*, allégorie représentant une femme nue au repos qui nous montre l'opulente splendeur et la riche plénitude de formes du corps féminin. C'est une oeuvre harmonieuse, d'une beauté voluptueuse et vraie.

Après un séjour de quatre ans dans le cadre enchanteur du lac Massabesic où il avait rencontré de si précieuses amitiés et où il avait travaillé dans la joie de la création artistique, Maupas s'en vint à Montréal où le sport de la lutte devenait fort populaire. Dès son arrivée, il remporta de glorieux succès. Au cours d'une saison, le russe Carl Busch, l'italien Perelli, le tyrolien von Delivuk et le français Maupas donnèrent les plus brillants et les plus intéressants matchs de lutte jamais vus ici. Par la suite, Maupas fut toujours en vedette et une forte attraction. Il s'était installé rue Mentana où, à ses heures de loisirs, il continuait de faire de la sculpture et des tableaux au pastel. J'ai admiré là des portraits très réussis et des études de fleurs d'une rare habilité. C'est là qu'il a modelé *Le Baiser*, groupe aux lignes harmonieuses formé de deux corps jeunes et beaux joignant leurs lèvres dans un grand élan qui nous montre

la force de l'instinct qui, depuis les premiers âges du monde, pousse irrésistiblement l'homme et la femme dans les bras l'un de l'autre. Je ne saurais oublier non plus le médaillon qui offre la séduisante et gracieuse image de Celle-là dont j'ai tracé le portrait dans mon livre *Quand chantait la Cigale*.

Entre temps, Maupas entraînait Jean-Baptiste Paradis pour le championnat du monde de lutte libre, catégorie des poids légers et il l'accompagna en Europe. Paradis décrocha le titre à Paris en 1913, en battant Harold Evelyn. Paradis fit sensation non seulement comme lutteur mais comme "statue ambulante", sa forme ayant été déclarée parfaite et faisant l'objet d'une étude spéciale du Dr Pagès dans la *Culture physique* de Paris.

De retour en Amérique, Maupas s'occupa de façon bénévole de la rééducation physique des grands blessés canadiens retour du front. La guerre finie, il ouvrit des cours de culture physique à la palestre du National et compta plus de 250 élèves en sept mois. Ses activités s'accrurent alors, car il institua d'autres cours de culture physique à l'arsenal de l'avenue des Pins et au Cercle Outremont. Malgré cela, il ne négligeait pas sa vocation artistique. Depuis son arrivée à Montréal, il avait exécuté toute une série de médaillons d'hommes et de femmes ainsi que des groupes grandement réussis. Une mésaventure dont il fut la victime lui fit toutefois renoncer à la sculpture. Alors qu'il se reposait dans les Laurentides, il reçut un message disant: "Venez immédiatement à Montréal pour affaire importante à votre avantage". Ainsi appelé, il quitte les belles montagnes du Nord et s'en vient à la ville. On l'informe alors qu'un groupe des amis du maire Médéric Martin avait décidé d'organiser une grande démonstration en son honneur et de lui présenter son buste en bronze. Le comité comptait sur Maupas pour ce portrait. Seulement, il fallait se hâter, car la date de la soirée n'était pas très éloignée. Les organisateurs étaient des millionnai-

res. L'on convint des conditions et l'artiste reçut un léger acompte pour son travail. Là dessus, Maupas renonça à la vacance qu'il s'était promise et se mit à l'oeuvre avec ardeur afin de livrer le buste à temps. Il y réussit. Plus de mille personnes assistèrent à la fête. Il y eut force discours et l'on présenta au héros de la manifestation le bronze exécuté par Maupas. Naturellement, ce dernier s'attendait à recevoir par la même occasion le prix de ses services. Il n'en fut pas question. Alors, il attendit, puis comme rien ne venait, il réclama son dû. Mais maintenant que le buste avait été présenté au maire Martin, personne ne voulait payer. Les organisateurs se le renvoyaient de l'un à l'autre. Aucun résultat. Un jour, Maupas téléphone à celui qui l'avait fait venir à la ville pour faire le travail. Mais l'autre se refusait, cherchait des prétextes pour se dérober. Croyant avoir trouvé un argument irréfutable, il lui dit: "Mais enfin, monsieur Maupas, vous admettez avec moi que ce n'est là qu'une dette d'honneur".

— Oui, et ce sont justement celles-là que les hommes d'honneur payent les premières, riposta Maupas d'un ton cinglant.

Mais ceux qui sont très riches, les millionnaires, n'aiment pas à payer. Se séparer de leur argent leur déchire le coeur. Fatigué d'attendre inutilement, Maupas décida de s'adresser aux cours de justice pour obtenir son dû. Mais il ne put prouver le bien-fondé de sa réclamation. Il y avait eu entente verbale, mais aucun contrat en bonne et due forme, aucun document signé par les intéressés. Maupas perdit sa cause et dut en outre payer environ \$600 de frais. Cela le dégoûta tellement de la sculpture qu'il y renonça.

En 1921-1922, Maupas dirigea le camp athlétique du lac Supérieur puis, en 1923, il ouvrit le Camp Maupas à Val Morin. Depuis, des milliers de sujets sont allés refaire là leurs forces usées, raffermir leur santé ébranlée. Chacun a retiré de son séjour à cet établissement de repos un bienfait inestimable. Des boxeurs, des

lutteurs, des joueurs de hockey ont voulu profiter de la science, de l'expérience et des conseils de Maupas pour s'entraîner. Quelques uns particulièrement doués ont été poussés jusqu'aux limites de la force humaine et au sommet du sport, tels Yvon Robert, Léo Lefebvre, etc., qui ont démontré que la vigueur corporelle peut très bien s'allier à la beauté plastique.

Parfois, causant de sculpture, Maupas déclare: *Si je ne modèle plus dans la glaise, avec la culture physique je fais des statues ambulantes. Je sculpte dans la chair et les muscles suivant en ceci le conseil du poète Jean Richepin:*

Sculpte toi-même ton corps et l'érige en statue

ou la formule plus exacte du Dr Pagès: *Ne cesse pas de modeler ta statue.*

Maupas déclare avec enthousiasme que les Laurentides sont la plus belle région qu'il a vue sur le globe et il estime que, dans les montagnes du Nord, Val Morin est le plus merveilleux endroit qui soit. Il s'y trouve infiniment heureux. Là, il est son maître, libre, indépendant. Toujours, il suit le précepte du poète latin Horace dans son *Carpe diem*. Il goûte le charme de chaque heure du jour et de la saison. La beauté sans cesse changeante de la nature le tient dans un perpétuel enchantement. Grâce à ses habitudes de tempérance et de modération, et à ses exercices physiques quotidiens, il reste jeune en dépit des années et se maintient en parfaite santé. Il aime la vie et il en goûte toute la saveur. Des millionnaires pouvant se payer tous leurs caprices, toutes leurs fantaisies, ne tirent pas de l'existence le quart des satisfactions et du contentement que Maupas en a obtenu.

* * *

Le désir du gain n'est pas le mobile des actions de Maupas; son but, sa joie, la mission qu'il s'est donnée, c'est de rendre la santé et la vigueur à des êtres affaiblis, épuisés. A notre époque d'exploitation à outrance, son désintéressement de la question argent est quelque chose de très rare.

Chaque été, la jeunesse afflue chez lui pour y passer ses vacances: employés de bureaux, demoiselles de magasins, sténographes, etc. Chacun va là pour prendre un peu de repos, pour réparer ses forces chancelantes. Tous reçoivent un cordial accueil et tous sont l'objet d'une attention particulière. Le premier jour de son arrivée, chaque sujet est pesé et Maupas prend ses principales mensurations. Il possède une fiche pour chacun. Son but est de se rendre compte des progrès accomplis pendant le séjour à Val Morin.

Maupas a institué un programme de façon à ce que chacun bénéficie au maximum des jours qu'il doit passer chez lui. Au matin, la cloche sonne pour le lever. La journée commence par une série d'exercices de culture physique en costume de gymnaste. Vient ensuite le déjeuner, un abondant, substantiel et savoureux déjeuner. Maupas donne l'exemple. Il faut voir avec quel appétit, il mange un bol de céréales, huit ou neuf petites crêpes ou galettes arrosées de sirop, un oeuf frit avec du bacon et une tasse de café. Après un quart d'heure de repos, l'on part en groupe, Maupas en tête, pour une excursion en montagne. L'on marche, l'on monte, l'on grimpe, l'on escalade et, au bout d'une heure, l'on arrive au sommet. Là, chacun s'étend sur le sol et se chauffe au soleil. L'on entend quelques bribes de conversation, mais en général, chacun se repose en silence ou dort un moment après cette ascension qui s'avère parfois dure ou un peu fatigante pour les nouveaux arrivants. Après une bonne sieste, l'on prend, en se retenant aux branches, en enjambant des pierres ou des troncs d'arbres, le chemin du retour. Maupas raconte quelque histoire ou quelque anecdote amusante ou il

entonne une chanson populaire dont le groupe reprend le refrain en chœur. Un bel entrain règne. Chacun est heureux de voir poindre la bâtisse du camp où un abondant et réconfortant dîner attend les excursionnistes. L'on ressent une bonne fatigue et l'on se met à table, heureux, avec un furieux appétit. L'après-midi, l'on prend un repos bien mérité et vers quatre heures, l'on se baigne dans les eaux limpides du lac, après quoi, l'on se chauffe au soleil. Un bout de toilette puis c'est le souper. L'on danse ensuite aux accords des disques d'un vieux gramophone. Maupas est infatigable et il est tour à tour le partenaire de toutes ses visiteuses. La journée a été bien remplie et chacun prend une bonne nuit de sommeil.

Le lendemain et les jours suivants, pendant une semaine, l'on fera l'ascension d'une autre montagne afin de varier la promenade.

Les murs de la salle à manger, de la salle de danse et de la salle d'attente ou bureau, sont ornés de paysages peints par Maupas et de médaillons et de bas-reliefs exécutés alors qu'il se livrait à la sculpture. Ce sont des oeuvres que l'on regarde avec plaisir et qu'on ne peut faire autrement qu'admirer. Le bas-relief représentant deux lutteurs aux prises est une pièce de musée, l'un des meilleurs morceaux sculptés par Maupas.

Il y a aussi des étagères renfermant des livres qui dénotent un remarquable éclectisme. Ainsi, l'on n'a pas à redouter les jours de pluie. C'est là que j'ai lu *L'Homme, cet inconnu* du Dr Alexis Carrel. *Le Livre de San Michele* du Dr Axel Munthe et *Le Collège sur la colline* par Henri d'Arles.

Chaque matin, Maupas prend les mensurations de quelques uns de ses sujets et généralement, au bout de quinze jours, au moment du départ, il a obtenu des résultats absolument surprenants. Les muscles se sont développés, la poitrine s'est élargie; chez les visiteurs un peu âgés, le ventre a diminué, les épaules penchées se sont redressées et le poids a considérablement augmenté. "C'est

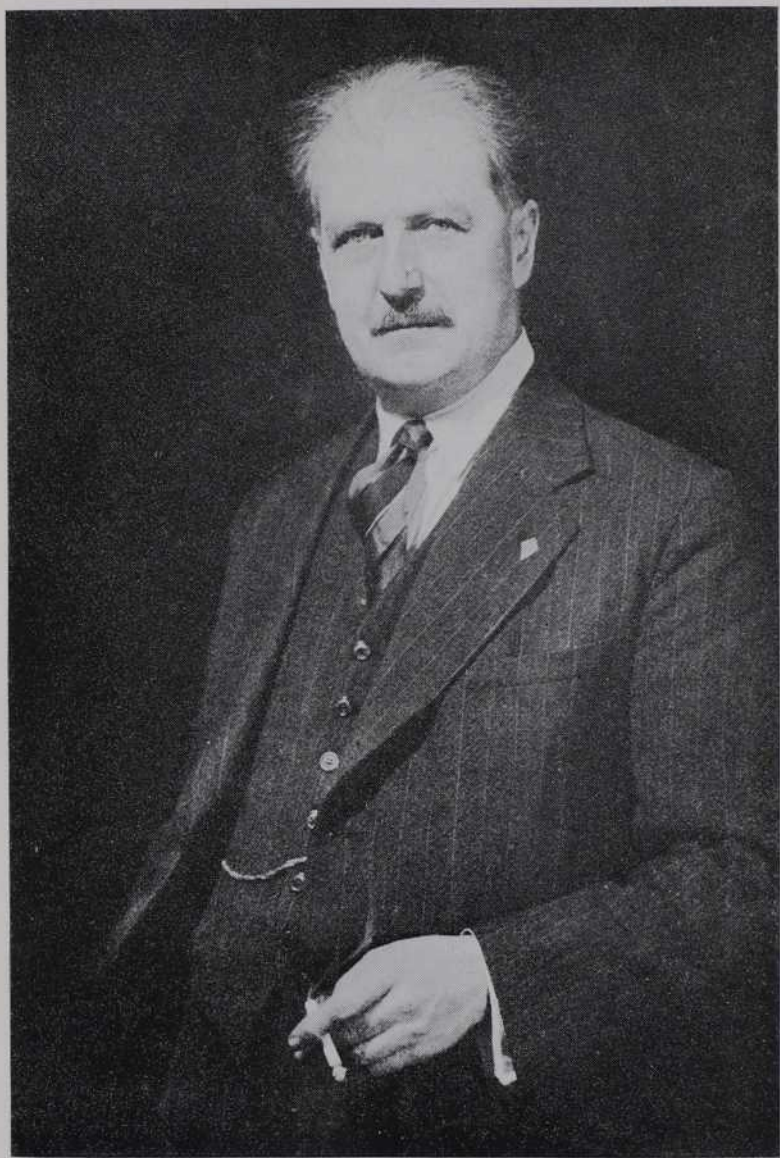
bien malheureux que les vacances durent si peu longtemps", soupiraient avec regret visiteurs et visiteuses en prenant leur valise pour se rendre à la gare. — "C'est toujours ça de pris, déclare Maupas. Et tâchez de conserver le plus longtemps possible les forces que vous avez gagnées ici."

Mais les activités au Camp Maupas ne se bornent pas à l'été. Lors des premiers gels, des pensionnaires moins nombreux, des êtres épris des splendeurs de la nature vont admirer à Val Morin la grande féerie de l'automne canadien dans les montagnes du Nord. Pendant des années, j'ai passé au commencement d'octobre des journées inoubliables à me promener avec Maupas dans les bois au feuillage de pourpre et d'or, à suivre des routes enchanteresses, à goûter le grand silence de la solitude ou à entendre le bruit lointain d'une cascade. Ce sont là des jours qui comptent dans la vie.

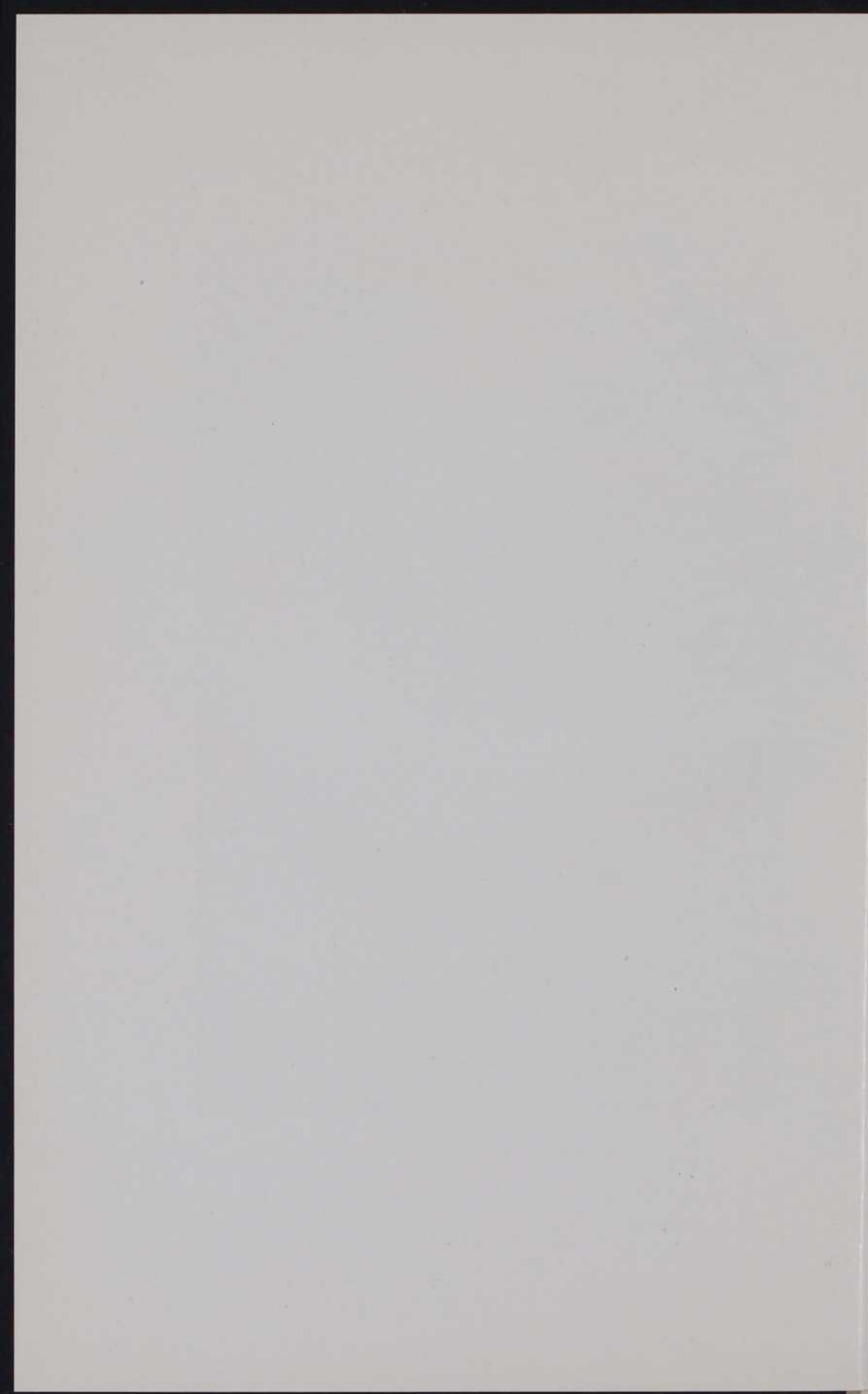
L'hiver, ce sont les fervents du ski qui grimpent les sentiers tracés par Maupas sur le flanc des montagnes couvertes d'une neige éblouissante et descendent les pentes abruptes avec une volupté que connaissent seuls ceux qui pratiquent ce sport si passionnant.

Pour Maupas, chaque jour, chaque heure apporte une nouvelle joie.

C'est un homme heureux.



ALONZO CINQ-MARS, POETE ET SCULPTEUR.



ALONZO CINQ-MARS

Il y a des vies qui s'achèvent en beauté.

Il y a des êtres favorisés du sort dont les dernières années s'écoulent dans la paix, le confort, une modeste aisance, dans un cadre enchanteur, dans des occupations artistiques et manuelles qui entretiennent un heureux équilibre des facultés du corps et de l'esprit. C'est au poète-sculpteur Alonzo Cinq-Mars que je songe en écrivant ses lignes. Ancien journaliste et employé civil à sa retraite depuis quelques années, cet heureux homme vit les jours, non pas de la vieillesse qui est encore loin, mais d'un automne qui se prolonge, en se livrant à sa vocation de sculpteur, pour laquelle il était né et il a exécuté une oeuvre considérable et fort estimable. En plus, il a appris le métier du vigneron et, du raisin et des pommes de son jardin, il fait le vin et le cidre qu'il boit avec ses amis.

Il y avait plus de vingt ans que je n'avais pas revu cet ancien camarade lorsqu'un heureux hasard me conduisit à sa calme et paisible retraite à Longueuil. Je le retrouvai encore jeune et bien portant dans une vaste et agréable demeure construite juste en face du fleuve et précédée d'un grand jardin renfermant des fleurs, des lilas, des chèvrefeuilles, des acacias et des vignes sauvages. La maison est entourée d'une large véranda de laquelle l'on a une vue parfaite de l'admirable panorama qui s'étend devant nous. A l'intérieur du logis, la salle à manger et le vivoir non séparés l'un de l'autre, forment une immense pièce de toute la largeur de la demeure, pièce éclairée de trois côtés par sept ou huit fenêtres. Lorsque nous arrivons une bûche de merisier flambe dans l'âtre et sa flamme blonde et joyeuse donne une sensation de confort et d'intimité qui se communique à chacun. L'ameublement se compose de vieilles chaises, de vieux fauteuils et d'un vieux divan de style que le maître de

céans a achetés d'occasion alors qu'ils étaient à moitié démolis. Il les a fait réparer par un expert du métier qui les a remis à neuf. Maintenant, ils semblent avoir été de tout temps dans cette maison et ils lui donnent un grand air. Aux murs, sont accrochées de vieilles toiles qui s'harmonisent très bien avec le noble mobilier.

Ici et là, je remarque de petits meubles, des articles en bois sculpté, plateau pour servir le vin, cadres de tableaux, etc., et j'apprends qu'en plus de modeler la glaise, Alonzo Cinq-Mars fait aussi en se délassant de la sculpture sur bois. "Je m'amuse à ce jeu", déclare-t-il modestement.

Rangés sur une étagère sont une douzaine de volumes habillés de reliures de luxe. Ce sont les poètes préférés de l'artiste et quelques livres écrits par des amis.

Après avoir fait déguster à ses visiteurs un vin fort agréable et un cidre mousseux sortant de sa cave, qui remplit de bien-être, le poète-sculpteur nous conduit dans son cabinet de travail. Aux murs est accrochée toute une série de médaillons en bronze, oeuvres du maître. Il y a le coin des poètes, celui des écrivains et celui des musiciens. Tous nos meilleurs artistes ont là leur portrait. Parmi les noms je cite;

Poètes: Emile Nelligan, Charles Gill, Louis Fréchette, Octave Crémazie, Albert Lozeau, Nérée Beauchemin, Pamphile LeMay, etc.

Prosateurs: F. X. Garneau, Benjamin Sulte, Etienne Parent, Arthur Buies, Philippe Aubert de Gaspé, le juge A. B. Routhier, etc.

Musiciens: Calixa Lavallée, Ernest Lavigne, Ernest Gagnon, Gustave Gagnon, Joseph Vézina, Madame Albani, etc.

Peintre: Arthur Plamondon.

Il y a au moins vingt-cinq ans qu'Alonzo Cinq-Mars a commencé à modeler le profil et l'image de ces artistes. Profitant de ses vacances, de ses loisirs, il a lentement et avec joie créé cette collection de bronzes qui conserveront pour la postérité les traits de ces

hommes qui, par la plume ou par l'harmonie des sons, ont tenté d'exprimer l'idéal de beauté qui était en eux. Le sculpteur a patiemment étudié la physionomie de chacun de ces poètes, de ces écrivains et de ces musiciens et il a tracé d'eux une effigie qui est une oeuvre d'une remarquable perfection artistique. Plusieurs de ces médaillons, ceux d'Emile Nelligan, de Charles Gill, etc., ont figuré au Salon du printemps de l'Art Association et les critiques en ont fait des éloges mérités. Le sculpteur ajoute constamment à cette collection et c'est un jour heureux pour lui que celui où il accroche une nouvelle figure au groupe de celles qu'il a déjà modelées. Ce cabinet de travail est en réalité un petit musée d'un intérêt remarquable. Dans le fond de la pièce est la bibliothèque de l'artiste dans laquelle j'aperçois les oeuvres du poète latin Horace, deux beaux vieux volumes dans une ancienne reliure. Avec émotion, je les prends dans ma main. L'un des volumes semble s'ouvrir de lui-même. Je lis, c'est l'ode *Carpe diem*. Alors, je comprends l'homme qui est devant moi, je comprends celui qui a choisi cette enchantresse maison pour sa demeure, pour y vivre sa vie. Je comprends cet artiste qui s'applique à créer de la beauté et qui, à l'automne fait lui-même le vin et le cidre qu'il nous offrait si généreusement il y a quelques minutes et que nous avons dégusté en songeant à la beauté de l'amitié, de l'art et de la vie.

Pour lui, chaque jour est un poème merveilleux et il s'efforce de goûter le charme de chaque heure.

Alors qu'il était journaliste, Alonzo Cinq-Mars s'affirmait plutôt comme poète et, sous le pseudonyme de Zo Marsal, faisait paraître dans différentes feuilles des sonnets qui proclamaient hautement son talent. Par la suite, il présenta sous son véritable nom un recueil de ses oeuvres.

* * *

De l'Aube au midi publié à Québec en 1924 est un volume de poésie aimable, charmante, qui a sa source dans une âme sensible et aimante. Les strophes semblent avoir jailli spontanément du coeur du poète. Elles disent les tendresses du jeune homme, les souvenirs d'enfance, elles chantent les précieuses et reconfortantes amitiés, l'ardente admiration pour les braves et les héros, le culte de la patrie et toutes ces douces impressions qui ont laissé leur empreinte dans l'esprit.

La poésie d'Alonzo Cinq Mars est d'une souriante fantaisie, d'un tour heureux et elle se lit avec un vif plaisir. Parmi les pièces que je préfère, je citerai *Pierre Loti*, *Retour de l'absente*, *La Revanche des arbres*, *Les Quatre saisons*, *Vers Jadis* qui débute ainsi:

*Si tu veux, ô mon rêve, allons un peu revivre
mon enfance lointaine et mes anciens émois;
retournons au bon temps des jours d'autrefois
et que du cher passé mon coeur blasé s'enivre.*

Je mentionnerai particulièrement *Illusion* que l'auteur avait eu l'amabilité de me dédier et qui est peut-être le joyau du volume. Qu'on savoure ces vingt vers:

*J'aimais une belle princesse
que je gardais dans un palais.
J'ai perdu palais et maîtresse
que je ne verrai plus jamais.*

*Depuis ce temps, dans ma détresse,
Je me souviens des jours heureux
où, dans un palais merveilleux,
j'aimais une belle princesse.*

*L'enchanteresse que j'aimais
m'a déserté comme une gueuse;
c'était l'Illusion trompeuse
que je gardais dans un palais.*

*Et je ne sens plus la caresse
de sa douce main sur mon front,
et je subis un double affront:
j'ai perdu palais et maîtresse.*

*Car ce palais que j'habitais
avec ma maîtresse envolée,
c'était ma jeunesse en allée
que je ne verrai plus jamais.*

En 1920, le poète avait publié, hors commerce, une plaquette en vers intitulée *Mise au point*. Depuis longtemps, il garde dans ses cahiers des pages en prose, récits du pays de Gaspé auxquels il a donné le titre de *Gaspésiennes*. Peut-être se décidera-t-il un jour à terminer ce travail.

* * *

Avant d'être traducteur à Ottawa, le poète-sculpteur avait été pendant des années journaliste à *La Presse*. Cela me rappelle une lointaine soirée qui m'a laissé un agréable souvenir. Alonzo Cinq-Mars et deux confrères qui occupaient un appartement de garçons avaient invité quelques copains à un souper. Un succulent menu avait été préparé pour la circonstance par les journalistes improvisés cuisiniers. Je me rappelle qu'après l'apéritif in forma pauperis,

nous mangeâmes un consommé *Virginie Gobeil* (1), puis des *cervelles de veau crissées à la Côté*, de la *saucisse défroquée* (2), des *pommes de terre à la "Mosaïque"*, des *cornichons en journalisme*, des *pommes de bois*, etc. La carte du menu était pimentée d'apostrophes et de jurons empruntés au pittoresque et peu académique vocabulaire du chef de nouvelles de l'époque. Je regrette fort d'avoir égaré ce parchemin qui me rappelait un joyeux souper.

Ah! qu'il est loin le temps où j'ai mangé du potage à la *Virginie Gobeil* en compagnie d'Alonzo Cinq-Mars et de ses camarades. Maintenant, lorsque je revois le poète, c'est le vin et le cidre de sa cave qu'il me fait déguster.

* * *

J'imagine une claire matinée de fin d'avril. Après son déjeuner, l'artiste a pétri de la glaise et, dans une fièvre de travail, il a modelé l'effigie d'un poète dont il admire l'inspiration et la perfection de ses vers. Avec un rare bonheur il a rendu les traits amaigris, la figure d'ascète de celui qui signe Lucien Rainier. Il a su exprimer la flamme intérieure qui, par moments, illumine cette physionomie. Le sculpteur repousse l'argile qu'il avait pétrie et contemple son oeuvre. Oui, c'est bien là l'image austère du prêtre-poète. Satisfait, le sculpteur se lave les mains et s'en va s'asseoir sur la véranda, en face du fleuve. C'est le printemps. Le ciel est bleu et le soleil radieux. Des oiseaux chantent dans les branches et célèbrent le retour des beaux jours. Devant la "galerie", l'on voit les bourgeons des lilas qui commencent déjà à s'ouvrir et les narcisses odorants à la fleur en forme d'étoile avec six pétales blancs réjouissent la vue. Les gros frênes centenaires tardent à donner des signes de l'univer-

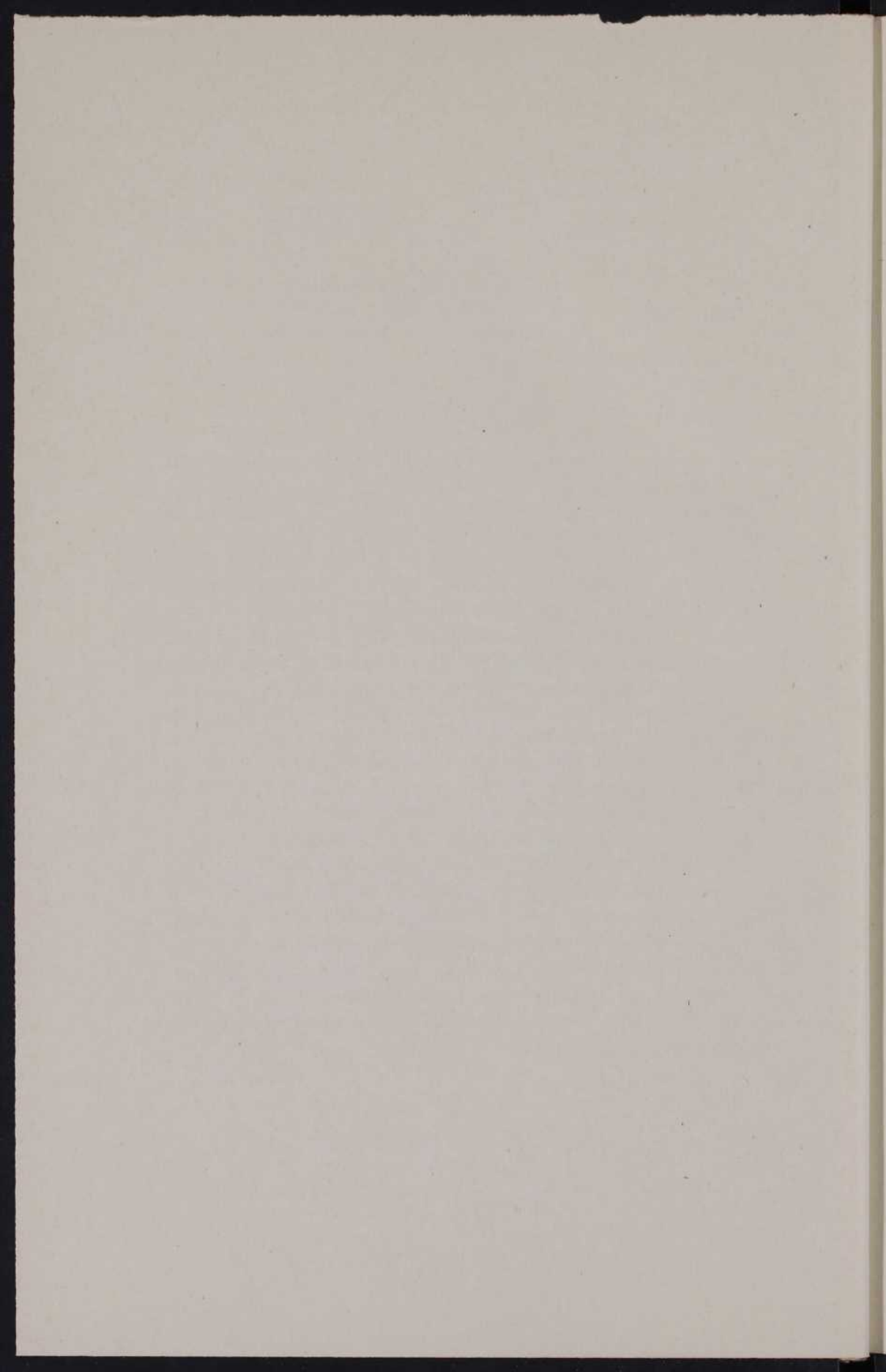
1. Allusion à une soupe pratiquement à l'eau claire servie aux patients dans un certain sanatorium.

2. Allusion à l'un des hôtes qui avait porté la soutane pendant quelque temps avant de devenir journaliste.

selle résurrection de la nature; ils sont paresseux et les corneilles vont s'abattre en croassant sur leurs rameaux, mais eux aussi, bientôt reverdiront. Aux innombrables tiges grises des chèvrefeuilles apparaissent de minuscules points verts qui, dans quelques jours, deviendront des feuilles. L'on prévoit que les rosiers et les pivoines seront à l'été la gloire de ce jardin. Les sarments des vignes sauvages sont encore noirs; on les croirait secs, morts, mais eux aussi reverdiront bientôt et ils produiront d'abondantes grappes bleu foncé dont le poète-vigneron fera un vin généreux.

Sur le fleuve des navires sont en partance. Ils descendent la grande rivière, s'en vont vers la mer, allant à des destinations inconnues; de rapides avions sillonnent en vrombissant l'infini du ciel bleu, l'on entend le cri déchirant des trains qui partent. Partout ce sont des départs, des départs pour d'autres endroits, d'autres pays où la vie nous appelle, mais le poète-sculpteur, confortablement assis sur sa véranda les contemple sans envie et sans regrets. Lui, il a son foyer, sa maison, son jardin, ses livres, son travail d'artiste, sa fidèle et charmante compagne, ses fils empressés près de lui, son petit fils dont le sourire le comble de joie et de bonheur. Lui, il ne désire pas s'en aller. Il est attaché au rivage. Comme dit le poète, pour lui, les heures coulent dans un sablier d'or. Il se lève, va dans son cabinet de travail, prend sur la table les *Odes* d'Horace. D'un pas souple et léger, il revient à sa chaise devant le fleuve, il s'assied et, à mi-voix, relit pour la deux-centième fois le *Carpe diem* du poète latin. Il referme le vieux volume qu'il a tant de fois tenu dans ses mains. Puis, tout en regardant le paysage, doucement, il rêve. Il lui semble respirer le parfum des lilas qui dans quelques semaines seront en fleurs, il goûte la tiédeur de l'air, en imagination, il groupe les chères figures des siens...

Devant le grand fleuve, dans sa retraite enchantée, une vie d'artiste s'achève en beauté.



MARC-AURELE FORTIN

Lentement, patiemment, grâce à sa persévérance, à son travail opiniâtre et à son vigoureux talent, Marc-Aurèle Fortin s'est placé au premier rang des peintres canadiens. Il s'est élevé graduellement, il s'est constamment perfectionné avec les années, il a affirmé davantage ses précieuses qualités d'artiste, il a imposé sa robuste originalité et il est devenu un maître incontesté de la peinture en ce pays.

Il figura pour la première fois au Salon du printemps de l'Art Association en 1898 ou 1899 alors qu'il exposa deux petites toiles, deux paysages des plaines de l'Ouest où il avait passé quelque temps chez un de ses frères. Bien qu'elles fussent très passables, ces études étaient loin de laisser prévoir quel grand artiste leur auteur deviendrait plus tard. Depuis ce temps, c'est-à-dire depuis quarante-cinq ans au moins, Fortin n'a cessé de peindre et de progresser. S'il fait un beau tableau, il veut en faire un autre encore plus beau. Constamment, il est à la recherche d'un nouveau procédé, d'une nouvelle technique afin de s'améliorer. Il n'est pas de cette catégorie de peintres qui, ayant acquis le métier, ayant trouvé une recette, satisfaits de leur art, se répètent ensuite inlassablement jusqu'à leur mort. Au contraire, désireux de toujours faire mieux, de se surpasser, Fortin avec une admirable conscience d'artiste, tente chaque jour de nouvelles expériences. Il ne veut pas rester dans la stagnation. "A l'heure actuelle", dit-il, "les artistes sont paresseux. Ils sont comme l'eau dans la rigole ou le fossé qui suit son cours". Et cela lui répugne.

Tout en cherchant la saine originalité, l'originalité de bon aloi, il ne veut pas opérer de révolution dans la peinture. Il veut l'effort honnête et sincère. "Aujourd'hui," déclare-t-il, "trop d'artistes se

proclament partisans du progrès, mais ce qu'ils entendent par progrès, c'est niveler et gâter l'art. On parle beaucoup de l'art moderne, mais si l'on suit les apôtres de cet art, l'on entre dans l'anarchie, la cacophonie, le chaos. Il faut retourner aux vieux maîtres: Michel Ange, Rubens, Rembrand. Avec eux, l'on est certain de ne pas se tromper."

Fortin a voué sa vie à la peinture. C'est chez lui une impérieuse vocation. Il est absorbé tout entier par son art. Il aime la peinture, uniquement la peinture. Tout le reste lui est étranger. Les livres, la musique, la sculpture ne l'intéressent guère. Il ne cherche pas à se faire des amis et il s'efforce d'oublier sa famille. Le vêtement, la nourriture le laissent indifférent. Il affecte de toujours porter de vieux habits, de vieux chapeaux. Et il mange la peu délectable cuisine des restaurants. A la campagne, lorsqu'il va au paysage, il lui arrive de faire son souper d'une tranche de pain et d'une tomate, ou d'une orange et de deux tiges de rhubarbe. Il est la frugalité même. C'est un homme simple, de goûts simples, mais c'est un artiste, un grand artiste. Toutes ses ferveurs, tous ses enthousiasmes, il les reporte sur la peinture.

Fortin a créé une oeuvre considérable, importante, originale, sincère qui s'impose à l'admiration de tous les esprits dont le goût n'a pas été faussé, détraqué par la peinture fantaisiste qu'on tente de nous imposer aujourd'hui. Depuis qu'il manie les pinceaux et qu'il mélange les couleurs, Fortin s'est appliqué à traduire fidèlement la nature, à rendre la magie de son coloris, à exprimer l'émotion qu'il ressent en la contemplant.

Fortin est le peintre des grands ormes verts, branchus, feuillus, majestueux, qui ombragent nos routes, nos rues, nos champs, nos pâturages, des ormes robustes, puissants, élevés, dont les innombrables rameaux s'étendent au dessus de quelque vieille maison au bord de la route qui passe à côté et qui s'éloigne à travers les terres com-

me une tranquille rivière. Le peintre a vu la majesté de ces grands arbres, leur forme harmonieuse, décorative, et il s'est efforcé de les faire revivre sur ses toiles. Il y a certes admirablement réussi. Je ne voudrais pas laisser croire que Fortin a pris les ormes comme sujet principal de tous ses tableaux. Il n'est pas de ces artistes qui, pendant vingt ans et plus représentent toujours le même sujet avec quelques légères variantes de détail. Certes, Fortin estime que la nature offre assez de variété pour ne pas se borner à répéter sans cesse le même thème. Mais lorsque monté sur sa bicyclette, coiffé d'une vieille casquette, et enveloppé d'un imperméable qui a vu bien des saisons, il traverse une campagne ou un village et qu'il aperçoit un orme imposant qui domine le clocher de l'église ou dont les rameaux s'étendent au dessus du toit d'une vieille maison un peu délabrée, qui remonte à cent-cinquante ans, il ne manque pas l'occasion de broser un tableau qui aura du coloris, du caractère et qui sera une image fidèle de ce coin de terre. D'ordinaire, pour compléter son paysage, Fortin nous montre une charretée de foin passant sous la voûte formée par les branches de l'orme ou encore, il nous fait voir un ou deux ouvriers s'en allant la faux ou une fourche sur l'épaule. L'une des toiles de cette catégorie que j'admire immensément est un grand orme à l'automne, un orme dénudé, dépouillé de ses feuilles et dont les innombrables rameaux noirs s'étendent sur la campagne et dominent une antique maison en pierre. Le ciel bleu est tout parsemé de nuages blancs, légers, floconneux, sur lesquels se détachent les branches de l'arbre géant. C'est là une toile de maître, digne de figurer dans un musée.

Fortin est un paysagiste, mais il n'est pas que cela. A une certaine époque de sa carrière, il s'est appliqué à nous donner une image, une impression de la ville, de la grande fourmillière humaine et il a peint cette toile magistrale intitulée *Hochelaga*, énorme agglomération d'habitations et d'usines aux approches du pont Jacques

Cartier, qui ouvrent de tous côtés leurs innombrables fenêtres. C'est là une vision puissante et admirable de la cité populeuse, de la cité des travailleurs où des familles entières logent dans quelques étroites pièces et où elles vivent leur humble et pauvre vie. L'on comprend que ce tableau a nécessité un travail énorme. L'artiste a fait peut-être cent-cinquante aquarelles des lieux et il s'en est ensuite servi comme documents. Une peinture comme celle-ci classe un homme.

Vers la même époque, Fortin a brossé une autre toile dans le même genre, un coin de Saint-Henri. Il a peint des amas de maisons anonymes percées d'ouvertures qui donnent sur des chambres où habitent des hommes, où s'écoule leur vie de travail, de peine et de misère. Cependant, de cet entassement de sordides demeures, l'artiste a fait une oeuvre de beauté, il a fait un tableau qui est comme le poème de la vie du peuple.

Pendant des années, Fortin a peint les paysages de Sainte-Rose, où il a longtemps vécu et des environs, mais il déplore la stupide et inutile démolition des vieilles maisons pittoresques qui donnent tant d'intérêt à nos villages de campagne. Il a vu assassiner des ormes centenaires sous le fallacieux prétexte qu'ils devaient disparaître pour assurer la sécurité des automobilistes qui fréquentent nos routes, alors que ces arbres d'une beauté souveraine étaient pleins de vie, de sève et de force.

"Les populations rurales n'ont," dit-il, "aucun goût artistique, elles sont d'une ignorance crasse et ne comprennent pas que ce qui fait le charme d'un village, ce qui lui donne son caractère qui attire les visiteurs, ce sont ces antiques demeures construites par les ancêtres. Alors, au lieu de les conserver pieusement, de les garder telles qu'elles sont, on s'efforce de les rajeunir, de leur donner une apparence moderne; on revêt ces nobles résidences d'une laide tôle

ou d'une imitation de brique. On ne peut imaginer pareille horreur."

L'artiste a cherché à épargner à quelques belles vieilles maisons le triste destin de se faire camoufler au goût d'aujourd'hui, il a plaidé auprès des propriétaires, mais il s'est buté à une grossière ignorance et une aveugle obstination. De même, il a tenté de sauver d'une mort prématurée quelques beaux arbres qui étaient un ornement pour la région, mais là encore, il s'est heurté à une stupidité et à une incompréhension absolue.

En 1941, Fortin alla passer la belle saison dans la Gaspésie. Ce pays fut pour lui une fulgurante révélation. Pour le peintre, c'était une région merveilleuse, bien propre à l'inspirer. Tout l'été, il travailla là avec ardeur dans la joie de reproduire toute cette beauté qui enchantait ses yeux et ravissait son âme d'artiste. Il rapporta de là toute une série d'admirables tableaux entr'autres, une grandiose scène d'automne qui est un pur chef-d'oeuvre, une montagne ensoleillée, toute resplendissante des feuillages d'octobre avec au bas, quelques maisons jaunes.

L'artiste retourna là l'été suivant et, en plus de nombreux paysages, exécuta plusieurs peintures montrant les barques de pêcheurs sur la mer ou sur la grève. L'enthousiasme du peintre pour l'admirable nature de la Gaspésie fut toutefois amoindri par l'ignorance et l'imbécillité des habitants et des gendarmes qui, le voyant peindre ou dessiner un coin de nature, le prenaient immanquablement pour un espion. Fortin revint ici plutôt écoeuré de ces gens.

En 1943, Fortin passa les mois d'été à Filion Station, petite place des Laurentides qu'il proclame être un endroit merveilleux. Il a brossé là une quarantaine de toiles qui sont parmi les meilleures qu'il a produites et qui attestent que l'artiste a réellement trouvé là un champ propice à donner toute la mesure de son riche talent.

Dans la plus grande partie de ses oeuvres, Fortin s'est attaché à rendre les aspects de la nature à l'été ou à l'automne, mais il a aussi peint nombre de scènes d'hiver. J'ai un jour acheté un petit tableau représentant quelques vieilles maisons en bois de la rue des Carrières, maisons aux portes vertes et rouges, au toit couvert de neige et plus qu'à moitié ensevelies elles-mêmes par la glace et le givre. Tout cela illuminé par un brillant soleil. Cette petite toile de Fortin est un pur joyau et l'une des meilleures choses de ma modeste collection.

En une autre occasion j'ai fait l'acquisition d'une petite aquarelle que je considère comme l'une des plus belles choses que Fortin a produites. C'est un paysage d'automne représentant un arbre énorme au feuillage d'or. A travers l'éclatante frondaison, l'on aperçoit comme des gouttes d'azur. Un pur joyau que j'ai donné à mon fils. Une pièce de musée.

En plus d'exceller dans la peinture et l'aquarelle, Fortin s'est aussi essayé dans l'eau-forte. Il a exécuté dans ce genre nombre de planches représentant des scènes du port de Montréal. L'artiste a su rendre le caractère et la physionomie des navires, des entrepôts et de cette multitude de fils télégraphiques qui sont les voix du commerce et de l'industrie. Les eaux-fortes de Fortin représentent une partie fort intéressante de son oeuvre.

Un samedi après-midi, l'artiste désirant faire tirer quelques épreuves de ses planches gravées s'en fut chez un ami qui possédait une presse et qui lui aurait volontiers rendu ce service. Toutefois, l'ami n'était pas à son atelier et Fortin désappointé et ne sachant trop que faire de son après-midi entra dans un cinéma et assista à la représentation. Malheureusement, il oublia en sortant de prendre sur la banquette voisine de la sienne les planches de treize eaux-fortes qu'il avait déposées là en entrant. Inutile de dire qu'il ne les

a jamais retrouvées. Ces précieuses planches ont probablement été vendues par la suite pour quelques sous comme ferraille.

Les connaissances de Fortin déclarent qu'il est un incorrigible bohème. Dans tous les cas, il est tout le contraire d'un bourgeois. Artiste de très grand talent, peintre renommé, il n'a absolument rien de l'homme d'affaires et ses admirables toiles s'empileraient dans des caves, dans des hangars, s'il n'avait eu dans ces dernières années la bonne fortune de rencontrer un marchand de tableaux. Louis-A. Lange, directeur de L'Art français, qui s'est intéressé à lui, qui s'efforce de le faire connaître des amateurs d'art et des collectionneurs, qui tient constamment ses toiles en évidence dans son établissement. Cette collaboration du marchand assure au peintre un revenu appréciable.

* * *

Voici maintenant un croquis de l'artiste tel que je l'ai souvent vu: L'on carillonne à ma porte comme si quelqu'un venait m'avertir que le feu est à la maison. C'est le peintre Marc-Aurèle Fortin. Il entre avec son vieux chapeau vert, son vieux pardessus aux boutons usés, agrandies, évasées et un vieux foulard rouge dont un bout pointe en avant. Il enlève sa coiffure et il apparaît avec sa tête hirsute, ses sourcils broussailleux, des touffes de poils dans les oreilles et une barbe drue et blanche de deux jours. Sous cette fruste apparence se cache un grand artiste.

Il parle de la guerre, des prédictions de Nostradamus et de sainte Odile auxquelles il croit fermement, de Blaise Pascal, sa grande admiration, et du don de Dieu, du don qu'il accorde à celui-ci ou à celui-là, sans égard à leur mérite ou à leur démerite, un don auquel vous n'avez aucun droit, mais qui vous est départi comme un cadeau, comme un lot que vous gagnez à la loterie ou un rouleau

de billets de banque que vous ramassez dans la rue. Ah! il a une bien déconcertante conversation cet artiste.

Au cours de l'entretien, si je mentionne le nom d'un peintre de son époque, de sa génération, il demande: Mais qu'est-ce qu'il est devenu?

— Il y a quinze ans qu'il est mort!

Il est tout étonné.

Fils du juge Fortin, Marc-Aurèle a été élevé à Sainte-Rose et a reçu son instruction au collège Saint-Laurent. Il est parti à seize ans de la maison paternelle et a toujours gagné sa vie depuis. Jamais il n'a gaspillé les dons que la nature lui a départis et il a créé une oeuvre dont il peut être fier. Quelques uns des ses tableaux ont figuré à la Tate Gallery à Londres lors de l'exposition intitulée *A Century of Canadian art*. Il a aussi été représenté à l'exposition d'aquarelles par des artistes canadiens à Gloucester. Et à l'exposition mondiale de New York en 1939, exposition qui réunit les oeuvres d'artistes de soixante-dix-neuf pays, Fortin était en évidence avec deux toiles qui furent remarquées par le public et les connaisseurs.

Depuis des années, Fortin songe à publier un livre intitulé *Trois contes tristes*.

Il raconte en outre qu'il travaille au scénario d'un film dans le genre de ceux de Walt Disney. Il a écrit à Hollywood à ce sujet, mais on lui a dit que la réalisation de cette production coûterait entre \$300,000 à \$400,000!!! Le drame en question hante depuis des années l'imagination de Fortin. Il voulait tout d'abord en faire une pièce de théâtre, puis avec l'arrivée du film sonore, il se tourna dans cette direction. Le sujet intitulé *Viens-t'-en, Joseph!* était tiré d'une de ses compositions littéraires qui avait été classée première sur quarante-cinq essais alors qu'il était au collège Saint-Laurent. Et

les faits étaient empruntés à un drame de la vie réelle qui s'était produit à cette époque dans la région.

Un fermier à l'aise du nom de Locas avait un fils de vingt-cinq ans qui courtoisait une jeune fille qu'il se proposait d'épouser prochainement. Enchanté de cette perspective, le père avait décidé de se donner à son garçon et il entrevoyait une calme et heureuse vieillesse près de son fils et de sa future bru. Mais le fils prit un chaud et froid à l'automne, en labourant, contracta une pneumonie et mourut. Le coup fut si cruel, le choc fut si grand, que le père perdit la raison. Inoffensif, il passait ses journées à la recherche de son fils ne réalisant pas qu'il était mort. Un jour d'automne, un jour gris et lugubre, le père Locas avait amené l'artiste dans la campagne. "Soudain," dit Fortin, "j'entends le vieux appeler d'un ton lamentable: Viens-t-en, Joseph! Il répéta cet appel une demi douzaine de fois. Le cri était comme une mélodie, un chant funèbre et disait toute la détresse humaine. Pendant de longs moments, sous le ciel bas, chargé de gros nuages noirs, j'entendis l'appel monotone et désespéré du vieux. Cette scène est entrée en moi et y a laissé une impression que j'éprouve aussi fortement aujourd'hui que le jour où je l'ai ressentie pour la première fois, il y a trente ans."

Constamment, le père Locas cherchait son fils. Il se disait: "Il doit être à fendre du bois sous la remise," et il allait voir là, criant: Viens-t'en, Joseph! Ne le voyant pas: "Il est sans doute à cribler l'avoine dans le hangar," et il se rendait au hangar. Désappointé, mais non découragé: "Il est dans le grenier à foin à prendre du trèfle pour soigner les vaches." Et il grimpait dans l'échelle qui menait au galetas, appelant toujours, mais en vain; Viens-t'en, Joseph! Ainsi, il allait dans la grange, sur les tasseriers, dans l'étable, l'écurie, le poulailler, clamant toujours: Viens-t'en, Joseph! Sa journée s'écoulait dans une continuelle recherche et il recommençait le lendemain. Et Fortin voulait évoquer le cycle des saisons et la série des

travaux et des occupations: les semailles, les récoltes, la traite des vaches, les voyages au marché, la Fête-Dieu, les labours, le charroyage du bois, la boucherie à l'approche des fêtes, la messe de minuit avec les cloches qui appellent les fidèles, le jour de l'an avec les souhaits et la bénédiction paternelle. Toute une série de tableaux que Fortin a dans la tête et qui, comme tant de projets que nous formons ne seront jamais réalisés. Mais cette idée met du soleil, de l'espoir et de l'illusion dans sa vie.



LE PEINTRE J.-C. FRANCHÈRE



JOSEPH-CHARLES FRANCHERE ⁽¹⁾

Je garde au peintre Franchère un vif sentiment de gratitude car c'est par une aquarelle dont il me fit cadeau jadis que j'ai commencé la modeste collection de tableaux qui est l'ornement de ma maison et qui, avec les livres de ma bibliothèque, fait la joie de mes vieux jours. Voilà vingt-trois ans qu'il est mort, mais son souvenir est toujours vivace en moi et l'aquarelle qu'il m'avait donnée: deux meules grisâtres près d'une masse de feuillage dans la verte campagne est toujours accrochée dans ma salle à manger.

Souvent, j'évoque la mémoire de cet homme charmant, délicat, d'une politesse exquise, incapable de dire du mal de qui que ce soit, travailleur consciencieux, doué d'un beau talent et d'un tempérament d'artiste. C'était un peintre très estimable qui, avec un égal succès, a abordé tous les genres: paysages, marines, tableaux de genre, tableaux religieux, portraits. Il a créé une oeuvre considérable et, chaque printemps, le public pouvait voir quelques unes de ses toiles à l'exposition de l'Art Association. Ses sujets et sa manière de les traiter avaient le don de plaire, aussi pouvait-on admirer ses compositions dans de nombreux salons de l'époque. Franchère aimait à représenter de pittoresques types de campagnards, mais il se plaisait surtout à rendre le charme, la grâce et la séduction de jolies filles qu'il représentait dans des poses langoureuses, vêtues de soieries chatoyantes. L'artiste était passé maître dans ce genre de tableaux. Il a aussi peint avec une habileté consommée des por-

1. De nombreux détails de ce chapitre sont empruntés à deux études élaborées et fort documentées sur le peintre Franchère par M. J.-A. Beaulieu, avocat, peintre et écrivain, publiées dans la *Revue Canadienne* en 1922. Après la mort de l'artiste, M. Beaulieu, un ami du défunt, organisa chez Morency Frères, rue Sainte Catherine, une exposition des tableaux qui étaient dans l'atelier de l'artiste au moment de son décès et il prononça une causerie pour stimuler l'intérêt sur cet événement artistique. La vente fut un beau succès.

traits de jeunes femmes enveloppées d'une gaze légère qui laissait voir l'harmonie de leur ligne et la splendeur de leur corps. L'une de ses principales oeuvres dans ce genre est *La Danseuse* qui figure au musée de la National Gallery à Ottawa. C'est une figure pleine de mouvement et de vie, d'un rythme admirable. Franchère a donné là toute la mesure de son talent.

La peinture et la musique ont été les deux grandes passions de Franchère. Sa joie était d'assister aux soirées d'opéra et aux concerts par des artistes de renom. Ainsi, il a vécu une vie calme, paisible, goûtant les charmes de l'art et s'efforçant de traduire sur la toile les visions de beauté qu'il rencontrait sur sa route ou que lui suggérait son imagination. Certes, aucun scandale, aucune aventure n'est resté attachée à son nom. Sa santé était plutôt délicate, et il menait une vie sédentaire, très régulière. Pendant plusieurs années, je le rencontrais chaque soir au café Fortin, angle des rues Saint-Jacques et Saint-Gabriel où le peintre Jos. St-Charles et l'architecte J.-O. Marchand étaient aussi des clients réguliers. Je perdis de vue Franchère lorsque je décidai de fonder un foyer et que j'abandonnai la table des restaurants.

Fils de Louis-Onésime Franchère, tailleur fashionable de Montréal, Joseph-Charles est né en cette ville le 4 mars 1866. Sa vocation d'artiste s'affirma dès son jeune âge et il prit ses premières leçons de peinture de l'abbé Chabert. Il fréquenta aussi l'atelier du peintre-décorateur François Meloche, mais Paris l'attirait fortement. C'était l'époque où Henri Beau, Jobson Paradis, Louis St-Hilaire, Jos. St-Charles, Ulric Lamarche, René Béliveau, Ludger Larose et Charles Gill partaient de Montréal pour aller étudier là-bas. Franchère fit comme eux. Il partit en 1888. Admis à l'Ecole des Beaux-Arts, il suivit les cours de Gérôme alors dans tout l'éclat de sa renommée et ceux de Joseph-Paul Blanc. Pendant six ans, il travailla avec ardeur, développant son talent et perfectionnant son métier.

Il revint ici en 1894 et ouvrit son atelier au No 35, rue Saint-François Xavier. Son séjour à cet endroit fut plutôt bref et l'artiste alla bientôt s'installer chez le dentiste Bernier, dans le bas de la rue Saint-Denis où il vécut presque toute sa vie d'artiste et où il exécuta la plus importante partie de son oeuvre. Il a peint là toute une série de portraits d'hommes en vue, portraits qui répandirent sa renommée et lui rapportèrent un joli pécule. Au nombre des personnages dont Franchère a perpétué les traits sur sa toile mentionnons: Wm. J. White, J. C. Lamothe, Hon. Raoul Dandurand, P. B. Mignault, Dr Rottot, le juge Mathieu, Dr E. P. Lachapelle, J. L. Archambault, Hon. Auguste Tessier, Hon. Marchand, Hon. Desjardins, le juge St-Pierre, Mme Philippe Hébert, M. Bastien, M. Chaput, etc.

Un travail fort intéressant laissé par Franchère est sa série d'illustrations pour l'album *Chansons canadiennes*, harmonisées par P.-E. Prévost, publié en 1907. Ces dessins sont absolument dans la note et constituent un recueil précieux.

Alors qu'il était en Europe, le peintre avait exécuté trois grands tableaux pour la chapelle du Sacré-Coeur de Notre-Dame de Montréal: *La Multiplication des pains*, *Le Christ consolateur* et *La Vierge de l'Apocalypse*. Ces peintures lui avaient été commandées par le curé Sentenne.

Un été, le peintre accepta l'invitation d'un millionnaire américain, Edward McKenzie, de New York, de décorer sa maison d'été *Glen Spey*. Franchère s'employa toute la saison à cette tâche, peignant quatre grands panneaux représentant les quatre saisons de l'année.

Vers les dernières années de sa vie, Franchère abandonna l'atelier qu'il avait occupé pendant si longtemps chez le dentiste Bernier et s'en fut chez le sculpteur Laliberté, rue Sainte Famille, où il trouva un accueil fraternel. L'état précaire de sa santé le précé-

cupait cependant et la maladie le força à prendre le chemin de l'hôpital. Il était à l'Hôtel-Dieu depuis une couple de mois lorsqu'il mourut le 12 mai 1921. Son service fut chanté dans la chapelle de cet établissement. Franchère disparaissait à l'âge de 55 ans. Il laissait une modeste fortune de dix-huit mille piastres, nous a déclaré le sculpteur Laliberté. L'avocat Joseph Beaulieu qui a beaucoup écrit sur lui, porte le chiffre aux environs de \$25,000.

* * *

Franchère, comme la plupart des autres artistes, s'évadait de la ville à l'été et s'en allait vers la campagne en quête de paysages et de scènes rustiques propres à stimuler son inspiration. Au retour d'un séjour du peintre dans le bas du fleuve, j'écrivais:

Après trois ou quatre mois passés dans nos vieilles paroisses du Québec, M. J.-C. Franchère est revenu il y a quelque temps à Montréal rapportant avec lui toute une série d'aquarelles bien caractéristiques de la campagne canadienne. Il nous a été donné de passer une courte demi heure dans son atelier de la rue Saint Denis. Cette visite nous a donné l'impression d'une rapide excursion dans la plus pittoresque région de notre province. Le peintre a su en effet représenter avec une fidélité remarquable les monuments, les hommes et les choses. Il les a placés dans leur atmosphère propre, et la vision qu'il nous en offre est en même temps réaliste et poétique. On voit que l'artiste a travaillé avec amour, M. Franchère nous prouve qu'il n'est pas seulement le peintre des élégances, des jolies figures, des langoureuses beautés, mais qu'il est un enthousiaste admirateur de la nature. On le sent fervemment épris des larges horizons, du beau ciel bleu, de l'herbe verte et soyeuse, des grands arbres ombreux, des vieux clochers, des maisons grises, des calmes rivières qui coulent silencieusement, des longues routes qui vont,

qui vont toujours... Nous admirons tour à tour un pont rustique, une grange au toit de chaume, d'antiques demeures trapues et écrasées, un moulin à vent centenaire dont les ailes s'agitent en des gestes d'appel, une barge à la voile descendant le courant, des meules blondes dans les champs dépouillés de leur moisson. Puis, c'est encore au bord du chemin et avec ses accessoires, le four délabré dans lequel l'aïeule a cuit pendant un demi siècle le pain de la famille, une église au milieu d'un bosquet d'érabes, une charrette que traîne un maigre cheval anguleux, un puits avec sa margelle défoncée, sa chaîne rouillée et sa poulie dont on croit entendre le grincement... Les détails abondent. Autour d'une remise au toit cassé et dont la porte entrouverte nous montre un abîme de ténèbres, nous remarquons le chevalet pour scier le bois, une meule à aiguiser, un balai de branches de bouleau, une cuve et, soutenue par une branche tordue, la corde à linge sur laquelle sèchent des chemises et des tabliers multicolores.

Tous les sujets de M. Franchère ont un cachet de simplicité et de vétusté qui charme profondément. Ses tableaux, faits au hasard des courses vagabondes et de l'heure, éveillent en nous des émotions très puissantes et nous sommes reconnaissant au peintre de nous les faire éprouver. Et s'il remue ainsi nos fibres intimes c'est qu'il était ému lui-même en brossant ces esquisses, c'est qu'il est sincère. Cette note est partout évidente et ses aquarelles sont plus qu'une manifestation d'art: elles sont de la vie.

Après une saison passée au lac Muskoka où l'artiste était allé à ma suggestion, j'écrivais dans *La Presse*:

La région du lac Muskoka célébrée avec enthousiasme par la multitude des touristes qui s'y précipitent depuis quelques années ne pouvait laisser nos artistes indifférents. Elle devait naturellement tenter leur verve et leur caprice lassés du déjà vu, du banal décor,

toujours le même, et les lancer à la recherche du nouveau, de l'imprévu, d'un cadre neuf à leurs rêves.

M. J.-C. Franchère a été l'un des premiers à céder à la tentation de visiter ce pays pittoresque par excellence. Il y a passé deux mois, le parcourant en tous sens, l'explorant dans toutes ses directions, rencontrant de nouvelles merveilles à chaque pas, marchant dans une admiration continuelle et vivant dans une fièvre d'artiste qui le tenait, peignant des journées entières devant tel site qui l'avait séduit.

De ce voyage, M. Franchère a rapporté une trentaine de tableaux et d'aquarelles, avec en plus, une foule d'études, de croquis et d'ébauches qu'il achèvera plus tard.

J'ai eu la bonne fortune de passer une heure au milieu de ces créations, et je suis infiniment reconnaissant à M. Franchère de cette faveur. Ce dernier est un amoureux de son art et de la nature et il ne s'est pas contenté de peindre des sujets, mais il a mis dans ses oeuvres un grand souffle de vie qui les anime et fait vibrer le spectateur. Il le fait communier à la source inspiratrice. La vie éclate dans le feuillage vert des arbres, elle palpite dans les eaux limpides où se mirent les nuages voyageurs.

Je qualifierais volontiers d'optimiste la peinture de M. Franchère, car elle est bonne et gaie, simple et vraie. Elle est saine et charmante comme la nature elle-même. Ses couleurs claires et chantantes sont une joie pour les yeux et reposent délicieusement. C'est une nature enchanteresse.

Je connaissais depuis longtemps M. Franchère et j'avais admiré ses jolies toiles représentant des scènes de la Rivière du Loup, de Québec, du Richelieu, mais je crois que ses études de la région des lacs Muskoka sont ce qu'il a fait de mieux jusqu'ici. L'artiste est dans toute la force et la plénitude de son talent et il nous a don-

né une note bien personnelle qui ne saurait faire autrement que de plaire.

Il a reproduit de délicieux coins de la Shadow River avec ses merveilleux mirages; de bouts de rivières sur les bords desquelles fleurissent de grands iris violets et des nénuphars jaunes; puis ce sont des sites et des paysages de Bala, Beaumaris, Windermere, Rosseau, Port Carling, Juddhaven, etc.

Une grande sérénité, un calme d'une infinie douceur planent sur ces paysages baignés d'une chaude lumière et l'on éprouve invinciblement l'envie de s'étendre au milieu des herbes ou au fond d'un léger canot pour se laisser vivre sans pensée, comme les insectes multicolores, les petites fleurs sauvages. Et une poésie intense se dégage de toutes ces toiles où l'artiste s'est mis tout entier en croyant seulement peindre la nature.

D'autres pourront venir après M. Franchère, refaire le chemin qu'il a parcouru, peindre de nouveaux tableaux aux sites où il s'est inspiré, mais nous sommes convaincu qu'il ne pourront que l'imiter et qu'il restera comme le peintre de la région des lacs Muskoka. Et ce sera certes un beau titre de gloire.

L'abbé Olivier Maurault, aujourd'hui Mgr Maurault, qui a tant fait pour éveiller le goût de l'art dans notre population et qui a encouragé nos artistes de toutes ses forces en organisant des expositions individuelles de nos peintres et sculpteurs à la bibliothèque Saint-Sulpice n'aurait eu garde d'oublier J.-C. Franchère. Le public fut donc convié un jour à aller admirer une centaine de tableaux de cet artiste à la salle des Sulpiciens, rue Saint-Denis. Voici ce que j'écrivis à cette occasion:

M. J.-C. Franchère, l'un de nos artistes canadiens français les mieux connus donne actuellement une exposition de ses oeuvres à la bibliothèque Saint-Sulpice. Cette exposition qui s'est ouverte hier soir en présence d'une assistance aussi nombreuse qu'élégante,

se compose d'une centaine de toiles et d'aquarelles, et elle est la plus considérable donnée à la salle des Sulpiciens, à l'exception peut-être de celle de M. Georges Delfosse, il y a un an.

Le talent souple de M. Franchère, un talent gracieux, élégant, affiné et délicat, s'affirme hautement dans cette collection de tableaux. Tous les genres sont représentés là: paysages, marines, portraits, nature mortes, tableaux de genre, tableaux religieux. Impossible de ne pas être charmé, séduit.

Observateur averti et consciencieux, M. Franchère a représenté avec une fidélité scrupuleuse et pittoresque les types si intéressants de nos campagnes. Ici, c'est un bon vieux qui allume sa pipe; en voici un autre qui, dans le calme et la paix, fume béatement à côté de sa grange; là, c'est une brave femme qui arrache des betteraves dans son jardin; ailleurs, une autre qui raccommode un vieux tapis, puis une autre encore qui met son pain au four.

M. Franchère affectionne fort peindre les scènes de l'hiver canadien et son exposition renferme toute une série de morceaux de ce genre. L'artiste est certainement un maître dans ce domaine et ses compositions représentant nos campagnes recouvertes de neige, avec leurs habitants vaquant à leurs occupations, près de leurs maisons si pittoresques sont d'un réalisme achevé et ne pourront manquer de plaire énormément. Il y a dans cette catégorie une demi douzaine de tableaux qui ont leur place toute indiquée dans les collections de nos riches amateurs.

Disons maintenant que M. Franchère est aussi le peintre de la grâce, de l'élégance et de la beauté. Ses portraits de jeunes filles ont une délicatesse et un raffinement que l'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Admironons maintenant les champs de pommiers en fleurs et ces gerbes de lilas, si frais, si naturels, que nous croyons respirer leur puissant parfum.

Voici maintenant une allégorie, L'Etoile du berger, figure mystique qui a été reproduite dans un grand tableau religieux.

Les marines de la Malbaie, plages de sable et de galets, goélettes penchées sous le vent, vagues se déroulant à l'infini, sont d'un charme exquis, pénétrant. Il nous semble entendre le chant monotone et triste des flots.

Au milieu de la collection, nous remarquons quelques souvenirs du passage de l'artiste en Italie: silhouettes de jeunes femmes de Venise ou de Rome. La ligne n'est qu'esquissée, mais que de grâce elle renferme!

Enfin, le 8 janvier 1916, cinq ans avant la mort de l'artiste, je publiai dans *L'Autorité* un nouvel article qui était comme un résumé de l'oeuvre de Franchère. Voici cette page:

UNE VISITE AU PEINTRE FRANCHERE.

L'idée d'aller serrer la main à un camarade en cette fin d'année nous a permis de voir l'un des plus intéressants tableaux peints cette saison par l'un de nos artistes. Comme nous déambulions rue Saint Denis, le désir nous vint de dire bonjour en passant au peintre Franchère.

En entrant dans l'atelier, nous trouvons l'artiste en train de mettre la dernière main à un tableau de genre absolument canadien: un brave habitant s'en venant au marché vendre une charge de porcs. C'est une scène d'hiver. La tempête souffle avec violence, la rafale balaie la neige qui emplit l'atmosphère. Dans cette poudrière, les deux chevaux attelés à un grand sleigh s'en vont au trot aiguillonnés par le fouet du fermier. La viande dont la voiture est chargée fait une tache rouge dans cette scène blanche. C'est enlevé.

— *Que dites-vous de cela? demande l'artiste.*

— *C'est bien là notre habitant, répondons-nous.*

Et, en effet, nous avons là le type du cultivateur venant vendre ses produits à la ville. Tout y est: le personnage, les bêtes, l'attelage, la voiture, l'atmosphère. M. Franchère a fait là une oeuvre de grand artiste. Son tableau est réussi.

Et regardant autour de nous, nous voyons d'autres petits tableaux du même genre, puis toute une série d'études de bons vieux campagnards, hommes et femmes, figures pittoresques, typiques, que le peintre a fait revivre sur la toile. Puis, ce sont de jolis paysages exécutés dans les endroits les plus intéressants de la province, paysages pleins de fraîcheur, de sentiment, de charme et d'un beau coloris.

— *C'est tout? demandons-nous à l'artiste après un regard circulaire autour de l'atelier.*

— *Non. Il y a autre chose, et je vous réservais cela pour la fin. D'ailleurs le tableau n'est pas encore fini, et vous êtes le premier à qui je le montre.*

Et l'artiste s'en va chercher une toile tournée contre le mur et la met sur le chevalet.

Nous restons là, émerveillé, ébloui, allions-nous dire.

Nous sommes devant une étude de nu, de nu très chaste, d'une beauté subjugante. C'est un effet de lampe extrêmement frappant et tout simplement admirable. Sa chevelure blonde comme le soleil, flottant en désordre autour de sa tête, une jeune femme dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, nous apparaît éclairée par une lampe. La lumière projette son éclat sur cette chair blonde et blanche, la fait resplendir. La figure, les mains, les bras, les épaules, le buste, sont baignés par cette lumière. C'est l'apothéose de la jeunesse et de la beauté. Et cette chair est bien vivante; on la voit vibrer, on la sent palpitante. Elle irradie, elle rayonne comme un astre. Ses yeux bleus sont comme des fleurs et sa chevelure souple est comme

une auréole, une queue de comète. La ligne de cette figure est pure, élégante, impeccable, le dessin solide et sûr.

Voilà un tableau très frappant et qui donne une forte impression d'art. Voici quelque chose de nouveau, d'inédit, un tableau où il y a de l'imagination, de la poésie, de la grâce, de l'envol et de la beauté.

Nous sommes enthousiasmé.

— C'est là de beaucoup la meilleure étude de femme que vous ayez jamais faite, déclarons-nous à l'artiste.

Comme question de fait, ce tableau est non seulement le meilleur exécuté par M. J.-C. Franchère; il est une des meilleures toiles dues au pinceau d'artistes canadiens. Cette toile fera certainement sensation au salon du printemps.

— Je ne l'ai pas encore terminée, nous confie M. Franchère, mais je vais m'efforcer de produire l'oeuvre que je rêve depuis si longtemps et que je n'avais pas encore réalisée.

Et après un dernier coup d'oeil admiratif jeté à la toile sur le chevalet, nous nous retirons en nous félicitant de l'inspiration que nous avons eue d'aller dire bonjour à M. Franchère.

Ces quelques appréciations qu'on vient de lire, publiées à différentes époques donnent, je le crois, une idée assez juste du talent et de l'oeuvre de J.-C. Franchère.





W. E. HUNT, PEINTRE ET POETE



WILLIAM EDWARD HUNT

Journaliste, peintre, poète et botaniste, William Edward Hunt a été une âme douce et vibrante que les beautés de notre terre maintenaient dans un perpétuel enchantement. Les fleurs, les arbres, les nuages, les astres, le plongeaient dans un ravissement **qui se** renouvelait sans cesse et lui rendait les heures fort agréables. Ainsi sa vie, fort modeste et calme, s'est écoulée dans la joie et le bonheur.

Né et élevé en Angleterre, Hunt vint dans sa jeunesse s'établir au Canada et, pendant de longues années, il remplit la charge de rédacteur à l'austère *Witness*, feuille protestante qui occupait alors une place fort importante parmi les journaux de Montréal. Il avait adopté comme pseudonyme Keppel Strange et il a signé de ce nom de nombreux articles. Ce n'était pas un esprit transcendant aux vues originales, désireux d'imposer des idées neuves à ses lecteurs. En tout, il était absolument orthodoxe, satisfait de l'ordre établi et ne souhaitant qu'une chose: traduire par le verbe ou les couleurs les beautés et la poésie de la nature. Comme ses occupations ne lui permettaient pas de s'éloigner, de faire des voyages, il se bornait à décrire et à peindre ce qu'il voyait au hasard de ses promenades quotidiennes. C'est ainsi que, dans ses tableaux, nous voyons un coin de petit jardin dans une cour, des touffes de verges d'or le long d'une route de banlieue, des moyettes de blé d'Inde dans un champ, quelques pots de géraniums à la fenêtre d'un modeste logis. Plusieurs de ses paysages ont figuré à maintes reprises aux expositions du printemps à l'Art Association. Dans ses vers, le poète a chanté la splendeur des lis, le charme délicat de la violette, les modestes marguerites, le sagittaire ami des ruisseaux, les orgueilleux chrysanthèmes et même le vulgaire pissenlit qui fait des taches d'or dans la verdure au printemps. Toutes les fleurs lui étaient sujet

d'inspiration. On sentait qu'il y avait en lui une éternelle source d'enthousiasme.

En 1916, Hunt publia chez William Briggs à Toronto, un volume de vers et de poèmes en prose intitulé *Poems and Pastels*. La lecture de ce petit livre nous révèle l'âme de l'artiste et nous permet de le connaître et de l'apprécier aussi bien que si nous avions vécu vingt ans dans son intimité.

William Edward Hunt possédait un grand coeur et son amitié qu'il accordait à quelques âmes d'élite était un don précieux. De tels êtres nous réconcilient pour quelques moments avec la féroce humanité.



DR. WILLIAM HENRY DRUMMOND



DR. WILLIAM HENRY DRUMMOND

Chantre de l'habitant canadien français. Telle est l'inscription que l'on pourrait graver sur le socle d'un monument au Dr. William Henry Drummond. Chantre enthousiaste, sympathique, sincère, le poète irlandais a été l'admirateur des hommes de notre race et, dans toute son oeuvre, il s'est attaché à les représenter tels qu'il les a vus, tels qu'il les a connus, tels qu'il les a aimés. Certes, nous avons lieu de nous féliciter d'avoir eu un interprète qui nous a si bien compris et qui nous a représentés sous des couleurs aussi flatteuses. Dans ses quatre volumes publiés entre 1897 et 1908, le Dr. Drummond a peint dans une langue originale, avec une verve extraordinaire et avec un rare bonheur, une série de tableaux et d'épisodes de ce que je pourrais appeler l'âge d'or des canadiens français. Il a chanté une époque où la vie était calme, paisible, honnête, alors que les gens étaient francs et serviables, alors que régnaient les vieilles traditions de famille malheureusement disparues, une époque où le féroce égoïsme qui règne aujourd'hui était inconnu. Heureuse époque!

Le Dr. Drummond a trouvé un moyen d'expression, une forme de langage neuve, originale et bien à lui. Ayant vécu presque toute sa vie à côté des canadiens français et ayant appris à les estimer, à les admirer et à les aimer, il a cru que le meilleur moyen de les faire connaître tels qu'ils sont, avec leur bon coeur, leur gaieté, leur sentimentalité, leur sens de l'honneur, leur attachement aux coutumes de leurs ancêtres, leur amour du sol natal, était de leur faire raconter eux-mêmes leurs histoires à un voisin ne comprenant pas notre langue. Ses récits sont donc écrits dans un anglais cassé, pittoresque, entremêlé de locutions françaises, ce qui donne un ton savoureux, un accent bien caractéristique et une couleur spéciale à ses narrations.

De l'habitant canadien français, le poète connaît ses moeurs, ses coutumes, ses habitudes, sa vie, comme s'il était un membre de la famille. Il a connu des hommes de tous les métiers, de toutes les professions: le curé, le notaire, le médecin, l'habitant, le bûcheron, le marin, l'aventurier, et il nous les montre chacun dans sa sphère et il nous en trace des portraits que nous aimons à regarder parce qu'ils sont fidèles et sympathiques. Rien de ce qui concerne les campagnards canadiens français ne lui est étranger. Et s'il a si bien compris leur mentalité, c'est qu'il les aimait.

Par une froide soirée d'hiver, vous prenez l'un des volumes du Dr. Drummond, *The Habitant* ou *Johnny Courteau* et, chaudement enveloppé dans votre robe de chambre et confortablement installé dans un bon fauteuil vous lisez *Le vieux temps*, *De Papineau gun*, *How Bateese came home*, *The wreck of the Julie Plante*, *De notaire publique*, *De ole stovepipe hole*, *De old Dr. Fiset*, *Johnny Courteau*, *Mon frère Camille*, *The old house and the new*, *Philorum's canoe*, *De bell of St Michel*, etc. Non seulement vous êtes intéressé, mais vous êtes empoigné, ému, amusé par ces récits qui sont l'image fidèle d'un passé dont nous gardons le souvenir ou dont nous avons entendu parler par nos vieux parents. Les heures sonnent à l'horloge, mais vous ne les entendez pas, tellement vous êtes plongé, absorbé dans votre lecture. A un moment, vous riez franchement et l'instant d'après, des larmes d'émotion vous montent aux yeux, car c'est toute la vie du canadien français d'autrefois que le poète évoque avec un art admirable dans toutes les pages de son livre, c'est toute la gamme des émotions humaines qu'il nous fait entendre.

Ce qui nous charme, ce qui nous rend si agréable la lecture des poèmes du Dr. Drummond, ce qui les a rendus si populaires, c'est la simplicité et le naturel qui les caractérisent. C'est la vie de tous les jours, la vie du peuple qu'il nous présente et il le fait avec un accent de sincérité qui plaît infiniment. Il importe de le proclamer:

le poète est né conteur. Il possède au plus haut degré le don de raconter la plus simple histoire et de la rendre intéressante pour l'homme cultivé autant que pour l'ignorant. Tous deux goûteront le charme de son récit.

*Venez ici, mon cher ami, an' sit down by me — so
An' I will tole you story of old tam long ago —
W'en ev'ryt'ing is happy — w'en all de bird is sing
An' me. — I'm young an'strong lak moose an'not afraid no t'ing.*

Ainsi commence-t-il son poème intitulé *Le vieux temps*. N'est-ce pas charmant? Un passé lointain nous revient avec sa bonne humeur, sa franchise, sa cordialité. Ce sont alors les souvenirs de la lointaine et radieuse jeunesse qui accourent en foule et remuent doucement le cœur. C'est toute une vie d'honnête travail sur la terre cultivée par des mains courageuses qui défile comme sur l'écran d'un cinéma. Et, dans l'avant dernière strophe, nous entendons le vieil habitant résumer sa modeste existence par ces attendrissantes paroles:

*Wall! we leev happy on de farm for nearly fifty year,
Till wan day on de summer tam — she die — ma belle Elmore
I feel so lonesome lef' behin' — I tink 't was bes' mebbe —
Dat w'en le bon Dieu tak' ma famme — he should not forget me.*

Voilà un sentiment bien humain et exprimé de façon à toucher tous les cœurs.

L'un des poèmes les mieux connus du Dr. Drummond est sans contredit *The wreck of the "Julie Plante"* qui débute par ces vers que chacun connaissait il y a trente ans:

*On wan dark night on lac St Pierre,
De win' she blow, blow, blow,
And de crew of the wood scow "Julie Plante"
Got scar't an run below —
For de win' she blow lak hurricane
Bimeby she blow some more,
An'de scow bus' up on lac St Pierre
Wan arpent from the shore.*

Dans cette pièce, le poète nous raconte le naufrage de la goélette "Julie Plante" et la mort tragique du capitaine et de la cuisinière Rosie, sa fiancée, dont les cadavres furent trouvés le lendemain sur le rivage, jetés là par la tempête. La morale de ce drame est que les marins, au lieu de s'aventurer sur des goélettes, devraient épouser une gentille canadienne et vivre sur une ferme où ils ne courraient pas le risque de se noyer.

Dans *De Papineau gun*, le poète salue les grandes figures de Louis-Joseph Papineau et de Wolfred Nelson, héros de la rébellion de 1837. C'est un récit qui fera vibrer tous les coeurs canadiens français.

*Bonjour M'sieu' — you want to know
'Bout dat ole gun — w'at good she's for?
W'y! Jean Bateese Bruneau — mon père,
Fight wit'dat gun on Pap'neau war.*

Ainsi s'ouvre le poème. Il se termine par ces deux strophes:

An' affer dat we get our right,

*De Canayens don't fight no more,
Ma fader's never shoot dat gun,
But place her up above de door.*

*An' Papineau an' Nelson too
Dey 're gone long tam, but we are free,
Le Bon Dieu have 'em 'way up dere.
Salut, Wolfred! Salut, Louis!*

How Bateese came home nous rappelle le temps où les campagnards canadiens français désertaient la terre natale pour tenter d'aller faire fortune aux Etats Unis. Chaque automne, les garçons de vingt ans partaient avec l'idée de gagner rapidement beaucoup d'argent et de revenir riches au pays. Lors donc, Bateese Trudeau qui se croyait bien trop fin pour faire un habitant part un jour de la Rivière du Loup pour Central Fall. Il est quinze ou seize ans sans donner de ses nouvelles, puis, par un grand froid d'hiver, le rapide venant des Etats arrête au village:

An, beeg swell feller jomp off car, dat 's boos by nigger man.

*He s' dressin on de première classe, an' got new suit of clothes
Wit' long moustache dat 's sticking ou, de noder side hees nose
Fine gol' watch chain—nice portemanteau—an' long, long overcoat
Wit' beaver hat—dat 's Yankee style—an' red tie on hees t'roat—*

C'est Baptiste mais qui s'appelle maintenant John B. Waterhole. L'on se rend à l'Hôtel du Canada mais au lieu de fumer la pipe et de boire un verre de whiskey blanc, le visiteur, en gros monsieur qu'il est ne prend que des cigares et des "Collings John". Tout

l'hiver ce ne sont que soirées en l'honneur de Baptiste Trudeau dit John B. Waterhole. Au printemps, il s'achète un billet de première classe et retourne aux Etats. Puis, la dépression arrive et un soir, le train de fret arrive à la Rivière du Loup, dix heures en retard et, qui est-ce qui, de la "caboose" saute à terre avec une petite valise? John B. Waterhole. "J'ai tout perdu à Central Fall, dit-il et jamais plus, je ne retournerai là. J'ai eu la chance de connaître le serre-frein qui m'a laissé voyager pour rien". Son ami Napoléon l'amène à l'Hôtel du Canada où le voyageur qui n'a pas mangé depuis plus de deux jours, dévore tout ce qu'il y a dans la maison et qui est heureux cette fois, de prendre un verre de whiskey blanc. Son père arrive sur les entrefaites, le conduit au magasin et l'habille des pieds à la tête, puis le ramène chez lui. Maintenant Baptiste Trudeau cultive la terre paternelle et déclare qu'il est satisfait de rester dans la bonne vieille province de Québec.

The old house and the new est une histoire qui nous fait apprécier l'heureuse médiocrité de l'existence. Dans ce récit, le vieil habitant reconnaît l'erreur qu'il a commise et après avoir goûté au confort, presque au luxe, retourne à la simplicité qu'il a toujours connue.

*Is it only twelve mont' I play de fool,
You 're sure it 's correc', ma dear?
I'm glad for hearin' you spik dat way?
For I t'ink it was twenty year,
Since leffin' de leetle ole house below,
I mak' wit' ma own two han'
For go on dat find beeg place, up dere —
Mon Dieu! I 'm de crasy man!*

Et là-dessus, le brave homme raconte qu'il n'était pas riche lorsqu'il s'est marié à vingt ans et qu'il a amené sa femme âgée de dix-huit printemps dans la modeste maison qu'il venait de construire. Mais tous deux ont travaillé, ont économisé et ont élevé une famille. Plus tard, ils ont donné un peu de bien aux enfants, les ont établis, puis la fille Caroline a épousé un avocat de Trois-Rivières,

*De beeges' fool never seen!
Always come home ev'ry summer sure
Bringin' her familee,
All right for de chil'ren, I don't min' dem;
But de husban'! Saprée maudit!*

Hautement, le gendre déclare:

*Riche man lak youse'f can't leev'
On shaintee lak dis below,
W'en t'ousan' dollar will buil' fin' place
Up on de hill en haut.*

Oui, une belle maison avec une galerie tout autour où l'on peut s'asseoir le soir et contempler les étoiles et la lune. Alors, l'avocat amène un entrepreneur qui construit la villa sur le coteau et on lui donne le nom de Bellevue. Là-dessus, les amis arrivent et déclarent à l'envi: Vous avez là un bien beau château. Mais tout ce qu'ils ont, le vieil habitant et sa femme dans cette somptueuse demeure, c'est une petite chambre et la cuisine. Tout le reste est pris par la visite. Et pendant ce temps, la vieille maison où la famille a toujours vécu, paraît bien triste là-bas, au bord de la route, avec ses carreaux brisés et jamais de fumée qui s'élève l'hiver de sa cheminée. Alors, le vieux et sa femme décident de retourner à leur ancienne demeure.

*So we 'll go de ole house once again,
Long enough we been fool lak dis
Never min' w'at de say bimeby, ma chère
But geev me de leetle kiss.*

Le Dr. Drummond sait aussi nous amuser, nous faire rire. *De ole stovepipe hole* a tout l'accent d'une aventure vécue et ne peut manquer de provoquer la gaieté.

*Dat 's very cole an' stormy night on village St Mathieu,
W'en ev'ry wan he 's go couché, an' dog was quiet, too —
Young Dominique is start heem out see Emmeline Gourdon,
Was leevin' on her fader's place, Maxime de Forgeron.*

Le pauvre Dominique aime la fille à la folie et lui a promis de l'épouser, mais elle a le père le plus malcommode et le plus revêche qui soit. A moins qu'il ne soit riche en diable, aucun garçon n'aura sa fille.

*He 's mak' it plaintee fuss about hees daughter Emmeline,
Dat 's mebbe nice girl, too, but den, Mon Dieu, she 's not de queen!
An' w'en de young man 's come a roun' for spark it on de door,
An' hear de ole man swear Baptême! he 's never come no more.*

Tout comme les autres jeunes gens, Dominique a peur du bon-homme et fait l'impossible pour ne pas être vu chez lui. Alors, il ne vient que par les soirs de tempête et pour plus de prudence, le garçon et la fille se tiennent sur la galerie. Puis Dominique déclare: Je vais te dire adieu et m'en aller au loin car je n'ai pas plus de chance de t'épouser que l'homme dans la lune. C'est la faute de ton

père qui, chaque fois qu'il me rencontre sur la route, me lâche un sacre. Et si jamais il me prend ici, il me tuera.

— Adieu, adieu, cher Dominique, répond la fille, je ne veux pas d'un garçon riche et mon coeur t'appartient.

Juste comme les deux amoureux expriment leur tendresse, l'on entend là-haut un grand fracas. Au secours! au secours! crie une voix. C'était le vieux qui, marchant sur ses chaussons et cherchant à aller surprendre les tourtereaux, avait malencontreusement mis le pied dans un trou percé pour le tuyau dans le plancher d'en haut et qui avait maintenant une jambe entièrement passée dans l'orifice tandis que l'autre était en équerre sur le parquet. Et le bonhomme étant incapable de sortir de sa fâcheuse, ridicule et incommode position, Dominique lui déclare:

... *Mon cher M'sieur Gourdon*

I 'm not riche city feller, me, I 'm only habitant,

But I was love more I can tole your daughter Emmeline,

An' if I marry on dat girl, Bagosh! she 's lak de Queen.

.

Wall! if you give me Emmeline, I pull you out de hole.

"Non, non, he say Sapré tonnerre! she never marry you.

— So if you don't lak geeve de girl on wan poor habitant,

Dat 's mese'f, I say, Bonsoir, mon cher M'sieur Gourdon.

Viens ici, viens ici, je te promets ma fille, déclare le vieux alarmé. Alors, Dominique retire le bonhomme du piège dans lequel il s'était pris. L'on descendit ensuite en bas où le père alla se coucher pendant que les deux amoureux s'installaient au salon. Et le dimanche suivant, le curé publia les bans pour le mariage.

Johnnie Courteau, l'une des plus populaires pièces de toute l'oeuvre du Dr. Drummond débute ainsi:

*Johnnie Courteau of the mountain
Johnnie Courteau of the hill
Dat was de boy can shoot de gun
Dat was de boy can jomp an' run
An' it's not very offen you ketch heem still
Johnnie Courteau.*

Johnnie Courteau est un brave garçon, très actif, toujours en mouvement et n'ayant peur de rien. C'est un bûcheron, un "raft-man" très habile, sur les "cages", toujours prêt à se battre avec les meilleurs hommes. Un jour, il abat un orignal qui menaçait un chef indien et un peu plus tard, il tue un ours qui s'avancait sur lui. Lorsqu'il reçoit sa paye pour le dur hiver passé en chantier, il s'en va s'amuser et danser. Mais il rencontre Philomène Beaurepaire, maîtresse d'école à Sainte-Ursule et il est conquis. Il l'épouse et après cela, il passe tout son temps sur sa terre, bûchant du bois et labourant son champ. Sa femme voit à ce que l'argent ne se gaspille pas.

*An' Philomene watch de monee
An' put it all safe away
On very good place; I dunno w'ere
But anyhow nobody see it dere
So she 's buyin' new farm de noder day
Madame Courteau.*

Si les poèmes du Dr. Drummond sont appréciés, goûtés et admirés comme il convient par les gens cultivés et exempts de préjugés, il n'en est pas moins vrai qu'un certain nombre de lecteurs plus

ignorants et aux vues plus étroites, les considèrent cependant avec défiance. C'est que le canayen est terriblement "suspect". Il soupçonne toujours qu'on se moque de lui, qu'on veut rire de lui, qu'on cherche à le tourner en ridicule. Lorsqu'on parle de lui, il faudrait toujours le montrer dans sa bougrine du dimanche avec l'insigne du Sacré-Coeur au revers de son habit et le faire parler en "tarmes". Et plus il est ignorant, plus il est "suspect" et plus il est fanatique. Ce pauvre Louis Hémon qui a peint les colons de Péribonka d'une plume si fidèle et si sympathique n'a cependant pas eu le don de leur plaire et pour se venger de ce qu'il n'avait pas fait d'eux une peinture flattée — et partant fausse — ils ont déboulonné son buste et l'on ensuite enduit de bouse de vache. Les braves gens! Depuis que les touristes ont pris le chemin de chez eux pour aller en pèlerinage au pays de Maria Chapdelaine, ces nobles justiciers doivent se consoler en exploitant les visiteurs. Tout probablement qu'ils ont érigé un "stand" au bord de la route et qu'après avoir renversé le monument de l'écrivain et avoir souillé son image, ils vendent des "hot dogs" pour faire quelques sous. Punaises!

J'ai entendu le Dr. Drummond réciter lui-même nombre de ses pièces aux banquets du Fish and game Club, du Saint George snowshoe Club et au dîner annuel de la Saint Patrice et du fond des ans, je sens sourdre en moi l'émotion que je ressentais à entendre le poète dire ses vers.

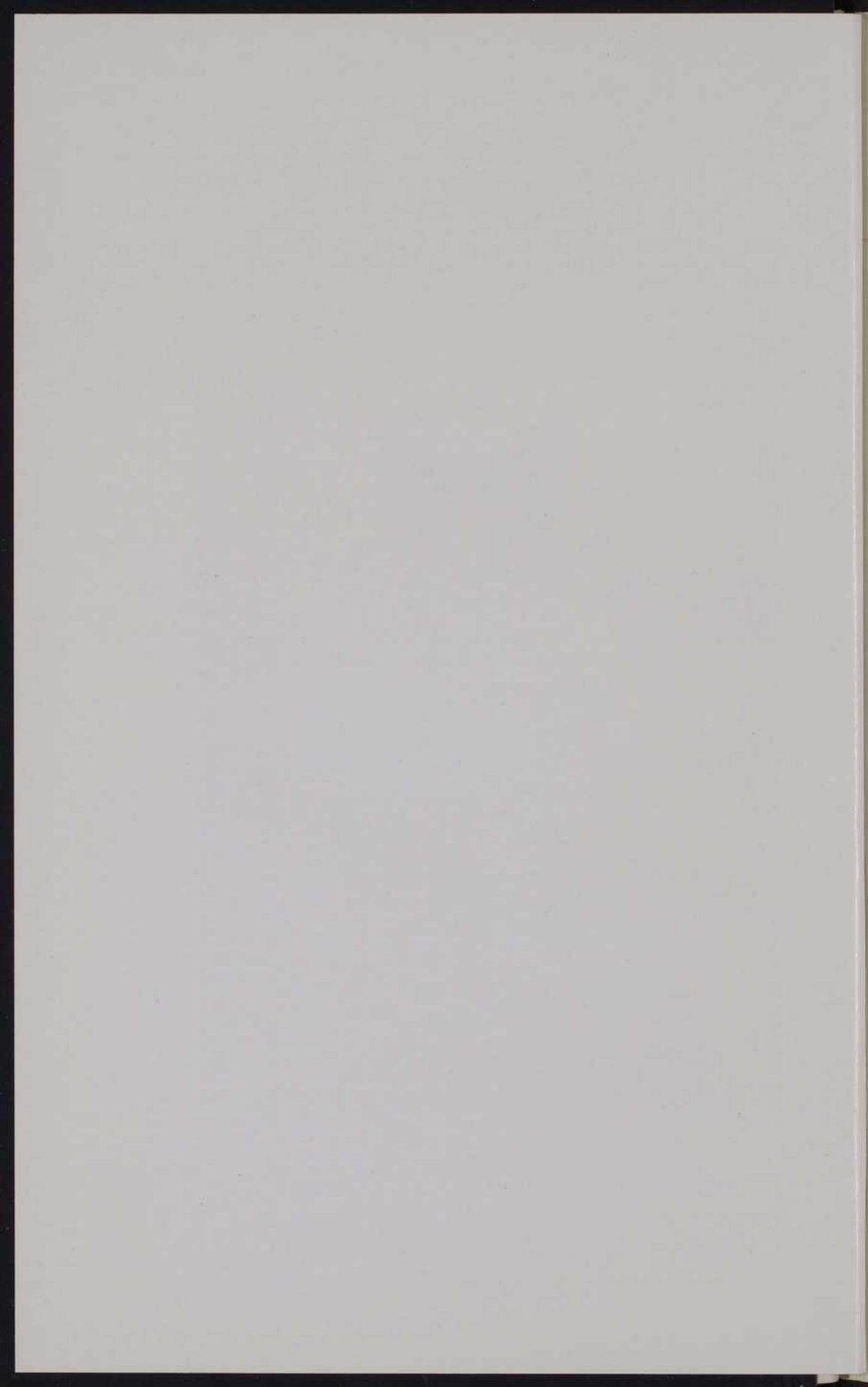
Fait remarquable et bien digne de mention. On dirait que le Dr. Drummond n'a vu que les qualités de notre race, car nulle part, dans toute son oeuvre, l'on ne voit aucune trace de nos défauts.

Les canadiens français acquitteront-ils la dette de reconnaissance qu'ils doivent au poète irlandais? J'en doute. Il y a trente-huit ans que le Dr. Drummond est mort et rien n'a jamais été tenté jusqu'ici pour honorer sa mémoire. Certes, l'auteur de *The Habi-*

tant peut bien se dispenser de notre gratitude. Son oeuvre vigoureuse et forte reste toujours jeune et elle n'est pas prête de tomber dans l'oubli. Les générations nouvelles la liront avec enthousiasme, mais il serait toutefois à notre honneur de reconnaître que nous apprécions comme il convient l'admirable portrait qu'il a tracé de nous pour la postérité.



ELBERT HUBBARD



ELBERT HUBBARD

Lorsque le 7 mai 1915, une torpille allemande envoya le *Lusitania* au fond de la mer, près des côtes d'Irlande, avec 1,200 passagers, il entraîna dans la mort l'une des plus claires, des plus belles et des plus puissantes intelligences de cette époque, l'un des plus grands écrivains que l'Amérique a produits. En effet, parmi la multitude qu'un tragique destin avait réunie à bord du grand paquebot se trouvait Elbert Hubbard, le Sage d'East Aurora. N.Y., qui se rendait en Europe pour visiter le théâtre de la guerre et se renseigner par lui-même sur les horreurs de ce formidable conflit.

Ecrivain, penseur, philosophe, Elbert Hubbard, d'une plume inlassable, a, pendant vingt ans, prêché dans son magazine *The Philistine*, l'évangile du travail, des affaires, de l'initiative, de la santé et de l'art. Et tout d'abord, il proclame que la condamnation biblique: Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, ne comporte nullement un châtement. Au contraire, affirme-t-il, le travail est un bienfait, c'est notre plus précieux patrimoine parce que c'est par le travail que nous conservons notre santé, que nous développons notre personnalité et les facultés qui sont en nous. C'est par le travail que nous exprimons ce qu'il y a de bon, de beau et de noble dans notre être. L'homme, dit-il, qui ne trouve pas sa joie dans son travail ne sera jamais heureux et celui qui arrive à faire un art de son travail s'approche du divin.

Travailler et se rendre utile aux autres est, déclare-t-il, le moyen de trouver le bonheur. C'est pourquoi le mot servir, servir le public, servir la société, revient si souvent sous sa plume.

Elbert Hubbard avait une foi profonde dans l'humanité, il avait l'amour de l'humanité. Il savait ce qu'elle a souffert et, toute sa vie, il s'est efforcé de la faire avancer, de rendre son sort meilleur.

Il a prôné le travail, l'hygiène, l'amitié, l'amour. La nature et la raison étaient ses guides et il avait en plus son grand coeur. Chaque mois, son magazine uniquement rédigé par lui, renfermait des articles qui faisaient penser, réfléchir et qui étaient un puissant stimulant pour les hommes doués de quelque intelligence. Il n'est pas douteux que le *Philistine* a exercé une influence énorme sur une foule d'américains et de canadiens.

En plus du *Philistine*, Elbert Hubbard a publié ses fameux *Little Journeys*, biographies des grands hommes de tous les temps dont l'oeuvre et la pensée ont contribué à faire progresser l'humanité et qui ont laissé leur marque dans l'histoire. Ces études qui paraissaient une fois par mois sont au nombre de cent quatre-vingts. Elles se divisent en biographies des grands peintres, des grands orateurs, des grands écrivains, des grands musiciens, des grands philosophes, des grands savants, des grands amoureux, etc. Il prend des noms couverts de la poussière des siècles, mais grâce à son imagination et à sa forte originalité, il rajeunit le sujet qu'il traite et il nous fait clairement voir la pensée et l'idéal de son personnage. Elbert Hubbard a énormément lu et étudié, mais ses esquisses n'ont rien de livresque. C'est qu'il possède à un très haut degré la faculté d'assimiler la substance des anciens ouvrages et d'en extraire l'essentiel, le détail particulier qui lui convient. D'un tome épais, lourd et indigeste, il tirera l'information, le fait précis dont il a besoin. Avant d'entreprendre cette série de *Little Journeys* ou pèlerinages aux endroits où vécurent les grands hommes dont il esquisse le portrait, il avait fait de longs voyages en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, afin de voir le cadre dans lequel ont vécu ses personnages. Et lorsqu'il nous les présente, il nous les montre tels qu'ils étaient, avec leurs qualités et aussi leurs faiblesses. Ce ne sont pas de sèches informations, de fastidieux détails historiques qu'il nous donne, ce sont des hommes et des femmes en chair

et en os qu'il campe devant nous. Il possède un art merveilleux pour rajeunir le sujet qu'il veut traiter. Ainsi, il commence sa biographie de Périclès en nous parlant d'un épicier allemand qui exerçait son commerce à Indianapolis. Grâce à son initiative, cet épicier amassa une fortune d'un demi million. Alors, au lieu d'agrandir son négoce pour devenir encore plus riche, il vendit ses magasins et tout ce qu'il possédait, s'en alla en Grèce et se mit à faire exécuter des fouilles sur l'emplacement des anciennes villes disparues. Ainsi, il découvrit des oeuvres d'art, des sculptures, qui dépassent en importance les fameux marbres Elgin du British Museum. Il présenta ensuite tous ces trésors à un musée de Berlin. Ce qui amène ensuite Hubbard à nous parler de Périclès qui embellit Athènes et fit construire le Parthénon. De même, lorsqu'il écrit la biographie de Raphaël, il raconte que Vasari visitant Parme un jour, une fillette qui vendait du thym et de la mignonnette dans un panier d'osier lui offrit de le conduire à la maison où Raphaël avait vécu. Trois cents ans plus tard, un gamin au teint brun et les pieds nus qui vendait des roses encore couvertes de la rosée du matin proposa à Elbert Hubbard de le guider à cette même maison. C'est là la note personnelle, la note qui rajeunit la biographie. Enfin, il faut dire que ces études ne sont qu'un prétexte à l'écrivain pour exprimer ses idées personnelles sur ces hommes, sur leur époque et sur l'époque actuelle. Cette série de *Little Journeys* constitue pour ainsi dire une bibliothèque et c'est mon opinion que la lecture sérieuse et réfléchie de ces cent quatre-vingts cahiers vaut infiniment mieux pour un jeune homme que n'importe quel cours classique. Il apprendra là à penser, à raisonner et il se rendra compte de l'importance de travailler, d'accomplir une oeuvre dont bénéficieront ses concitoyens et qui lui donnera en même temps la satisfaction d'avoir bien employé sa vie.

Un grand nombre des *Little Journeys* sont de purs chefs-d'oeuvre. Parmi ceux qui m'ont particulièrement plu, je citerai: *Robert Ingersoll*, *Robert Louis Stevenson*, *Henry Thoreau*, *Dante Gabriel*

Rosetti, Stuart Mill, Raphaël, Kant, Corot. Le récit de son entrevue avec le vieux poète Walt Whitman, à Camden, est peut-être ce que j'ai lu de plus beau en anglais. La simplicité, le naturel et l'émotion discrète que l'on trouve dans ces pages ravissent le lecteur et lui laissent une impression ineffaçable.

Dans les dernières années de sa vie, Elbert Hubbard avait fondé un troisième magazine, *The Fra*, publication de luxe qui, en plus de contenir les écrits du maître renfermait nombre d'articles par les intellectuels les plus en vue de l'époque. C'était là pour lui un surcroît de travail, mais il comme il le dit quelque part, il considérait que c'était là la récompense que la vie lui accordait, récompense qui ne réside pas dans le repos et l'oisiveté, mais dans la capacité de travailler davantage et mieux.

Je dirai en passant que, pendant des années, Elbert Hubbard, avec ses trois magazines avait cinq cent mille lecteurs.

Après la mort tragique d'Elbert Hubbard, son fils annonça qu'il cessait la publication du *Philistine*. "Ce magazine", dit-il, "était l'organe personnel de mon père. Il a dit dans ce journal tout ce qu'il avait à dire. Maintenant qu'il n'est plus, personne ne saurait le remplacer dans cette publication unique en son genre. Le *Philistine* disparaît donc avec lui".

Le *Fra* qui comptait deux ans d'existence cessa aussi de paraître et fut remplacé par *Roycroft* un nouveau magazine qui avait le format et l'apparence du *Philistine*.

* * *

Fils d'un médecin de campagne, Elbert Hubbard est né à Hudson, comté de McLean, dans l'état de l'Illinois. La famille se composait de quatre filles et d'un garçon. En plus de soigner les malades qui souvent, n'avaient pas d'argent pour le payer, car dans la place, tout le monde était pauvre, le père possédait une petite ferme

et avait des chevaux, des vaches, des porcs, des poules. Les Hubbard s'alimentaient des produits de la terre et fabriquaient eux-mêmes leur savon car l'on ne pouvait se permettre d'extravagances. Le garçon couchait dans le grenier et, l'hiver, la neige qui entraît par les fentes de la maison recouvrait parfois la robe de carriole qui lui servait de couverture. Naturellement, c'était lui, le seul garçon de la famille qui cultivait le jardin. C'était lui qui rentrait le bois, qui allait traire les vaches et qui tournait la baratte pour faire le beurre. L'hiver, avec un vieux fusil, il allait à la chasse aux lièvres et le printemps, à la chasse aux canards sauvages. Parfois, il gagnait quelques pièces de monnaie en faisant un travail pour le voisin. Il allait à l'école et l'été, le samedi après-midi, il jouait au baseball sur le terrain en arrière de l'église. Comme on le voit, Elbert Hubbard commença jeune l'apprentissage du travail et de la vie.

A seize ans, il quitta la maison paternelle, s'étant trouvé un emploi à Chicago. Mais il n'était pas satisfait. Il avait de l'ambition et il voulait faire mieux, arriver au succès. Il cherchait, mais il fut des années sans trouver sa voie. Cependant, il profitait de chacune de ses tentatives. Pendant une certaine période, il fut acteur de vaudeville, puis, comme il avait acquis l'expérience et qu'il avait la tête remplie d'idées qu'il voulait exprimer, il s'établit à East Aurora, N.Y. et fonda le *Philistine* ce qui marque le réel commencement de sa carrière. L'un de ses articles sorti d'un jet de son cerveau après une journée particulièrement pénible pendant laquelle il avait tenté de réveiller et de stimuler quelques uns de ses ouvriers encroûtés dans la routine fit sensation. C'était le *Message à Garcia*. Ecrit en une heure, après le souper, le 22 février 1899, cet article fit le tour du continent. L'un des officiers du New York Central, George H. Daniels, en fit imprimer deux ou trois éditions d'un demi million chacune et les fit distribuer dans tous les Etats Unis. Plus de deux cents journaux et magazines reproduisirent ce sermon laïque

qui depuis, a été traduit dans toutes les langues. L'on a imprimé plus de quarante millions de copies du *Message à Garcia*. C'est là, dans toute l'histoire, le plus fort tirage jamais atteint par aucun écrit, du vivant de l'auteur.

C'est peut-être en songeant à sa jeunesse, en se rappelant les épreuves qu'il a traversées, à cause de son expérience personnelle, qu'Elbert Hubbard parle toujours avec tant de sympathie et d'admiration de ceux qui ont obtenu leurs diplômes à l'University of Hard Knocks, autrement dit, à l'école de la misère et qui ont fait leur chemin eux-mêmes.

* * *

Elbert Hubbard n'était pas seulement un écrivain de tout premier ordre, l'un des plus parfaits de son époque, c'était aussi un homme d'affaires fort habile. Il avait fondé à East Aurora, N.Y., toute une série d'entreprises commerciales qui progressaient admirablement et rapportaient de beaux dividendes. Dès le début, il avait donné à ses ouvriers le nom de Roycrofters, qui signifie artisans émérites. C'était sous cette enseigne que fonctionnaient les diverses industries. Tous leurs produits portaient le nom de Roycroft. Il y avait le Roycroft Inn, hôtellerie unique en son genre sur le continent qui attirait l'élite intellectuelle des Etats Unis, une imprimerie qui publiait les trois magazines de Fra Elbertus comme Hubbard aimait à se désigner et des livres de luxe recherchés des bibliophiles et des collectionneurs; une fabrique de meubles de caractère simple et sobre, extrêmement solides dans lesquels n'entrait pas un clou, des ateliers de reliure et de travaux d'art en cuir et en cuivre, une ferme modèle avec un beau verger.

Le maître avait su inspirer à ses employés son idéal de perfection et tous accomplissaient leur travail de leur mieux. Tous, du

premier au dernier, du contremaître au plus humble valet de ferme s'appliquaient à donner le meilleur de ce qui était en eux. Par suite, les marchandises Roycroft possédaient la qualité et l'originalité. Elbert Hubbard rédigeait ses trois magazines, écrivait ses livres, faisait des tournées de conférences, et ses diverses entreprises marchaient on ne peut mieux. Il donnait des instructions générales à Felix, homme de confiance qui était son intendant. En plus, il était puissamment secondé par sa compagne, Alice Hubbard, femme de coeur et de tête, digne coopératrice de son mari et l'un des grands facteurs du succès qu'il a remporté dans la vie. Celui qui écrira un jour l'histoire d'Elbert Hubbard devra montrer aussi le rôle de tout premier ordre tenu par Alice Hubbard.

Non seulement Elbert Hubbard est un écrivain admirable, un homme extrêmement renseigné, mais lorsqu'il écrit, c'est qu'il a vraiment quelque chose à dire. Il ne fait pas simplement de la copie comme tant d'autres scribes; il ne se met pas à l'oeuvre pour écrire un livre, mais il prend la plume pour exprimer des pensées qui fermentent dans son cerveau. Avec cela, il possède une logique solide, inattaquable. Ainsi, il commencera un article par une proposition vraie comme: "Je sais que je suis sur la terre." Il en émet ensuite une deuxième, une troisième et une série d'autres qui sont toutes corollaires les unes des autres, qui s'appuient, qui se soutiennent, jusqu'à ce qu'il arrive à sa conclusion. C'est comme un homme qui pose le pied sur le premier degré d'un escalier et qui monte chaque marche pour enfin arriver au sommet. Son style est simple, clair, naturel et plein de force. Il excelle à exprimer dans une forme lapidaire une brève maxime qui se grave dans la mémoire.

Le nom et l'existence d'Elbert Hubbard m'étaient absolument inconnus lorsqu'un jour, au moment de laisser le bureau du journal à la fin de l'après-midi, une demi heure après les autres, ayant été retenu par un travail pressant, j'aperçus sur un pupitre un petit

magazine à couverture jaune, guère plus grand que la main. Poussé par la curiosité, je pris la minuscule brochure. *The Philistine*. Tel était le titre. Je l'ouvris et commençai à lire. C'était entraînant, sincère, vibrant. L'auteur apportait la conviction. Sans cesser de lire, je m'assis sur le pupitre continuant à dévorer le livret. Je ne m'arrêtai qu'à la dernière page et le remis là où je l'avais pris. Prenant ensuite une enveloppe, je l'adressai: The Roycrofters. East Aurora, N.Y., y glissai un billet d'une piastre et un mot, disant de m'envoyer le magazine. En sortant, je jetai la lettre dans la boîte de poste. J'ai reçu le *Philistine* pendant douze ans, jusqu'à son dernier numéro, jusqu'à sa disparition. Je m'abonnai aussi aux *Little Journeys* et plus tard, au *Fra*. Aujourd'hui, je suis heureux de déclarer que la lecture de ces magazines a élargi mon horizon intellectuel et m'a été fort profitable. Chaque mois, le *Philistine* renfermait plusieurs articles mettant en vedette tel ou tel personnage qui, par son travail, son initiative, avait fondé une entreprise utile au public et au pays et en avait fait un succès. Elbert Hubbard prenait ses sujets dans tous les champs, dans tous les domaines: les affaires, l'industrie, l'agriculture, l'éducation, le sport, les sciences, les arts, etc. Chacun de ses articles était une belle leçon d'énergie et de persévérants efforts.

J'ai eu la bonne fortune de voir de près Elbert Hubbard et de l'entendre causer. Un été, j'allai passer une vacance d'une semaine à son hôtellerie, le Roycroft Inn, à East Aurora. Je pus ainsi voir l'homme à l'oeuvre dans son cadre et écouter sa parole. L'on annonça un jour au dîner qu'il y aurait à deux heures promenade à travers la campagne et que le maître y prendrait part. Tous étaient invités. Une quinzaine de visiteurs se réunirent devant le portique de l'hôtel. Elbert Hubbard parut. Il tenait à la main un ballon qu'il frappa du pied en partant. L'un des membres du groupe le saisit et en fit autant. Ainsi, comme il convient, le jeu se mêlait aux cho-

ses sérieuses. En marchant à travers champs, tout en frappant le ballon, l'on rencontra un prunier sauvage et Elbert Hubbard s'arrêta un moment pour montrer les épines dont il était hérissé. "La nature" dit-il, "les lui a données pour lui permettre de se protéger. Planté dans un verger, cultivé par l'homme, il n'en a plus besoin et la nature lui retire ses moyens de défense, désormais inutiles. Elle sait ce dont nous avons besoin".

La promenade durait depuis une demi heure environ, lorsque nous arrivâmes à un petit lac, près d'un bois. Un grand arbre mort, un grand pin était là, étendu sur le sol, en face de la nappe d'eau. Le premier arrivé à cet endroit s'assit sur le tronc noirci. Les autres l'imitèrent. Vêtu d'un vieux pantalon retenu par une ceinture de cuir, d'une chemise de flanelle grise avec une large cravate en soie noire, flottante, Elbert Hubbard resta seul debout. Grand, mince, droit, le teint bronzé par l'habitude de se promener tête nue, de longs cheveux noirs, des yeux bruns, perçants, les dents très blanches, les traits réguliers, Elbert Hubbard possédait une physionomie énergique, extrêmement saisissante et originale. On sentait que c'était là un homme supérieur. Faisant face au groupe et le regardant de ses yeux hypnotiseurs, il commença à parler. Sa voix était calme, mesurée, cadencée. On la sentait pleine de conviction. Il avait pris comme sujet de sa causerie son thème favori: La véritable éducation. Et toujours dans cet entretien, Elbert Hubbard employait le mot propre, l'expression choisie, sans jamais la moindre hésitation. Les paroles coulaient de source, car l'idée qu'il développait lui était chère au coeur. "La véritable éducation," disait-il, "est celle qui consiste à toujours accomplir son travail, si simple, si modeste, si humble soit-il, d'une façon parfaite". Et là-dessus, il cita en exemple un chinois domestique d'un juge célibataire. Si en partant le matin celui-ci lui disait: J'irai en société ce soir, il trouvait en arrivant son tuxedo sur le dos d'une chaise dans sa chambre à

coucher, sa chemise à plastron, sa cravate noire, ses boutons de manchettes et ses chaussettes sur le lit et ses souliers vernis à côté de son fauteuil. Il n'avait pas besoin de rien chercher, de rien demander. Tout était là. Si, au cours de l'après-midi il téléphonait chez lui, disant: J'aurai deux ou trois amis à souper ce soir, il apercevait en arrivant la table couverte d'une nappe immaculée avec un vase de fleurs fraîches au centre et les couverts en porcelaine et la coutellerie en argent disposés d'une façon impeccable. Et le menu était tout ce que l'on pouvait souhaiter, cuit à point, savoureux et servi avec un soin parfait. Les allumettes étaient là, à portée de la main pour allumer les cigares et les cendriers reluisants de propreté étaient posés à côté de chaque convive. Ce domestique chinois n'avait pas besoin de recevoir d'ordres pour accomplir son travail. Il savait ce qu'il avait à faire et chaque détail du service était exécuté d'une façon irréprochable. Il ne parlait que pour répondre lorsque son maître l'interrogeait et son ambition était de s'acquitter de sa besogne dans toute la perfection possible. Pendant quinze ans, le maître et le serviteur vécurent une vie paisible, ordonnée, parfaitement organisée, sans le moindre heurt, sans la moindre contrariété, l'un appréciant comme il convient un service discret, poli, irréprochable, et l'autre, heureux dans la satisfaction de faire de son mieux pour l'homme qui lui avait confié le soin de sa maison. Puis, un jour, le chinois annonça qu'il s'en allait. Tout surpris, le juge lui demanda si on lui avait offert ailleurs un meilleur salaire. L'autre sourit simplement sans répondre, mais son sourire disait clairement que la question d'argent n'avait rien à faire avec sa décision. Néanmoins, le juge répéta sa question. Un non de la tête fut la réponse.

— T'aurais-je blessé en quelque façon? interrogea encore le juge.

— J'ai passé ici quinze heureuses années et je n'ai qu'à me louer de vos procédés à mon égard.

— Mais, alors?...

Le chinois restait silencieux. Cependant, pressé de questions par le juge qui tenait à garder ce serviteur modèle, il finit par déclarer qu'il avait reçu des nouvelles de ses parents en Chine. L'un de ses frères avait transgressé la loi. Il avait été condamné et le châtiment serait sévère, très sévère. Cependant, d'après la coutume de là-bas, le coupable pouvait se faire remplacer par l'un des siens s'il s'en trouvait un qui était disposé à se sacrifier. "Alors", conclut le chinois, je m'en vais prendre la place de mon frère. Lui est jeune, marié, il pourra s'amender, profiter de son erreur, tandis que moi, ma vie est finie. J'ai eu ma part de joie et je m'en vais..."

Assis sur le tronc du vieux pin, en face du petit lac, nous écoutions Elbert Hubbard nous narrer ce récit d'un pauvre et humble chinois qui avait toujours rempli son devoir et qui avait accompli son travail d'une façon parfaite.

"Dans toutes les professions, dans tous les métiers, dans tous les genres d'occupation, l'on devrait", disait-il, "toujours viser à faire son travail du mieux qu'il est possible. Ainsi, le mécanicien du tramway, comme j'en ai connu un, devrait s'appliquer à arrêter sans choc sa voiture, juste à l'intersection de la rue, à éviter de faire descendre les voyageurs dans une mare d'eau, à conduire son véhicule de manière à empêcher les secousses. Il devrait se considérer comme le serviteur de tous les voyageurs. Et c'est en accomplissant son travail de son mieux qu'il trouvera sa récompense qui est la satisfaction du devoir accompli."

Il y a près de quarante ans de cela et les paroles d'Elbert Hubbard résonnent encore à mes oreilles.

Je déclarerai ici que le Sage d'East Aurora est avec le Dr. Long, naturaliste et écrivain, l'orateur que j'ai le plus goûté et apprécié, dans ma vie.

* * *

Le Roycroft Inn était une belle et grande maison en bois, style Colonial, avec une trentaine de chambres qui, au lieu de numéros, portaient des noms de grands artistes. Ainsi, il y avait la chambre Robert Browning, la chambre Beethoven, la chambre Whistler, la chambre Tennyson, etc. La salle à manger, très haute et très vaste, était toute boisée en chêne et les meubles, les longues tables, les chaises, les bancs, étaient aussi en chêne et provenaient de l'atelier des Roycrofters. Trois ou quatre planches portant en gros caractères une brève maxime d'Elbert Hubbard étaient suspendues au plafond. A l'heure des repas, la salle se remplissait de visiteurs et de chefs des différentes industries des Roycrofters. Aucune formalité, aucun cérémonial, aucune toilette conventionnelle. On pouvait, si on le désirait s'asseoir à table en manches de chemise et votre voisin que vous n'aviez jamais vu auparavant, vous traitait en ami. La nourriture était simple, bonne, substantielle, et le service parfait. On respirait une atmosphère accueillante de chaleureuse sympathie. J'ai rencontré là le poète Richard Le Gallienne qui venait de publier dans une édition de grand luxe *Odes from the Divan of Hafiz*. Elbert Hubbard et sa femme mangeaient un peu à l'écart, à l'extrême bout de la table. La bonne humeur régnait et l'on échangeait des idées qui n'étaient pas banales.

Au Roycroft Inn il n'y avait pas de "bar", pas de salon de barbier, pas de magasin de merceries, pas de comptoir de cigares et cigarettes, pas de vestiaire, pas de salle de cireurs de bottes, pas de jeux de hasard, pas de "bell boys", et ... pas de pourboires. Par contre, le visiteur trouvait là une belle bibliothèque, vaste et calme pièce remplie de livres de choix où l'on pouvait aller flâner et feuilleter quelque volume, le soir après souper. L'hôtel possédait aussi une salle de concerts aux murs ornés de fresques où de grands artistes se faisaient fréquemment entendre.

Au cours de cette visite à East Aurora j'ai eu l'avantage de visiter à loisir les diverses industries fondées par Elbert Hubbard. D'abord, l'imprimerie et l'atelier de reliure d'où sortaient les plus beaux livres publiés en Amérique, livres qui sont la joie et l'orgueil des bibliophiles. (1)

Juste en avant du Roycroft Inn était la Chapelle, digne édifice en pierre, où l'on vendait les beaux livres enluminés revêtus de somptueuses reliures en maroquin et les mille bibelots et articles d'art fabriqués par les Roycrofters, un endroit qui faisait songer à un musée, où l'on pouvait passer des heures bien agréables à admirer les jolies choses réunies là.

À côté de la fabrique de meubles était la maison des employés, leur salle à manger, leur salle de danse et de jeux. Il y avait aussi un gros tas de bois où celui qui voulait prendre un peu d'exercice avant son déjeuner ou son dîner trouvait une hache et pouvait fendre des bûches. Puis, il y avait un amphithéâtre en plein air, ombragé de grands érables, avec une tribune pour les orateurs, lors des conventions.

Naturellement, je voulus aller voir la ferme modèle des Roycrofters où l'on cultivait les légumes qu'on nous servait à table et je vis là, dans les écuries, les deux chevaux de selle pur sang sur lesquels Elbert Hubbard et son fils faisaient le matin de longues randonnées. Il y avait là un grand verger aux arbres chargés de fruits bien tentants. Là, nulle défence de toucher aux pommes. On pouvait en casser quelques unes en passant et les croquer avec joie sans encourir aucun châtement. Même, on pouvait en mettre dans ses poches.

J'allai aussi visiter à un mille et demi d'East Aurora le petit camp construit au milieu d'un bois où Elbert Hubbard allait s'en-

(1) J'ai admiré là des ouvrages sur papier de grand luxe avec des reliures en maroquin qui se vendaient \$250.

fermer pour écrire lorsqu'il voulait trouver la concentration d'esprit nécessaire au sujet qu'il voulait traiter.

Lorsque je partis, je trouvai que ma semaine de vacances chez les Roycrofters avait passé bien vite.

Quelques années plus tard, lorsque je pris une compagne, je l'emmenai passer quelques jours au Roycroft Inn, à East Aurora. Et l'impression que nous avons éprouvée en entrant là était celle d'une visite que nous aurions faite à de charmants amis qui nous auraient reçus dans leur hospitalière maison. Le soir, nous prenions place dans de grandes chaises devant le foyer où flambaient joyeusement d'énormes bûches de chêne et nous laissions notre imagination voguer vers l'avenir. Elbert Hubbard arriva justement de voyage à cette époque et j'eus encore le plaisir de causer avec l'auteur du *Message à Garcia*. Il y a trente ans de cela, mais ma femme et moi évoquons souvent avec joie le souvenir de ces quelques jours passés au Roycroft Inn. Avant de partir, je demandai que l'on m'envoyât deux chaises comme celles qui étaient dans notre chambre. Ainsi les heures que j'emploie à lire dans ma bibliothèque, je les passe dans une grande berceuse venant de chez Elbert Hubbard et j'ai aussi un fauteuil Roycroft pour l'ami qui vient me rendre visite.

Le précepte du décalogue: Tu ne tueras pas, était dans l'opinion d'Elbert Hubbard le premier principe de la justice. Il était donc opposé à la peine de mort. A maintes reprises, il a déclaré que cette forme de châtiment devrait être rayée du code.

Le Sage d'East Aurora a en plus dénoncé les guerres. Il était de ceux qui veulent édifier, non détruire. Dans des pages qui sont parmi les plus éloquentes qu'il a écrites, il a condamné ces crimes contre l'humanité, ces luttes barbares qui effacent la civilisation si chèrement acquise et qui, pour des conquêtes de territoires qui ne profitent qu'aux grands capitalistes ont mis le deuil dans d'innombrables foyers. En 1903, il écrivait que l'année précédente, les

Etats-Unis avaient dépensé quatre cents millions pour la guerre et des engins de guerre. "Si, disait-il," nous avions eu chez nous un chef qui aurait employé ces sommes à faire exécuter des travaux d'irrigation dans l'ouest et qui aurait bâti des écoles techniques où la jeunesse aurait appris à faire un travail utile et à créer de la beauté, nous aurions rejeté dans l'ombre ce que l'ancienne Grèce a produit de plus beau.

Elbert Hubbard avait toutefois confiance dans l'avenir. "Nous vivons," disait-il, "dans la meilleure époque que le monde a jamais connue et nous verrons mieux encore. Les ténèbres sont dissipées; l'aurore apparaît à l'orient."

Certes, Elbert Hubbard a été chanceux de mourir sans avoir vu les terrifiantes tueries des deux grandes guerres mondiales, sans avoir eu connaissance des effroyables carnages qui se sont produits sur presque toute la surface du globe, sans avoir vu ces sinistres nuées de grands oiseaux de fer semer la nuit la destruction et la mort sur des cités endormies ou en proie au cauchemar de la peur. Il a été heureux de ne pas savoir que des millions et des millions d'hommes ont péri sur les champs de bataille, que des millions de prisonniers sont devenus esclaves, que des milliers de villes ont été détruites avec les vieux monuments d'art qu'elles possédaient, que des milliers de puissants navires chargés de soldats ou de provisions ont été coulés, des centaines de ports systématiquement anéantis, d'innombrables chemins de fer éventrés et démolis, le patient travail de centaines de générations réduit en ruines, et presque tous les peuples de la terre écrasés par l'énorme fardeau des taxes nécessitées pour payer les frais de la guerre.

Oui, Elbert Hubbard a été chanceux de disparaître avant d'avoir connu ces épouvantables catastrophes.

Grâce à son travail, à son initiative, à sa persévérance, à son intelligence des affaires, Elbert Hubbard a fait un succès de sa vie.

Il a amassé une belle fortune et il a conquis la célébrité. En plus, il a laissé le renom d'un grand citoyen, d'un sage et d'un écrivain admirable. D'une plume inlassable, il a semé des idées et a été une force pour le bien et le progrès. L'influence qu'il a exercée n'est pas prête de s'éteindre. Malgré tout cela, il était resté simple, modeste, naturel, sans prétention et il considérait ses employés, du premier au plus modeste, comme des assistants, des collaborateurs, et non comme de vulgaires subalternes comme disait dédaigneusement mon ancien patron qui, lui, n'avait pas gagné sa fortune mais avait hérité de celle de son beau-père.

A cette heures où les politiciens soucieux de recueillir des votes, préconisent toutes sortes de fallacieuses réformes sociales, il est bon de rappeler que Elbert Hubbard a toujours été partisan du système capitaliste qui stimule l'ambition et fournit ainsi les efforts les plus intelligents, ceux qui produisent les meilleurs résultats et améliorent ainsi la condition de chacun.

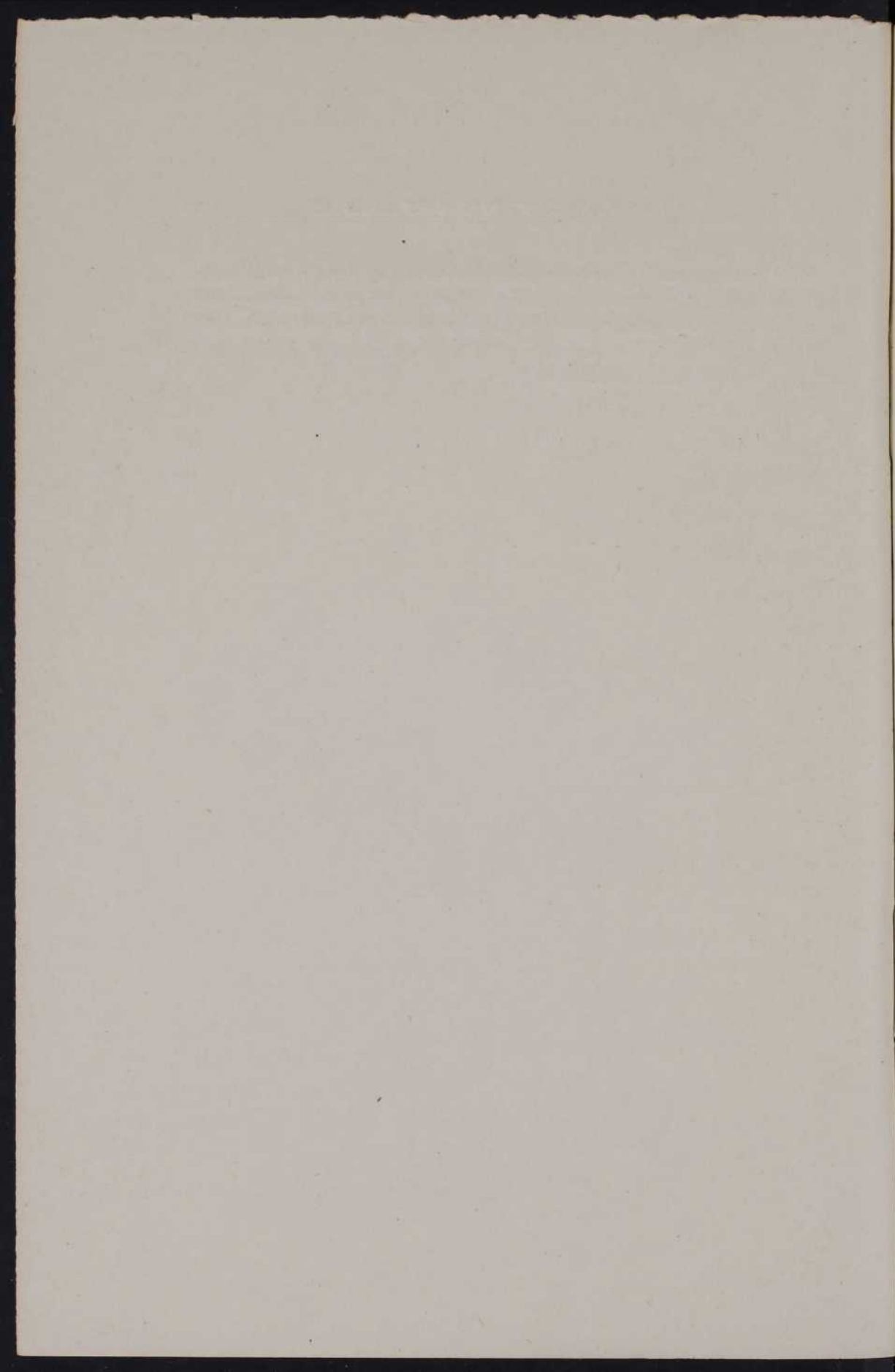
En plus de ses *Little Journeys*, Elbert Hubbard a laissé vingt volumes parmi lesquels je citerai: *White Hyacinths*, *Health and Wealth*, *The man of Sorrow*, *Justinian and Theodora*, *Contemplations*, *Life of Ali Baba*, *Joaquin Miller*, *The City of Tagaste*, *Respectability*, *Old John Burroughs*, etc.

Elbert Hubbard avait acquis la richesse et la renommée, mais il avait connu cette satisfaction plus rare, la plus précieuse qui soit, celle d'avoir exprimé et fait connaître les idées qui avaient germé dans son cerveau, d'avoir fait penser et réfléchir d'autres êtres humains, d'avoir créé de la beauté et d'avoir été utile à son pays.

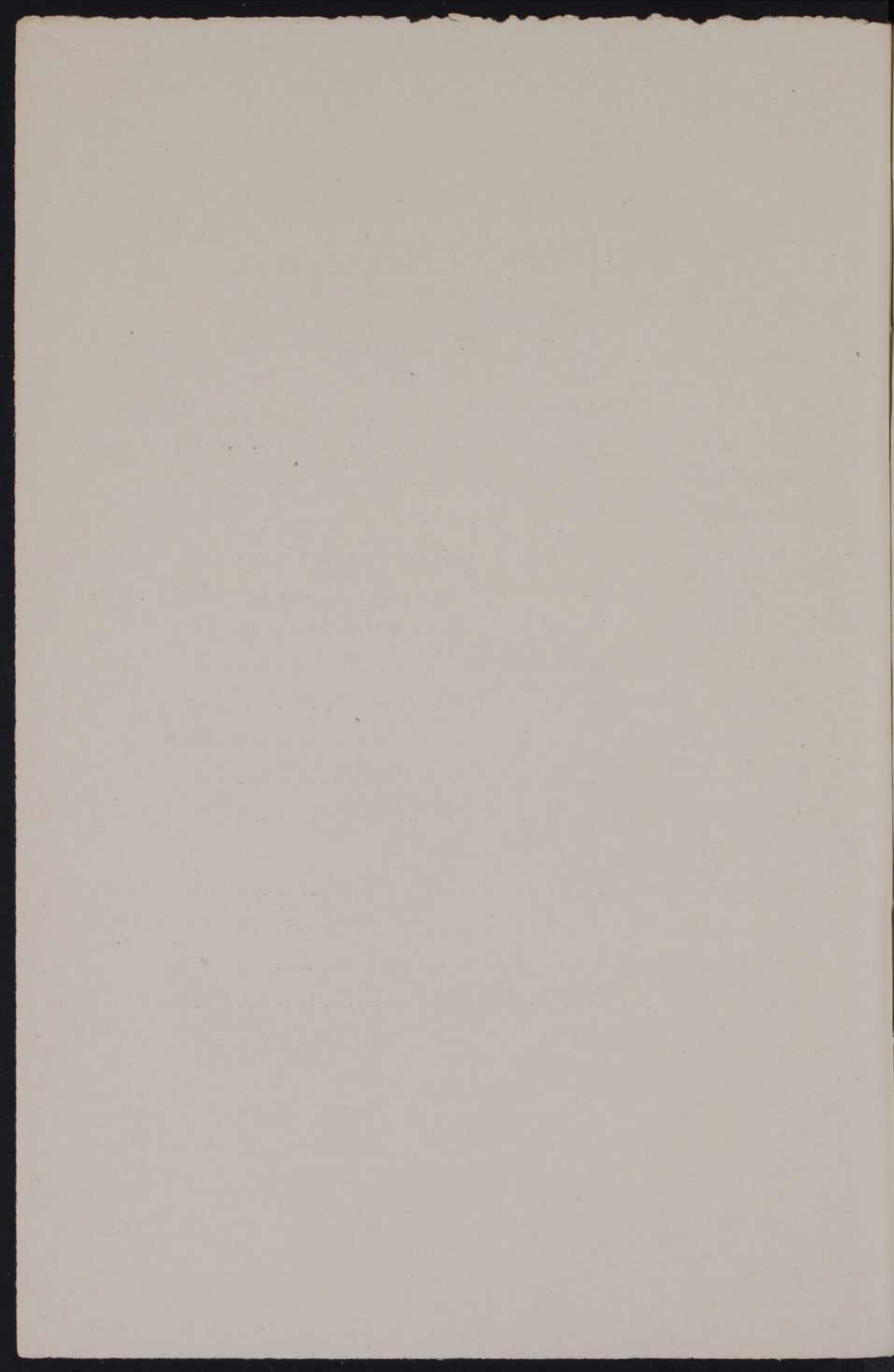
Il était aimé des dieux. Il est disparu à cinquante-sept ans, emporté dans la mort avec la fidèle et dévouée compagne de sa vie; il est parti alors qu'il était dans toute la force et la plénitude de son talent, sans avoir connu les maladies et les infirmités de la vieillesse

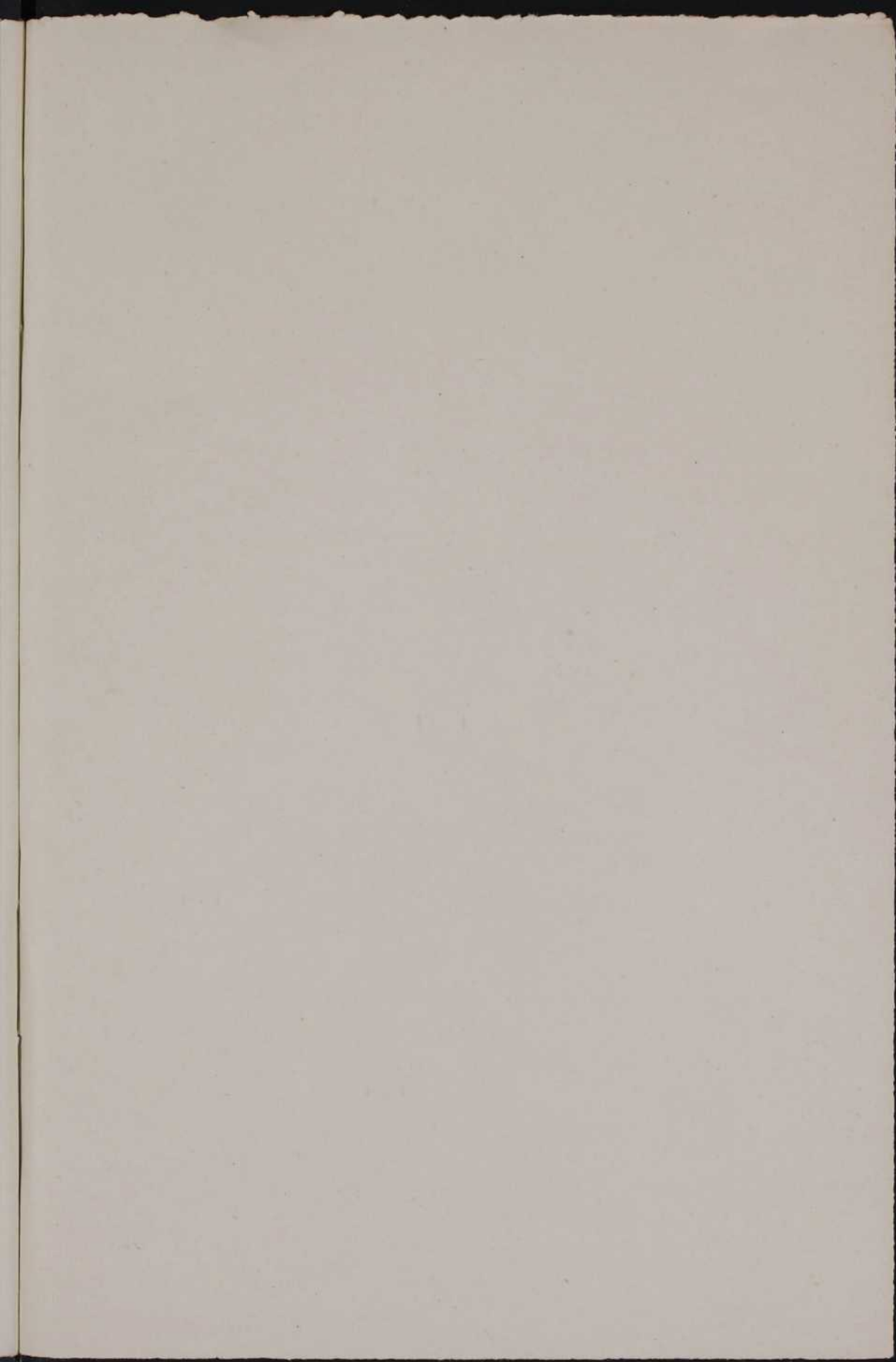
et sans avoir vu les inexprimables horreurs des deux guerres mondiales auxquelles nous avons assisté. Il est parti après avoir produit son oeuvre et il mérite ainsi de prendre place dans cette galerie de penseurs, d'artistes, d'écrivains et d'hommes d'action qu'il a célébrés dans ses *Little Journeys*.

FIN

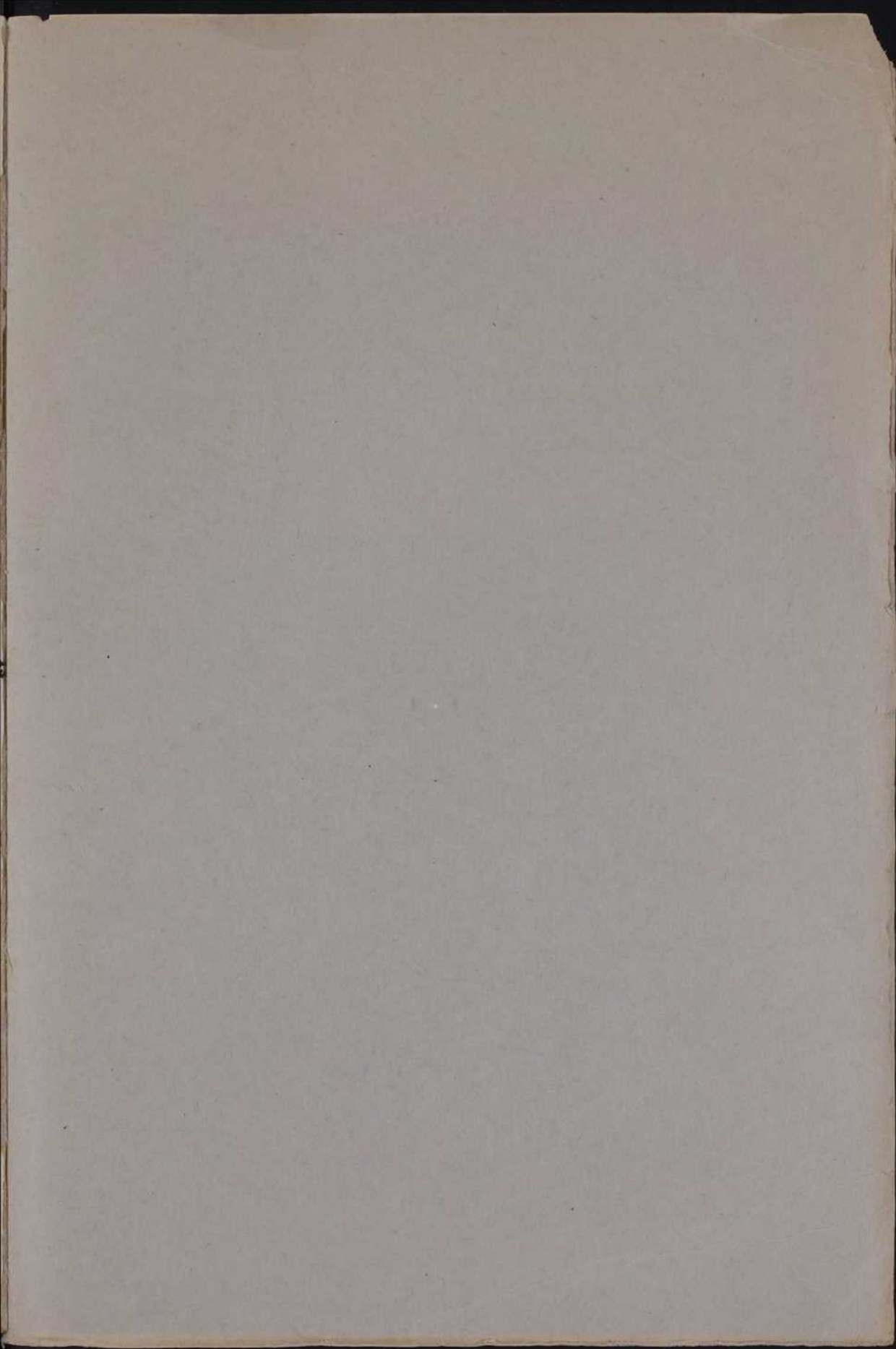


Colette (Colette Lesage)	13
Arsène Bessette	25
Ernest Tremblay	35
Raoul de Lorimier	49
Auguste Fortier	65
Lucien Rainier (L'abbé Joseph Mélançon)	79
Hilda de Steiger	97
Guy Delahaye (Dr. Guillaume Lahaise)	107
Albert Dreux (Albert Maillé)	119
Emile Vezina	129
Emile Maupas	149
Alonzo Cinq-Mars	165
Marc-Aurèle Fortin	173
Joseph-Charles Franchère	185
William Edward Hunt	199
Dr. William Henry Drummond	203
Elbert Hubbard	217





LA PRESENTE EDITION A ETE
ACHEVEE D'IMPRIMER LE
VINGT-CINQ AVRIL MIL NEUF
CENT QUARANTE-CINQ A
L'IMPRIMERIE de LAMIRANDE
4557, RUE SAINT-DENIS
MONTREAL CANADA)



BNQ



000 212 306